This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ESSAI

SUR

LE JOURNALISME.

0

ESSAI

SUR

LE JOURNALISME

DEPUIS 1735 JUSQU'A L'AN 1800.

6424

Dat veniam Corvis, vexat censura Columbas.
JUVÉNAL, Satir. 2.

Jean Delisle de Salles

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS,
Rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg St-Germain.

OCTOBRE 1811.

60

95322B

PRÉFACE.

Je suis condamné malgré *moi* à parler de *moi* : c'est une position infiniment pénible pour l'homme de lettres circonspect et ami de la paix, qui depuis vingt ans cherche à se faire oublier ; qui semble n'avoir écrit ses essais, ou si l'on veut ses rêveries philanthropiques, qu'en présence d'Orphée, de Zénon, de Socrate, de Numa et de Marc-Aurèle, et qui, voyant sa tombe prête à s'entr'ouvrir, voudrait bien paraître n'avoir pas démérité de ces grands modèles, puisque par ses talens il ne peut aspirer à partager leur immortalité.

Le *moi* a presque toujours été l'écueil des hommes appelés à occuper, soit avec leur sceptre, soit avec leur plume, la scène du monde. Il faut de grands succès pour le justifier, parce qu'un *moi* individuel en trouve toujours cent autres qu'il mortifie, qui là le contrarieront un jour. Je parlerai ici que du *moi* littéraire :

quant au moi *politique*, ma vue faible ne saurait l'atteindre ; il est d'ailleurs du domaine de l'Histoire.

Le *moi* littéraire se justifie par une nécessité impérieuse, qui sans lui compromettrait l'honneur, et il s'ennoblit par une franchise douce, qui fait sourire jusqu'à la rivalité ; ainsi que par une modestie non étudiée, qui n'est point incompatible avec le courage.

Les solitaires illustres de Port-Royal, pour se dérober au soupçon d'égoïsme, imaginèrent quelque tems de substituer le *nous* au *moi*. Ce *nous*, qui n'est au fond que le *moi* retourné, n'offrait aucune inconvenance, quand il se rencontrait sous la plume d'hommes aussi humbles qu'ils étaient grands, qui se dégradaient par piété pour s'honorer par plus de sacrifices. D'ailleurs ce *nous* religieux pouvait se répéter par plusieurs individus du même culte sans blesser la grammaire ; mais hors de Port-Royal le *nous* pourrait devenir un contre-sens, par exemple quand il s'agi-

rait d'un délit littéraire, que plusieurs hommes ne pourraient s'honorer de partager.

Il y a, m'a-t-on dit, dans les *Mémoires* d'un homme de lettres d'un grand talent, mais qui dans sa longue carrière s'est oublié deux fois, ces mots étranges, *nous nous honorons d'avoir écrit la Dunciade*. Mais je demande comment on peut appliquer ici la substitution du *nous* au *moi?* Est-ce que deux hommes peuvent s'honorer d'avoir fait la *Dunciade?*

Il faut, quoi qu'on fasse, en revenir aux usages adoptés par les héros de la Grèce et de Rome, nos éternels modèles en goût et en vertu. Scipion disait *nous*, quand il haranguait le Sénat, au nom de ses légions compagnes de ses exploits, qui l'accompagnaient en triomphe au Capitole; Xénophon se servait du mot *moi* quand il écrivait sa *Retraite des Dix-Mille*. Ces deux grands hommes avaient raison, et nous devons les imiter : il faut avoir le courage de le dire.

Je ne dois point dissimuler qu'au mo-

ment où je m'endormais avec Montaigne sur l'oreiller de l'insouciance, j'ai été éveillé par un petit libelle assez ingénieux, où, à propos d'un livre où mon nom ne se trouve pas, on a composé, sans aucuns matériaux, une notice sur ma vie comme si j'étais déjà inhumé dans un Nécrologe: où l'on s'est permis de parsemer de petits faux matériels de frivoles anecdotes; où, en me louant quelquefois avec une emphase déplacée, on a cherché à enterrer ceux de mes ouvrages qui ont le plus de principes de vie. A la première lecture des paragraphes à demi malins, à demi bénévoles qui composaient cette petite espiéglerie littéraire, je songeai très-peu à me défendre: d'ailleurs l'auteur était inconnu, il s'était caché avec adresse derrière une lettre initiale qui n'était pas celle de son nom; et quand on a un peu d'urbanité et d'usage du monde, on ne va pas dans un bal public arracher un masque pour satisfaire sa curiosité. Je restai donc aussi indifférent à la pièce, où l'on me faisait

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Cet écrit, conçu dans le genre élevé d'un traité des Délits et des Peines, *mais afin d'atteindre plus sûrement son but, exécuté dans le genre secondaire de* Micromégas, *devait d'après la pensée originelle se réduire à un mince Mémoire Académique. Un monde nouveau s'est présenté à mon imagination : j'ai eu la témérité de le parcourir dans toutes ses directions, pour ne laisser à mes successeurs aucune prétention à sa découverte ; et au lieu d'une brochure peut-être un peu pesante de trente pages, il en a résulté une espiéglerie littéraire, que plus d'un homme de goût se surprendra à trouver légère, quoiqu'elle s'élève à la hauteur raisonnable d'un volume.*

Malgré quelques morceaux, analysés ou transcrits littéralement d'un ouvrage malheureusement trop célèbre pour mon repos, morceaux qui ne sont censés que des pièces justificatives, ce livre tout entier

a été écrit de verve. Ma froide raison, fruit de mon entrée dans l'hiver de l'âge, n'est revenue que lorsque j'allais quitter ma plume. On s'en apercevra sans doute à quelques écarts d'une imagination vagabonde; mais je me garderai bien de le relire, pour faire disparaître ces taches. Quand près d'être atteint par les glaces de l'âge, on a eu le bonheur de faire un moment le jeune homme, il ne faut point tourner ses regards en arrière. Le septuagénaire Anacréon, couronné par sa Glycère du myrte de Vénus, ne raisonnait pas tristement son bonheur; il chantait ses Odes immortelles, en vidant les flacons du vin de Chio, et s'endormait sur sa victoire.

Cependant il ne faudrait pas en rigueur faire résulter d'un désordre apparent de style, le désordre bien plus essentiel des idées. Mon livre originairement a été fondu d'un seul jet, avec ses spéculations utiles et ses formes inusitées, qui ne déroutent au reste que la paresse et l'ignorance. J'ai bien prévu qu'une lecture su-

perficielle, telle que la font les Journalistes vulgaires, qui dînent d'une analyse et s'habillent d'une satyre, à la manufacture des jugemens périodiques, n'amènerait que des décisions de cette force; mais l'homme de goût, qui me lira tout entier, réformera ces prétendus oracles; il trouvera peut-être de la régularité dans une forme qui semble l'exclure; comme dans les ruines de Pestum ou de Balbeck un artiste, tel que Servandoni, devine le plan restauré d'un Temple du Soleil.

Par exemple, on aurait tort de penser que ce n'est pas à dessein qu'on est revenu cinq à six fois, dans l'intervalle de cent pages, sur un livre que la malveillance a tenté de dévouer à l'oubli, sans le lire. Le goût exigeait que, surtout dans un badinage littéraire, où on ne peut tout approfondir qu'en paraissant tout effleurer, le peintre éparpillât ses crayons, pour ne point faire dégénérer un jeu d'imagination en un lourd traité. Toutes ces finesses de l'art ne s'apprennent pas, mais se

pressentent; et j'ai peut-être un tort ici, c'est de les indiquer.

Il est un autre tort dont je m'accuse, et que sur la fin de ma carrière je suis loin de dissimuler; c'est d'avoir, pendant le cours d'un peu plus de cinquante ans, publié près de soixante volumes: fécondité qui cependant n'approche pas des trente-six mille traités que l'antiquité attribue à Hermès Trismégiste, et encore moins des quarante énormes in-folio de la collection réunie des œuvres du petit Albert-le-Grand et du bienheureux Thomas d'Aquin.

Un autre délit, que je suis loin de me reprocher, c'est d'avoir constamment travaillé non pour mon siècle, mais pour les siècles; ce qui fait qu'on me persécute un peu pendant que je respire, et qu'on ne se montrera juste envers moi que quand je ne serai plus.

Mais, quels que soient mes délits, je me dévoue aujourd'hui pour la gloire des Lettres, et ils sont tous expiés.

C'est la mort seule qui, en metant son cachet sur des monumens funéraires, indique les degrés d'une hiérarchie. Cette considération fait le procès à tous ces écrits périodiques, à tous ces dictionnaires de personnages vivans, où l'on fait passer en revue les gens de lettres, où on les classe, où on leur fait subir le supplice de la satire, et ce qui est encore plus humiliant, celui de l'éloge, sans qu'aucun brevet émané de l'opinion publique ait sanctionné l'institution d'un pareil aréopage.

Pour moi, je me respecterai d'autant plus, que je signe cet écrit, dont il m'est impossible d'abuser, et que je n'aurais jamais entrepris, si je n'avais aspiré qu'à la frivole gloire d'une apologie ; aussi je ne crains point de le mettre sous la sauvegarde de tout ce qui croit encore à l'antique loyauté française, à une raison décente et circonspecte, au sentiment du beau et à l'amitié.

Cicéron, dans un siècle de lumières, qui avait le malheur d'exister sans gazettes,

trouva des ennemis lettrés ou non lettrés, qui empoisonnèrent publiquement ses hauts faits consulaires et jusqu'à ses harangues. L'acharnement fut porté jusqu'à emprunter un voile religieux pour lui voler sa maison. Le grand homme ne céda point à l'orage : dans un moment de verve, il écrivit sa belle harangue *Pro domo meâ*, et celui qui avait sauvé des fureurs de Catilina les édifices de la patrie conserva le sien. Cette dénomination hardie, *Pour ma maison*, m'a toujours frappé. Il y a une sorte d'égoïsme qui sert singulièrement, à mon gré, à relever la gloire des grands hommes. Je crois entendre alors le beau serment du héros grec : *J'en jure par mon combat de Marathon*. Pour moi, sans existence politique, et dont l'existence littéraire n'a quelque poids que par mon hommage raisonné pour les beaux âges de Périclès et d'Auguste, je ne puis m'appliquer l'égoïsme de Cicéron ; je n'ai fait ni la *Nature des Dieux*, ni les *Catilinaires ;* et ce qui est encore plus pénible

pour ma vieillesse qui s'avance à grands pas, je n'ai point de *maison*, mais seulement une Bibliothèque immense, qui me coûte le loyer de plusieurs maisons. Je remercie le ciel de n'avoir aucun motif d'égoïsme, je jugerai plus sainement dans cet ouvrage les hommes et les choses. Il y a toujours dans les malheurs quelque consolation philosophique à espérer, dans ce meilleur des mondes, suivant l'historien de *Candide*, que tant de feuilles éphémères, et sur-tout celle dont je me plains gaîment, se vantent d'avoir détrôné.

Il est une secte audacieusement abjecte que, par zèle pour la saine littérature, je dévoile et je poursuis, la lance chevaleresque à la main, jusques dans ses derniers retranchemens. Cette secte, dont l'existence publique est un délit et le nom une injure, naquit vers 1735, et se propagea avec un succès effrayant à mesure que l'opinion générale se déprava. Je ne me permets de l'envisager que depuis sa

naissance jusqu'à la belle époque du Gouvernement consulaire, qui a amélioré nos destinées. De ce moment une nouvelle génération s'élève., un grand système politique amène de grands résultats, et à la vue des hommes de lettres vivans qui, soit en bien, soit en mal, occupent la scène publique, je dois suspendre l'effet de mes crayons : l'histoire ne doit commencer pour eux qu'à la génération qui suivra celle où ils cesseront de jouer un rôle.

Quant à la secte même, essentiellement antilittéraire, dont je me permets de soumettre à ma critique les premières annales, j'ai droit d'entr'ouvrir le voile sous lequel elle s'est si long-tems jouée de nos destinées; et pour prouver ce droit je vais recourir à un apologue.

Il y eut, après les tems héroïques, une singulière contagion dans une ville du Péloponèse. Les femmes, attaquées sans doute de vapeurs, se tuaient par désœuvrement, et la ville était sur le point de se dépeupler. Les médecins à routine du

jouer un rôle malgré moi, que si la scène s'était passée au Mont-Caucase ou au Japon.

Une seconde lecture et les conseils d'hommes du plus grand poids me ramenèrent à une autre opinion, qui changea ma marche, sans me rendre plus sensible à la satire.

Je ne suis point isolé dans la nouvelle Babylone que j'habite, comme Diogène le cynique l'était dans son tonneau : je tiens à un Corps auguste qui épouse la renommée de tous ses Membres. Je dois paraître devant lui tel que je suis, et non tel que l'enthousiasme me relève ou que la satire me défigure : il faut donc que je réponde aux injures par l'exemple de ma vie, et aux éloges peu raisonnés par la logique légère des épigrammes.

Et ces hommes plus indulgens que justes, qui, dans tous les points de l'Europe, où l'on n'abandonne pas sa raison aux calculs des événemens, ont souri à ma dialectique tolérante et amie de mes semblables, ne

suis-je pas obligé de leur justifier, non la renommée que je dois à leur complaisance, mais ma morale qui depuis un demi-siècle que j'écris n'a jamais plié au gré des circonstances? Ce n'est pas à moi, c'est à ces nobles étrangers, auxquels ma personne est inconnue, mais dont l'honorable correspondance m'a consolé dans toutes mes adversités, que j'appartiens : ils liront ce faible écrit dicté par mon cœur, et malgré les panégyriques indiscrets ou les satires mal adroites, je n'entrerai pas tout entier dans la tombe.

D'ailleurs, comment se blesserait-on du mode de réponse que j'adopte? Quand, malgré moi, je suis en scène, je ne m'escrime avec l'ennemi qui me déchire qu'avec le fleuret léger de Lucien : je souris sur mes blessures et n'en fais aucune : je contrarie si peu les amours-propres, que quand un critique malveillant croit m'avoir enterré, je me concerte avec lui pour faire mon épitaphe.

En un mot, toutes les fois que je parle

de moi, je ne présente pas plus de consistance que le nuage léger qu'embrassait Ixion. Je garde ma raison toute entière pour les morceaux étudiés où je présente la théorie de l'art, où je dresse une espèce de poétique, sur le mode de discuter périodiquement tous les phénomènes de la littérature. Quand je m'élève avec mon sujet, mon style devient plus sévère, et je tâche de mériter des suffrages ailleurs que sur le théâtre d'Aristophane.

Telle est ma réserve, que je ne nommerai même pas l'écrit périodique dont la licence a donné occasion à cet écrit : on le devinera peut-être, car qu'est-ce que la malignité publique ne devine pas ? Mais du moins on me saura gré d'avoir jeté un voile officieux sur un objet que l'ancien atticisme français n'envisagerait qu'avec peine. L'institution s'améliorera sans doute : j'en jure par la gloire du héros qui nous gouverne, et alors le nom de l'écrit dont je me plains sera nommé avec le plus pur des éloges.

Et si, abjurant ma réserve primitive, je me permets de dire les noms d'un ou deux athlètes, qui se sont présentés avec plus d'assurance que de vraie force dans le champ d'honneur, c'est qu'ils se sont retranchés, pour échapper à tous les regards, derrière une lettre de l'alphabet : cette tactique n'est pas celle de nos anciens paladins. Je ne dois rien, comme je l'ai déjà fait entendre, à l'ennemi qui met un voile d'airain entre lui et moi ; je devine l'hiéroglyphe de sa lettre, et je vais l'attaquer à front découvert sur le champ de bataille.

A cette exception près, tout homme de lettres vivant n'est nommé dans cet écrit que quand l'estime publique le protège. Personne n'a le droit de flétrir, sans le jugement préliminaire d'une Cour des pairs, l'écrivain qui taille bien ou mal sa plume pour se créer une renommée. Je vais plus loin, et je pense qu'il y a du délire de la part d'un contemporain à régler les rangs dans un Corps libre auquel il appartient.

tems, qui n'étaient pas des Hippocrate, traitèrent cette étrange maladie, et leur art conjectural y échoua. Le gouvernement fit des lois sévères, et comme la mort les éludait, il ne fut point obéi. Enfin un homme de génie qui raisonnait mieux que la médecine et la loi, proposa d'exposer toutes nues les femmes qui se dérobaient ainsi à la patrie. Ce trait de lumière fit son effet; l'instinct sacré de la pudeur parla à des ames neuves, et tout d'un coup l'épidémie cessa.

Il m'a semblé piquant de transporter à la secte dangereuse dont je veux entreprendre l'anatomie, l'expérience grecque contre le suicide : je veux l'exposer aux regards dans toute sa nudité : c'est un moyen sûr de faire rougir sinon ses membres dominans, du moins les hommes plus faibles que méchans qui tenteraient de s'y affilier; et quand on rougit, on est bien près du remords.

J'ai, pendant cinquante ans, fait une guerre d'extermination à toutes les sectes

qui ne tendent qu'à avilir l'homme ou à le rendre féroce ; mais je l'ai toujours faite à front découvert, tandis que je jetais un voile de bienveillance sur les sectaires : ceux-ci, plus égarés que pervers, avaient droit à ma réserve, et je trouvais toujours dans quelque coin secret de mon cœur un motif, d'abord de les plaindre et ensuite de les aimer. Le jour où je ne verrai plus mon semblable dans l'ennemi mal informé qui provoque ma vengeance, je brise ma plume, devenue, comme la serpe de La Fontaine, *instrument de dommage*, et je cesse d'écrire.

Mes premières caravanes ont été dirigées contre les infidèles : j'appelle de ce nom les sectaires d'une religion mal entendue qui, répudiant la morale éternelle, empreinte dans tous les cœurs, ont déchiré de leur Évangile exclusif le feuillet de la tolérance : j'ai mis d'autant plus de vigueur à tonner contre cette exaltation de principes, qu'elle tend à renverser à la longue tous les gouvernemens à grand caractère,

en metant en opposition la piété et l'obéissance, et en armant la conscience contre la loi.

J'ai soutenu, avec quelque courage, ma doctrine conservatrice des Etats au milieu des orages qui menaçaient ma tête, et je l'ai soutenue sans aucun *accommodement* avec le prétendu *ciel* des factions, pendant quarante ans. Cette théorie fut déposée, lors de sa première publicité, dans un ouvrage traduit en plusieurs langues, et dont sept éditions originales attestent sinon le mérite intrinsèque, du moins l'utilité pour la morale publique. J'observerai à cet égard (car je dois me hâter de quitter par une transition le ton sévère où mon sujet m'entraîne, pour revenir au badinage sans conséquence de cette Préface), j'observerai, dis-je, qu'après ces quarante ans de succès continu, il s'est trouvé en mai 1811 un critique supérieur à son siècle qui, du haut de son génie, a décidé que ce livre était parfaitement oublié. Le critique se connaît probablement plus que moi en

eau du Léthé ; je le prie, s'il veut se concilier, je ne dis pas avec la raison, cela est difficile, mais seulement avec les faits, d'en verser une goutte sans bruit pour effacer son paragraphe.

Après m'être escrimé, non sans fruit, avec les Tartuffes de la religion, j'ai tenté, mais toujours avec répugnance, quelques combats singuliers contre les Tartuffes de la littérature : ceux-là n'ont pas été sanglans ; je ne défendais que des pygmées de l'Olympe, tels qu'Homère, Orphée, Sophocle, Boileau, Racine et La Fontaine, contre des géans de la terre qui entassaient, à l'exemple de Briarée et d'Encelade, non des montagnes, mais des bulles de savon, pour détrôner leurs ennemis qui ne les apercevaient pas. J'ai eu peut-être quelques succès dans ces petites campagnes, ainsi que dans toutes celles où je combattais pour la raison avec des épigrammes : et j'en demande sincèrement pardon aux hommes indulgens qui applaudissaient à mes frivoles triomphes. Je déclare avec

vérité qu'il n'est rien de plus facile que de faire rire, quand on met en jeu la malignité humaine ; voilà ce qui rend si fiers les écrivains qui distribuent périodiquement leurs sarcasmes et leurs injures. Pour moi, je me persuade que quand, dans des circonstances pareilles, on fait sourire l'homme de goût, il faut en demander pardon à l'homme de bien.

Telle est ma confession, dont je suis loin de rougir : ce n'est point celle de saint Augustin, et encore moins celle du citoyen de Genève ; je n'ai point prêché la Grâce dans Hippone, et encore moins fait la *Lettre* au fanatique Beaumont et le chef-d'œuvre de l'*Emile* : mais du moins je n'assassinerai pas Lycambe avec les vers d'Archiloque, je ne ferai pas mourir de chagrin, par mes satires cruelles, l'éditeur, non sans mérite, des Œuvres de Louis XIV. Je défendrai la littérature française, avec autant d'impartialité que si je vivais avec les lettrés de la Chine ; je me défendrai moi-même avec autant

de réserve que si j'étais transporté auprès de Xénophon, à l'ère des Olympiades. Mon livre à cet égard ne ressemblera à rien, pour valoir quelque chose; et l'unique triomphe où j'aspire, c'est de rendre service à la chose publique en continuant à être bien avec moi-même. Je doute que les hommes inconsidérés, qui m'ont arraché sans motif à une obscurité heureuse dont j'étais fier, pour me donner en spectacle dans une arène de gladiateurs, en puissent dire autant. Au reste, comme il y a évidemment deux sortes de goût chez un peuple blâsé sur le beau, il peut se faire aussi qu'il y ait deux sortes de jouissances.

Je prie mes lecteurs, amis ou ennemis, entre les mains de qui tombera cet ouvrage, de ne pas me juger à la façon du Saint-Siège, lorsque, disséquant à sa façon les *Réflexions morales*, il en tira une foule de propositions *malsonnantes*, contre lesquelles déposait l'ensemble même du livre prohibé. Il s'agissait de savoir si

on sortait édifié de la lecture de ce commentaire du Nouveau-Testament, et non si un sectaire de la propagande avait empoisonné de sa haine théologique une centaine de paragraphes.

Ma mémoire m'a conservé sur ce sujet une petite anecdote qui n'a encore que quarante ans de date, mais à laquelle deux siècles de plus donneront peut-être l'autorité de nos plus anciennes liturgies.

J'ai beaucoup connu, dans mon adolescence, un orientaliste du nom de Mattarel, coopérateur de la Bible samaritaine du célèbre Houbigant : c'était un théologien de la force des secrétaires de la propagande, d'ailleurs excellent homme et croyant, comme le jésuite Hardouin, toutes les rêveries qui émanaient de son cerveau. Il avait péniblement rassemblé, pendant un demi-siècle, toutes les erreurs partielles des Basile, des Jérômes, des Augustin et des Athanase : il nous les montrait avec les textes originaux, et nous l'appelions le *sottisier* des pères de l'église.

Un philosophe qui n'avait pas une foi bien robuste, proposa de lui acheter son manuscrit pour le faire imprimer : consulté sur la nature d'un pareil arrangement, je me contentai de demander à l'orientaliste, si tous ces pères de l'église qu'il savait par cœur lui avaient laissé des doutes, soit sur leur foi, soit sur leur bonne foi : il me répondit sans hésiter que c'étaient de grands saints, et qu'en les imitant il se flattait bien de le devenir un jour. Je lui dis alors de se juger lui-même. Ce fut un trait de lumière pour cet homme pur ; il sentit qu'on ne doit apprécier des écrivains qui ont un nom que par l'ensemble de leurs ouvrages, et la veille de sa mort il brûla son recueil pieux de sottises.

ANECDOTE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION.

Voltaire avait, pour la garde de son château de Ferney, un dogue d'une haute stature, toujours le poil hérissé, toujours aboyant contre son ombre; et par une de ces espiégleries, qu'il serait infiniment téméraire de confondre avec la méchanceté, il lui avait donné le nom de Fréron. Appelé dans cette espèce de terre promise de la littérature, pour y faire un assez long séjour, je sentis que j'aurais besoin de la bienveillance de tout le monde, même de celle d'un chien; et je tentai, à l'égard du dogue, l'expérience qui avait réussi au héros de Virgile en présence de Cerbère, c'est-à-dire, de le séduire avec des caresses légères et des gâteaux: le succès passa mon espérance, et l'illustre vieillard parut étrangement surpris de ce qu'un écrivain, qui avait fait la *Philosophie de la Nature*, avait pu apprivoiser un animal à tête parlante ou aboyante, tel que Jean Fréron.

Je pouvais m'étonner à mon tour de la surprise du grand homme: j'aimai mieux garder

un silence raisonné : il m'en sut gré. J'ai peut-être, dit-il, un peu trop abusé de ma supériorité sur ces imperceptibles folliculaires, qui ne prouvent leur existence que par leurs piqûres ; le tems que j'ai perdu à démontrer qu'il y avait un intervalle incommensurable entre eux et les gens de lettres, m'a peut-être coûté un troisième poëme épique et cinq ou six tragédies.

Mes réponses tendaient toujours à atténuer le délit de ces êtres imperceptibles, qui n'étaient devenus grands que parce que Voltaire les plaçait sans cesse sous la lentille de son microscope. Peu à peu sa bile se calma, et le grand homme redevint bon-homme : c'était, quoi qu'on en dise, son élément, et les bienfaits qu'il a semés autour de lui dans sa longue vie, le démontrent assez.

Mon ami, m'ajouta-t-il, ma tête naturellement irascible s'est trop souvent exaspérée pour des égratignures d'insectes : *il faut*, au fond, *que tout le monde vive*, même l'abbé Desfontaines, malgré le mot célèbre du lieutenant de police ; l'existence fugitive de pareils avortons fatigue peu la nature : *Je n'ai fait que passer*, dit l'inimitable Racine, *ils n'étaient déjà plus*.

Je vais plus loin, continua-t-il, il faut pour

avoir une ombre de bonheur dans ce meilleur des mondes, badiner avec la vie. Fontenelle, sans passion, ne lisant jamais les satires où l'on flétrissait ses ouvrages, et jouant pour ainsi dire avec les flèches qu'on lui décochait, est mort centenaire. Il me prend quelquefois envie d'être aussi froid que ce bel esprit, d'ailleurs homme de mérite et qui nous a transmis le dernier souffle du beau siècle de Louis XIV, pour me créer, à sa manière, une espèce d'immortalité de sommeil.

ESSAI DE THÉORIE

Sur la guerre littéraire imaginée par le Journalisme.

J'ai long-tems réfléchi sur cette anecdote de mon séjour à Ferney, et il me semble qu'un problême littéraire de ce genre n'est de nature à être résolu ni par la tête ardente de Voltaire, ni par l'apathie de Fontenelle. Ne serait-il pas plus simple d'établir d'abord quelques principes, afin d'être à portée de juger, non les choses par les hommes, mais les hommes par les choses?

Hobbes, le plus grand définisseur dont les âges modernes se soient honorés, disait: « toutes

» les guerres viennent de ne pas s'entendre, et
» l'on ne s'entend pas, parce que l'on ne définit
» rien. »

Appliquons le mot de Hobbes à la petite antipathie des hommes qui vivent de feuilles, contre ceux qui vivent de renommée, et si la concorde ne renaît pas sur le champ de bataille, les bons esprits du moins n'attacheront pas plus d'importance aux escarmouches de cette guerre de poste qu'aux incidens de la petite Epopée d'Homère qui a pour titre, *la Guerre des Rats et des Grenouilles*.

Peut-être aurais-je dû, pour me faire entendre, commencer par définir le *Journalisme;* mais il me paraît plus convenable de laisser ce mot dans le vague; sa terminaison le désigne assez; on voit qu'il s'agit d'une secte, et il est plus poli de le laisser deviner que de le dire. D'ailleurs la vanité se consolera aisément, quand elle réfléchira qu'il y a plus d'une secte dont les partisans se glorifient; le jansénisme, sur-tout, le foyer de tous les talens et de toutes les vertus, depuis Pascal jusqu'à l'exhumation des cendres de Port-Royal; il est vrai que quelque estime qu'inspire un talent naissant dans l'art d'aligner des fadeurs ou des injures, il est difficile de croire que, dans son coup d'essai, il atteigne la

célébrité de la gazette périodique des Provinciales.

Le premier écueil est franchi, j'ai parlé du Journalisme sans irrévérence; revenons au philosophe Hobbes que je n'aurais pas dû quitter, et définissons, non avec son génie, mais avec sa méthode.

Qu'est-ce en dernière analyse qu'une guerre littéraire? C'est celle où l'on n'admet dans l'arène que des gens de lettres, où l'on ne se mesure qu'avec les mêmes armes et où les hasards variés de la lutte n'amènent au fond que les mêmes résultats. Toute lumière disparaît, si l'on change les élémens de cette théorie.

DOUBLE PROBLÈME A RESOUDRE.

PREMIÈRE QUESTION:

Des combattans dans l'arène littéraire.

La guerre contre les gens de lettres est-elle toujours la guerre entre les gens de lettres? Ici les critiques se partagent: ceux qui organisent tout avec des mots vides de sens, sont pour l'affirmative: le petit nombre d'élèves de Hobbes, qui définissent avant de juger, se permettent une

autre doctrine; et toute hétérodoxe qu'elle pourrait paraître aux personnes qui se sont jetées dans un parti, sur la simple inspection du drapeau, je ne vois aucun danger, ni en politique, ni en morale, ni encore moins en littérature, de l'exposer.

N'est pas homme de lettres qui veut. Ce mot qui éveille de grands souvenirs, qui donne l'essor à de grandes idées, qui impose de grands devoirs, ne s'applique pas indifféremment à l'homme supérieur qui veut cueillir des palmes immortelles, et à l'écrivain qui ne taille sa plume que pour détruire toutes les immortalités; l'infini sépare ces deux classes d'athlètes, et j'attends avec respect que tous les nuages entassés par la grammaire sur cette question se dissipent à l'avénement du nouveau dictionnaire de l'Académie, qui paraîtra sûrement avant l'an 1900.

Laharpe, le Quintilien de son siècle, écrivain d'un beau talent et qui approche peut-être du génie, dans un poëme épique que j'ai lu et qui n'est pas de nature à être imprimé, Laharpe, dis-je, a tenté de couper le nœud gordien, en faisant entendre qu'il y avait plusieurs classes d'hommes de lettres; cette décision était d'autant plus de nature à révolter de la part du détracteur de presque tous ses contemporains, qu'en

instituant une pareille hiérarchie, il semblait se réserver le droit exclusif d'en assigner les rangs; personne ne voulut être classé par l'écrivain qui s'arrogeait une espèce de dictature dans la république des lettres, et son opinion fut unanimement rejetée.

Il y aurait peut-être plus de logique ou du moins plus d'adresse à ne point intervertir l'ordre antique établi dans la plus pure comme dans la plus orageuse des républiques; n'admettons qu'un seul corps d'hommes de lettres; seulement considérons ses membres sous trois points de vue, comme aspirans, comme jouissant de leurs droits, et quelquefois comme déchus de leurs titres au partage de la souveraineté.

Il est bien évident que la littérature n'est pas innée dans l'homme social; c'est un art dont il faut connaître les élémens avant de s'en faire juge; ainsi le journaliste qui n'est que journaliste, ce qui n'est pas un grand titre à la vénération publique, ne saurait être blessé de s'entendre dire qu'il n'est pas encore homme de lettres, mais que s'il meuble sa tête d'idées grandes, et que son cœur s'ouvre à des sentimens de justice et de générosité, il le deviendra un jour.

La véritable république des lettres est essen-

tiellement formée des écrivains qui ont annoncé leur existence publique par leurs ouvrages.

Mais il peut se faire que l'homme le mieux organisé abuse de son talent ou du moins de ses forces : la liberté de tout écrire est cette flamme ondoyante avec laquelle les insulaires des Marianes se jouaient, avant de connaître l'élément du feu; on blesse, on est blessé, et l'ordre public est anéanti à moins qu'un sage ostracisme ne fasse justice du perturbateur.

La lumière commence à naître dans la théorie que je suis obligé de créer.

L'homme de lettres par excellence, ne pouvant être jugé légalement que par ses pairs, a droit de ne point regarder comme lui étant affilié le simple journaliste qui n'a pas constaté son existence littéraire par quelques ouvrages.

L'homme de lettres qui a le malheur de se faire journaliste, offre dans sa lutte une chance plus favorable à son adversaire, parce que ses écrits étant répandus, c'est l'opinion publique qui met les poids dans la balance, et qu'à la différence du gazettier inconnu, qui ne donne aucun gage de ses lumières, il s'expose, s'il a tort, au droit de représailles.

Quant au délit du journaliste lettré ou non-lettré qui appelle l'indignation publique sur la

tête des hommes sans frein qui l'ont provoquée, j'inclinerais peut-être moins à la vengeance terrible de Voltaire, qui prenait sa massue pour écraser des pygmées, qu'à la tolérance raisonnée de Fontenelle.

Je ne puis me persuader qu'il y ait des hommes assez malheureusement organisés pour lacérer tout vifs des écrivains qu'ils ne connaissent que par une renommée qui les importune; et dans l'hypothèse que des êtres aussi pervers se rencontrent, il faut les ranger dans la classe abjecte des exécuteurs de la haute justice, qui ont abdiqué le titre d'homme en se condamnant à mettre à mort les hommes.

Desfontaines et Fréron étaient vraiment les exécuteurs de la haute justice du Journalisme: si on avait pu en imprimer sur leur front le sinistre caractère, on aurait été dispensé de les réfuter.

En général, ce sont des êtres faibles, ombrageux et jaloux, qui lancent dans l'ombre des traits faits rarement pour atteindre. Il est sage de laisser dans l'ombre et le dard et la main timidement coupable qui l'a décoché; ces perturbateurs de l'ordre littéraire ont tenté d'appeler l'oubli sur des renommées colossales, et presque toujours c'est l'oubli qui fait justice des perturbateurs.

SECONDE QUESTION.

De la nature des armes littéraires. Tactique d'attaque et tactique de défense.

Les armes employées dans la lutte avec les journalistes sont-elles de même trempe pour l'homme qui attaque et pour celui qui se défend? Ici il faut redoubler de circonspection, mais sans s'abaisser à jeter un voile officieux sur son courage.

Le journaliste qui attaque a une supériorité incalculable de position sur la renommée timide, qu'il ne veut anéantir que parce qu'elle lui fait ombrage.

S'il n'est point homme de lettres, et que par conséquent il n'ait rien à perdre, il représente les Arabes du Grand Désert, qui ne vivent que de la dépouille des riches caravanes; alors il lui importe de mettre à mort beaucoup de grands noms, pour usurper quelques minutes d'une gloire éphémère.

La tactique de cette guerre Carthaginoise est très-favorable à l'attaque, mais nullement à la défense.

Avez-vous la faiblesse de solliciter une analyse dans un journal répandu qu'on lit, mais qu'on n'estime pas; si l'écrit est sage et qu'il ne

soit point susceptible de se voir déchiré, on vous fait attendre huit à dix mois pour l'inhumer honorablement dans un stérile paragraphe.

L'ouvrage prête-t-il, par le talent, un aliment à la satyre? Sur-tout est-il d'une plume jusqu'alors respectée? Alors la tactique change : on attend un moment favorable pour frapper son adversaire et pour le frapper dans l'ombre; et si le guerrier qui tombe a un frère d'armes, on les immole tous les deux pour se dérober à la vengeance.

Par une complication bizarre d'évènemens singuliers, il se trouve que toute cette théorie de machiavélisme s'est rencontrée dans deux journaux affiliés que je ne désigne point, dont l'un renferme la satyre de l'abbé Millot, et l'autre mon perfide panégyrique.

Les Elémens Historiques de l'abbé Millot jouissaient et jouissent encore de l'estime publique. On a commencé par exhumer la cendre de cet homme de talent; on a affirmé que c'était un athée, ce qui est à la fois un *mensonge imprimé*, comme le disait Voltaire, et une ineptie, car le malheur de ne pas croire en Dieu n'anéantit ni le talent de l'historien, ni le génie de l'histoire.

Un libraire qui avait adopté l'athée Millot

pour vendre ses dépouilles à son profit, sollicitait, depuis près d'un an, auprès d'un de ces journaux, composé par des anonymes et plus en vogue que considéré, le privilége d'être déchiré tout vivant, comme Marsyas, par l'Apollon des écrits périodiques, et ne pouvait obtenir le plus mince paragraphe; enfin l'occasion se présenta de donner au prétendu incrédule un complice qui croyait en Dieu, et il y eut deux homicides.

Un moyen presqu'infaillible de succès pour un journal d'anonymes, qui conspire afin de fournir un aliment à la malignité de ses lecteurs, c'est de bien choisir l'à-propos pour ses dénonciations, et ce qui tient du génie dans l'art de nuire, de faire naître cet à-propos.

Quand un peuple dominateur, qui a eu un siècle de lumières, est réduit, par la satiété du beau, à ne goûter que le paradoxe; quand, trouvant sous sa main une foule de livres classiques français, qui renferment le code éternel du goût et de la raison, il se ravale à consulter des journalistes sur des querelles littéraires, qu'eux seuls ont l'art de faire naître; quand enfin, chez ce peuple considéré long-tems en Europe par son atticisme, cinquante à soixante mille lecteurs vont tous les matins, en déjeunant, applaudir à une espèce d'Autodafé, où l'on mutile toutes

les réputations qui importunent, sans leur permettre de se défendre, il est bien évident qu'alors il n'y a presque point d'opinion publique, et que les à-propos pour se faire craindre, sont cent fois plus aisés à rencontrer que les à-propos pour se faire aimer.

Au milieu de cette fluctuation d'idées publiques, qui ne diffèrent en général que par le degré d'amertume ou d'absurdité, il suffit souvent de laisser tomber sa plume sur un sujet à la mode, pour trouver un à-propos et une victime.

Il a été un tems où des écrivains de mérite sans doute, mais peu au fait des convenances sociales, voulurent, l'arme légère de l'épigramme à la main, forcer les portes de l'Académie française, lorsqu'elles ne s'ouvraient pas à leurs petites flagorneries; ils ressuscitèrent alors les plaisanteries surannées de Piron, mais sans les justifier par une Métromanie; et sur le le refus de l'Aréopage littéraire, ils inoculèrent leur esprit de dénigrement à des journalistes ravis d'épouser leurs querelles. Alors le nom d'Académicien devint une injure, et cette lutte indécente ne finit que parce que la compagnie, à couvert derrière son immortalité, ne descendit point à soupçonner le besoin d'une réponse.

Les querelles sur la philosophie, bien plus dangereuses que celles de la littérature, parce que l'intolérance théologique vient plus d'une fois les assaisonner, amenèrent aussi quelques triomphes clandestins de la part des journalistes; il y eut un moment d'anxiété où, l'athéisme ayant sapé sourdement les bases de l'ordre social, on réunit sous le nom de philosophe le sage qui tombe aux genoux de l'Etre suprême et l'insensé qui le détrône. Alors il y eut du danger à faire usage en paix de sa raison; alors des hommes vivant du produit de leurs feuilles éphémères, furent soupçonnés non-seulement d'avoir tiré parti de cet orage politique pour satisfaire des vengeances personnelles, mais encore de s'être permis des dénonciations anonymes pour le faire naître. Je me sers ici du mot de *soupçonnés*, et ce n'est pas sans motif. Je ne me persuaderai jamais que des écrivains qui sont hommes avant d'être lettrés, trament ainsi des complots clandestins contre un art honorable dont ils attendent une ombre de gloire, et qu'ils se condamnent au supplice de se faire des ennemis éternels, quand le talent peut leur offrir en perspective une autre sorte d'immortalité.

Un législateur ancien, qui avait un cœur, ne

croyait pas à la possibilité du parricide; pour moi, qui ai toujours vécu loin des orages littéraires, je crois, si non à l'innocence absolue d'un homme de lettres, du moins à son repentir; on peut me regarder comme l'ennemi d'une doctrine quelconque, mais non comme l'ennemi d'une personne; telle est même ma douce illusion sur cette République des lettres, moins imaginaire à mes yeux que celle de Platon, que si elle était contemporaine d'une bonne opinion publique, je la croirais possible; la rivalité, dans cette hypothèse, ne meurt pas; mais elle se voile, et il n'y a plus de délit, quand on prononce avec la même âme les mots d'égalité et d'amour.

DU DANGER D'AFFILIER

DE BONS OUVRAGES PÉRIODIQUES

A LA SECTE DU JOURNALISME.

Considération sur le Journal des Savans.

Alexandre demandait à Jupiter, qu'il osait appeler son père, de créer des mondes nouveaux, pour lui laisser l'avantage de les conquérir : pour moi qui respire dans un autre

élément que celui de la guerre, je voudrais tellement circonscrire le nombre des ennemis des lettres, et par contre-coup des miens, que leur masse toute entière, vue de toute la hauteur où peut s'élever l'esprit humain, pût se réduire à un seul point : encore ne voudrais-je pas que ce point fût pareil à celui que les navigateurs, qui veulent doubler le Cap de Bonne-Espérance, voyent avec effroi se former sur la montagne de la Table, qui grossit en quelques minutes, enveloppe un horizon immense, le sillonne de la foudre, et amène la mort et les naufrages sur la mer des tempêtes.

Le Journalisme n'a pas une grande et belle existence, comme le judaïsme, l'islamisme, le jansénisme ; il est né d'hier, et le souffle auquel il doit la naissance ne tardera peut-être pas à le faire disparaître.

Les hommes adroits qui tiennent à un journal fier de ses cinquante ou soixante mille lecteurs, se sont vantés d'être issus en droite ligne du *Journal des Savans*, le père de tous les écrits périodiques de ce genre, qui éclairent et quelquefois ennuyent l'Europe : c'est une imposture manifeste ; ils n'en descendent que par une union adultérine, et il importe à la gloire des lettres

de porter la preuve de ce fait jusqu'à une sorte d'évidence mathématique, qui assure les droits de succession des enfans légitimes.

On ne peut contester que le *Journal des Savans*, imaginé en 1665 par le conseiller au parlement Sallo, qui le faisait signer par son valet de chambre Hédouville, n'ait été le type de tous les écrits périodiques qui vont, sous toutes les formes et sous tous leurs drapeaux, instruire, endormir ou agiter la république des lettres, de Paris à Moscow et de Londres à Calcutta : ceux qui troublent le repos public sont les bâtards : le petit nombre qu'on cite en les estimant représentent les enfans légitimes.

Rien n'honore plus les lettres que la longue et honorable existence de ce *Journal des Savans*, dont j'ai connu presque tous les coopérateurs influens, qui régnait sur l'opinion publique, lorsqu'elle n'était pas dépravée, et comptait, dans son bon tems, cent mille lecteurs éclairés, non pas entassés sur un seul point, mais disséminés dans toutes les Académies et les Universités de l'Europe

Ce Journal n'a j'amais été confié qu'à des hommes de lettres du premier ordre, qui avaient fait leurs preuves de lumières, d'érudition et de vertu. On y discutait sans disputer, on mettait

les poids dans la balance ; et une analyse sortie de cette espèce de bureau généalogique de Chérin, était un titre de noblesse qui ouvrait, à un homme de lettres jusqu'alors inconnu, la porte de tous les Chapitres où il voulait s'affilier.

Le gouvernement, sur-tout sous les deux règnes des derniers Bourbons, s'honorait de protéger cette institution mère, qui correspondait d'ailleurs avec toutes les Sociétés littéraires de l'Europe, telles que les propagateurs des *Transactions philosophiques* et les têtes pensantes qui organisaient les Académies. Le conseil des coopérateurs de ce Journal à jamais recommandable était mis sous la surveillance spéciale des Chanceliers de France et de ses Gardes des Sceaux. Il s'assemblait au Louvre ; où il fut long-tems présidé par l'illustre Malesherbes, et conserva le palladium des lumières jusqu'en 1793, époque où le délire révolutionnaire tenta de faire un nouveau monde, en exterminant dans l'ancien, les richesses, le génie et la vertu.

En 1797, quelques amis des lumières, membres de l'Institut, tentèrent de revivifier ce beau Journal, qui pendant soixante ans avait conservé le feu sacré de Vesta, c'est-à-dire les sciences, une raison paisible et la saine littéra-

ture ; mais l'ange exterminateur de la révolution avait anéanti autour de lui jusqu'aux germes de toute instruction : l'ouvrage ne trouva, ni protecteurs, ni acheteurs, ni lecteurs, et il mourut de sa belle mort au bout de six mois : les bibliographes mêmes ont oublié de l'enterrer dans leurs Nécrologes.

Le Journalisme n'est donc pas issu du Journal des Savans, dont sa soif de nuire et son goût hétérodoxe le rendaient nécessairement l'antipode.

Ajoutons qu'avant lui et après lui aucun écrit périodique, fait par un homme qui avait un nom et qui voulait le conserver pur, n'a contracté d'alliance avec ce Journalisme qui n'existait que par le vice et ne se soutenait que par le ridicule.

C'est surtout chez les étrangers qu'on a vu une ligne de démarcation très-fortement prononcée entre les journaux essentiellement littéraires et les journaux de contrebande qui avaient besoin des noms odieux d'un Desfontaines ou d'un Fréron.

J'oserais défier le moins bénévole de tous les bibliographes, tels que l'abbé Rive, de me prouver que les savans cosmopolites qui instruisaient périodiquement l'Europe, de Londres, de Leyde, d'Amsterdam, de Leipsick, d'Iéna

et de Gottingue, se soient jamais dégradés à demander le diplôme de l'affiliation à une secte née à Paris, qui ne se disait dépositaire des lumières que pour les éteindre toutes, qui ne signalait les livres qu'à la façon du calife Omar pour les brûler dans leurs bibliothèques.

Cherchons maintenant dans la lie du dix-huitième siècle l'époque tristement mémorable, où s'établit la séparation entre ce que je serais tenté d'appeler les journaux à ambrosie et les journaux à venin, ou, pour parler sans figure, la naissance de cette ère du Journalisme, qui a donné une sorte d'existence à des êtres aussi condamnés par la nature à la nullité qu'un Desfontaines ou un Fréron.

PASSAGE INSENSIBLE

A L'ÈRE DU JOURNALISME.

Du Pour et du Contre *de l'abbé Prevost.*

Nous avons vu que le père de tous les écrits périodiques qui propagent la science et le goût, le Journal des Savans, date de 1665. Précisément soixante et dix ans après, c'est-à-dire vers 1735, naquit le Journalisme ou le besoin de déraisonner réuni au besoin de nuire. Il est

assez extraordinaire que ses chefs qui s'étaient condamnés à un silence raisonné pendant les 70 ans de cette espèce de captivité de Babylone, l'ayent rompu sous des auspices aussi sinistres que les règnes versatiles de Desfontaines et de Fréron.

Peut-être la chronologie du tems trouvera-t-elle ici une date erronée, parce que le *Nouvelliste du Parnasse*, la première compilation périodique connue, de l'abbé Desfontaines, toute publiée qu'elle fut vers l'époque dont je m'occupe, ne sembla que la suite du *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, et cette objection mérite d'être pesée dans nos balances.

L'abbé Prévost fleurit, il est vrai, vers le commencement de l'ère du Journalisme; mais sa feuille périodique du *Pour et du Contre* tenant par ses principes et par son style au Journal des Savans dont elle était la quintessence, arrêtons-nous un moment sur ce petit monument littéraire, qui empêcha quelques momens, s'il en faut croire Voltaire, les ennemis du goût d'introduire l'abomination de la désolation dans le sanctuaire.

Le *Pour et le Contre* me semble par sa composition ou simplement par son titre le modèle des bons journaux du tems; en effet c'est en

disant le *pour* et le *contre* sur tout ouvrage qui sollicite nos regards, en justifiant l'éloge par la critique et la critique par l'éloge, en se faisant pour ainsi dire l'*Avocat du Diable* dans la canonisation des nouveaux saints, qu'on pouvait se flatter d'annoncer les jugemens de la postérité sans être dédit par elle. L'abbé Prévost, à cet égard, a été un modèle, surtout dans ses quatre premiers volumes publiés à Londres, qui renferment une sorte d'indépendance d'opinions, fruit du climat qu'il habitait et dont grace à son bon esprit personne n'eut à gémir; ces quatre volumes sont, parmi les vingt, émanés presque tous de sa plume, les seuls que recherche l'homme de goût, que sa tolérance a fait cosmopolite.

Cet abbé Prévost, que l'abbé Desfontaines caressa long-tems pour l'affilier à sa secte naissante, était l'antipode du Journalisme, mais sans le faire soupçonner et surtout sans le dire; il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir des ennemis; d'ailleurs n'ayant jamais connu le secret de sa supériorité, insouciant jusqu'à la faiblesse, il ne songea jamais à *travailler* sa renommée. Quelquefois des coopérateurs indignes de lui firent passer sous son nom des analyses qui pouvaient le compromettre, mais quand le désœu-

vrement le portait à les lire, le mal était bientôt réparé. C'était une abeille qui travaillait avec des guêpes, et qui par amour du repos feignait de ne pas s'en apercevoir.

DE DESFONTAINES,

Le fondateur du Journalisme.

L'abbé Desfontaines n'a rien de commun avec l'abbé Prévost, si non d'avoir été jésuite comme lui et de l'avoir bientôt oublié : il s'est créé tout seul, comme le mauvais principe, et le monde littéraire n'en a pas été mieux gouverné.

Desfontaines, fils d'un conseiller au Parlement de Rouen, et professeur quinze ans dans un Ordre religieux où il n'était ni estimé, ni aimé, s'aperçut, en travaillant avec l'auteur original du *Pour et du Contre*, qu'un journal qui n'aurait que des succès avoués par le goût et la raison ne flatterait point sa vanité, et il préféra de devenir chef de secte : Prévost était resté fidèle au dieu d'Israël ; pour lui, il se fit pontife de Baal et il y acquit bien moins de prosélytes que d'ennemis, une renommée orageuse, la haine publique, dont il se consolait

sans peine, des bénédictions de la part de l'envie, et quelquefois de l'argent.

Sa première production périodique fut le *Nouvelliste du Parnasse:* mais trop éclairé par le Pour et le Contre il ne fit que préluder à la satyre; cependant au travers de ses réticenses étudiées, de ses éloges d'emprunt, on voyait percer la griffe naissante du vautour. Le gouvernement, qui ne voulait point de secte dans le sanctuaire libre des arts, lui ôta son privilège au second volume.

Ce fut en 1735 que le ministère de France, circonvenu par des hommes pusillanimes que la liberté la plus décente effarouchait, après avoir prohibé l'ouvrage à demi hétérodoxe du *Nouvelliste du Parnasse*, lui permit d'exhaler tout son venin en lui donnant le titre d'*Observations sur les écrits modernes*, libelle périodique, aussi flétri dans l'opinion publique que protégé, et qui fut porté jusqu'à trente-trois volumes.

C'est alors que la secte du Journalisme fut réellement fondée; on jeta les bases d'une nouvelle poétique. On fulmina des anathèmes contre les incrédules qui ne l'adopteraient pas, et les victimes de cette religion intolérante furent immolées par Hécatombes.

Cet état d'oppression, pour les hommes fidèles à la saine littérature des quatre âges de lumières, dura sans interruption pendant huit ans, c'est-à-dire, depuis 1735 jusqu'en 1743 que le journal fut supprimé. Au bout d'un an les ennemis nés des lettres, c'est-à-dire les pauvres d'esprit et les eunuques, cabalèrent encore pour circonvenir un ministère pusillanime ; alors on revivifia le privilège de Desfontaines sous le nom de *Jugemens sur les écrits modernes*, et l'Erostrate jésuite en fit seul neuf volumes. Celui-ci mourut en 1745, laissant un nom qui ne pouvait sourire qu'à l'envie, un culte dont l'unique base était dans la malignité humaine, et un sceptre usurpé qu'il léguait à l'illustre Fréron.

On se tromperait cependant si l'on croyait que ce fondateur du Journalisme fut un homme sans mérite, il en avait et de plus d'un genre, et surtout beaucoup plus que de petits Zoïles dont le besoin de nuire avait fait ses prosélytes, qui flétrirent sa mémoire quand il ne fut plus, et contribuèrent par cette fureur inutile à lui rendre des partisans qu'il s'était tout-à-fait aliénés.

Desfontaines était vraiment homme de lettres, et à ce titre il pouvait bien ou mal juger ses

Pairs. Les tribunaux littéraires dans l'âge suivant n'ont pas toujours admis une pareille compétence.

Cet hypercritique, avant de mutiler le goût et le talent dans ses feuilles, avait publié une traduction de Virgile en prose, bien inexacte sans doute, bien froide, bien décolorée, mais qui, dans l'absence de meilleures versions, avait du poids dans les colléges; c'est *Virgilius* Delille qui à force de talent l'a plongée à jamais dans l'oubli.

Je ne m'arrêterai pas sur d'autres traductions où il n'a jamais joué qu'un second rôle, telles que celles du président de Thou, de l'Histoire des ducs de Bretagne, de celle de Laurent Echard et des Voyages de Gulliver; mais ces essais informes annonçaient qu'il connaissait les bonnes sources, et qu'il ne tenait qu'à lui de s'instruire, si une pente invincible ne l'avait entraîné à détruire.

On doit lui savoir gré d'avoir imaginé le petit opuscule du *Racine vengé*, contre l'abbé d'Olivet, qui s'était permis d'immoler le génie de ce grand homme à sa futile grammaire.

C'était encore une idée assez heureuse, d'avoir entrepris un *Dictionnaire Néologique*, pour rendre ridicule la manie d'innover dans une

langue devenue classique par tous les chefs-d'œuvres du siècle de Louis XIV : malheureusement Desfontaines gâta cette conception excellente en ne la faisant servir que de prétexte, pour se livrer à la satyre la plus effrénée. Cet ouvrage me semble l'original de la plaisanterie un peu trop célèbre de Rivarol qui a pour titre : *Petit Dictionnaire des grands hommes.*

En un mot, Desfontaines, malgré l'abus qu'il a fait de l'art d'écrire, était un homme de lettres ; il donnait des gages à ses nombreux ennemis, et on pouvait, comme je l'ai dit, user envers ce forban du droit de représailles.

Il était si bien homme de lettres que l'abbé de la Porte, grand compilateur, qu'on appelait le Trublet de la librairie, lui a fait l'honneur, en 1757, de publier son *Esprit* en quatre volumes.

Fréron avait un grand respect pour ce fondateur du Journalisme, sous lequel il avait fait ses premières armes, et qu'à force d'excès antilittéraires, il devait un jour faire oublier.

A peine Desfontaines avait-il rendu les derniers soupirs, que Fréron, dans le premier volume de ses *Opuscules*, lui fit décerner une espèce d'apothéose. Le trait est si curieux dans son absurdité, qu'il faut le transmettre

» faillible ; il saisissait p
» cule *dans le goût d'*
» *cien.* » Lettre à Pomp
Opuscules de Fréron, pa
cile de réunir, en si peu de
littéraires, de paralogisme
m'imagine qu'affirmer par-
riste nie, et nier partout o
seule manière de battre en
ridicule d'apothéose.

J'ai, dans ma jeunesse,
liste du Parnasse qui fu
volumes, les trente-trois d
les *écrits modernes*, et les
qui avec le libelle du *Dictio*
la *Voltairomanie*, et d'au
ou anonymes, portent cett
cinquante volumes. Je s
dans cette bibliothèque d
quelques paillettes d'or,
loin au milieu du fumier d
avait une littérature peu c
les principes qu'il applic
l'esprit d'analyse quand
intérêt à le pervertir ;
m'est resté de tout cet
que l'idée la plus défav

avec ses pièces justificatives, et encore le goût pur, le goût antique se permettra à peine d'y croire.

Le monument qu'on érige est dans une lettre au trop célèbre Le Franc de Pompignan, qui, en se séparant de son Académie, fit dormir pendant long-tems ses faibles titres à l'immortalité.

« J'ose dire, Monsieur, et je ne crains pas » d'en être démenti, que notre siècle a autant » d'obligations à l'abbé Desfontaines que le siècle » dernier (celui de Louis XIV) en eut à Boi- » leau; si l'on veut même examiner sans pré- » vention les services que ces deux auteurs ont » rendus aux lettres, on conviendra sans peine » que nous devons beaucoup plus à notre cri- » tique que nos pères ne durent à Boileau, » par le besoin pressant que nous avions d'un » censeur judicieux et éclairé..... D'ailleurs, » l'ami de Racine, comme poëte, n'a fait » qu'*effleurer* les auteurs, et jeter en passant » du ridicule sur leurs misérables productions, » au lieu que l'Aristarque de nos jours est » entré dans des détails aussi instructifs qu'a- » gréables..... L'érudition, le choix, l'abon- » dance, la précision, la délicatesse et l'en- » jouement...., voilà ce qui caractérise cette » plume célèbre. Il avait le coup-d'œil in-

» faillible ; il saisissait parfaitement le ricu-
» cule *dans le goût d'Horace et de Lu-*
» *cien.* » Lettre à Pompignan, tom. Ier des *Opuscules* de Fréron, pag. 279. Il est difficile de réunir, en si peu de mots, tant d'hérésies littéraires, de paralogismes et d'absurdités. Je m'imagine qu'affirmer par-tout où le panégyriste nie, et nier partout où il affirme, serait la seule manière de battre en ruine ce monument ridicule d'apothéose.

J'ai, dans ma jeunesse, parcouru le *Nouvelliste du Parnasse* qui fut circonscrit à deux volumes, les trente-trois des *Observations sur les écrits modernes*, et les neuf des *Jugemens*, qui avec le libelle du *Dictionnaire Néologique*, la *Voltairomanie*, et d'autres pamphlets signés ou anonymes, portent cette collection à environ cinquante volnmes. Je suis loin de nier que dans cette bibliothèque de folliculaires il n'y ait quelques paillettes d'or, disséminées de loin en loin au milieu du fumier d'Ennius. Desfontaines avait une littérature peu commune; il connaissait les principes qu'il appliquait mal; il déployait l'esprit d'analyse quand il n'avait pas quelque intérêt à le pervertir; mais en général il ne m'est resté de tout cet échafaudage de critique que l'idée la plus défavorable. C'est un fatras de

périodes oratoires sans ensemble, d'allusions méchantes sans être ingénieuses, d'épigrammes surannées dont l'envie de nuire fait la pointe : faites disparaître les grands noms qu'on tente d'exposer à la risée publique, il n'y a plus d'aliment à la curiosité ; ôtez le scandale, et les cinquante volumes de tables de proscriptions se réduisent à rien.

La lecture de l'œuvre complète de Desfonteines m'a donné au reste, pour dernier résultat, que si à force de louer, la louange n'a plus de valeur, à force de déchirer, la satyre ne porte plus d'atteinte ; je crois que deux ans après les obsèques de ce patriarche du Journalisme, les pygmées qu'il avait relevés n'existaient plus, et que les géants qu'il croyait avoir pourfendus se montraient sur l'Ossa et le Pélion plus redoutables que jamais.

Desfontaines ne dissumulait à personne qu'il n'était armé que pour faire une guerre de corsaire : le sage abbé Prévost lui ayant écrit pour le ramener à des principes de justice et de tolérance ; *Alger*, répondit le pirate, *mourrait de faim s'il restait en paix avec ses ennemis.* L'Algérien Desfontaines ne mourut pas de faim ; car il se faisait payer ses feuilles mensongères au poids de l'or ; mais il mourut en guerre avec

ses nombreux ennemis, qui se vengèrent sur sa mémoire.

Je sais que cette guerre d'Algériens fut suivie de honteuses représailles; Voltaire qui commençait à étendre son sceptre d'opinion sur l'Europe entière, au lieu de dédaigner un si faible ennemi, descendit jusqu'à lutter avec lui corps à corps, et ce fut le sommeil de sa gloire; les injures dont il accabla son ennemi dans le libelle du *Préservatif*, firent douter un moment de la bonté de sa cause; je me garderais bien de les rappeler, par respect pour la mémoire d'un grand homme.

Mais après cet acte d'impartialité, qui donnera quelque prix au revers de mon tableau, je dois dire que l'abbé Desfontaines s'était conduit, dans ses démêlés avec l'auteur de la Henriade, de manière à soulever à la fois l'homme d'honneur et l'ami des lumières. Je n'examine pas quels furent les motifs qui engagèrent, à cette époque, le ministère français à faire renfermer le fondateur du Journalisme à Bicêtre : mais il y était quand Voltaire, instruit de son opprobre, fit mouvoir ses nombreux amis pour lui rendre une liberté qu'il avait peut-être mérité de perdre. Ses bons offices réussirent, et pour récompense d'un service aussi signalé, peu de tems après, l'Algé-

rien écrivit contre son bienfaiteur le libelle sanglant de la *Voltairomanie*. Ce fait consacré par l'histoire authentique du tems apprend jusqu'à quel point l'homme peut se ravaler, quand il répudie la morale et qu'il a l'orgueil de vouloir faire secte.

Le trait de Desfontaines fit du bruit dans le tems, et Piron, qui malgré sa verve satyrique était un bon homme, oublia quelques momens qu'il était l'ennemi de Voltaire pour le venger; c'est dès-lors que le joyeux auteur de la Métromanie jura par sa verve que l'ennemi né de tous les talens expirerait sous ses épigrammes; il avait annoncé qu'il en ferait cent une en l'honneur des cent-une propositions du P. Quesnel, qui agitaient encore le monde politique et le monde religieux; mais à la soixantième, Desfontaines n'était déjà plus.

Malgré le bruit public, ce ne fut point Piron qui fit l'épitaphe de Desfontaines, elle ne portait en aucune manière son cachet; c'était une plaisanterie du bon ton, telle qu'un homme de goût aurait pu la faire avant la découverte fatale du Journalisme.

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

DE LA PETITE MONARCHIE

ANTILITTÉRAIRE DE FRÉRON.

Elie-Catherine Fréron, et non Jean Fréron, comme l'appelait Voltaire, qui ne pouvait faire entrer *Élie-Catherine* dans la versification de ses dithyrambes, débuta dans la littérature sous les titres d'abbé, de chevalier, de comtesse, et échoua dans toutes ces métamorphoses; il revint ensuite au nom de Fréron tout court. Alors il arriva assez rapidement à l'héroïsme de la perversité; cet héroïsme en est un quand on est assez mal organisé pour n'en pas connaître d'autres. Sous ce point de vue, il surpassa l'attente de la secte même qu'il allait diriger; il chercha à s'illustrer en se créant d'illustres ennemis et ne se déroba à la haine que par le ridicule.

Fréron, qui hérita de Desfontaines, avait été jésuite comme lui; il s'associa de bonne heure avec ce forban littéraire, pour tyranniser l'opinion et se jouer de toutes les renommées; ces premiers pas dans cette carrière épineuse lui valurent des triomphes assez odieux pour que, dans la suite, il se crût dispensé de rougir.

En 1746, il donna à la secte du Journalisme, qui commençait à chanceler, des preuves de dévouement qui ranimèrent toutes ses espérances; il publia les *Lettres de la Comtesse* contre Piron, Voltaire et tous les grands noms qui importunaient l'envie. Ce service fut apprécié par les *frères et amis;* malheureusement cette Comtesse présentait un masque si hideux, que ceux mêmes qui la servaient n'osèrent s'en avouer les chevaliers. Ces lettres d'une Comtesse hermaphrodite n'eurent que la renommée éphémère que donne l'esprit de dénigrement, et elles furent bientôt supprimées. La secte les fit reparaître sous le nom de *Lettres sur quelques écrits du tems*, et comme on eut l'adresse d'intéresser à leur succès la piété ombrageuse du roi de Pologne Stanislas, la cabale dominante réussit à conduire l'écrit perturbateur jusqu'au treizième volume; mais ce ne fut qu'en 1754 que Fréron, ayant rencontré le titre heureux d'*Année littéraire*, fonda véritablement sa petite monarchie d'emprunt, qu'il conserva trente ans, malgré la haine publique, et peut-être à cause de cette haine publique, dont la malignité se prévaut pour doubler le nombre de ses victimes.

C'est alors que Fréron, ainsi que ses colla-

borateurs, s'avisèrent de tenir des bureaux où l'on vendait à prix d'or la satyre et l'éloge; ce petit commerce interlope rendit les derniers postes du Journalisme très-lucratifs; il attirait de tems en tems des disgraces dont on ne se vantait pas, mais on s'y accoutumait comme Mithridate aux poisons, et d'ailleurs l'or rendait moins sensibles les blessures, quoiqu'il en conservât les cicatrices.

A cette époque, il y eut une scission bien marquée dans la littérature française. Le bon goût se corrobora de tous les écrits périodiques qui reconnaissaient le Journal des Savans pour père, et le goût adultérin, escorté de l'esprit de dénigrement et de la vénalité, acheva de désorganiser toutes les têtes des Erostrates littéraires, qui préféraient à la gloire de bâtir des temples d'Ephèse, le triomphe plus facile de les brûler.

Fréron soutint le Journalisme avec les mêmes armes qui lui avaient servi pour s'y faire un nom odieux; il se fit, avec son encensoir bannal, non des amis, mais des partisans. Quant aux statues qu'il renversa de dessus leurs piédestaux, il choisit, avec une adresse perfide, celles qui avaient le plus de droits aux hommages; on a prétendu que c'était une gaucherie de sa part

d'avoir appesanti, dans l'origine, son bras de fer sur des noms entourés de l'estime publique, tels que le philosophe de Genève et Voltaire, et c'est une grande erreur : une secte telle que le Journalisme ne pouvant se propager qu'en immolant tous les jours d'illustres victimes; si l'on s'était amusé à ne frapper que des hommes vulgaires, à double réputation, le Dieu du nouveau culte et ses pontifes seraient morts de faim.

Au reste, il ne faut pas croire que Fréron eût un vrai talent qui justifiât ses succès illégitimes; j'ai parcouru dans le tems les trois cents volumes émanés de sa plume, et j'avoue avec franchise, qu'à quelques articles près, de quelques bonnes plumes rivales, qu'il adoptait, je n'ai rien vu qui annonçât un vrai talent, même dans le genre si facile de la satyre; c'était un rhéteur sans instruction, alignant péniblement des phrases, un bel esprit des cafés qui répétait d'insipides épigrammes; jamais il ne connut la plaisanterie légère de Lucien et de Fontenelle, l'atticisme expirait sur ses lèvres quand il en prononçait le nom; je ne crois pas que dans ses trois cents volumes un seul mot de sentiment soit émané de son cœur, il a l'air de n'écrire qu'à la lueur de la torche des Euménides.

Les grands hommes que Fréron croyait avoir

immolés se montraient plus pleins de principes de vie, plus resplendissant de gloire que jamais, quand ils sortaient du parterre où le nouvel Aristophame prétendait les avoir fait expirer sous la verge de la satyre. L'éloquent citoyen de Genève écrase encore aujourd'hui ses détracteurs du poids de son immense et légitime renommée. Quant à Voltaire le plus redoutable des ennemis de Fréron, je dois m'étendre un peu sur la guerre qu'il a faite à cet éternel ennemi des lumières pendant plus de vingt ans, soit avec l'artillerie légère des épigrammes, soit avec le canon meurtrier des libelles; je ne dissimulerai ni ses triomphes ni ses fautes, et mon impartialité, en donnant quelque poids à ma théorie du Journalisme, ne sera pas la partie la plus indifférente de ces Mémoires.

Ce fut Fréron qui se permit les premières hostilités; après quelques escarmouches légères pour sonder l'opinion du moment, le journaliste prévenu que le grand homme était inquiété dans Ferney, soit pour ses opinions politiques, soit pour ses opinions religieuses, leva le masque tout-à-fait et publia, dans une de ses feuilles, le portrait suivant qui fit assez de bruit, pour qu'on en répandît une foule de copies manuscrites dans la capitale.

« S'il y avait parmi nous un auteur qui » aimât passionnément la gloire et qui se » trompât souvent sur les moyens de l'acquérir, » sublime dans quelques-uns de ses écrits, rampant dans toutes ses démarches, heureux » quelquefois à peindre les grandes passions, » toujours occupé de petites; qui sans cesse » recommandât l'union et l'égalité entre les » gens de lettres, et qui ambitionnant la souveraineté du Parnasse, ne souffrît pas plus » que le grand Turc qu'aucun de ses frères partageât son trône; dont la plume ne respirât » que la candeur et la probité, et qui sans cesse » tendît des pièges à la bonne foi; qui changeât de dogmes selon les tems et les lieux, » indépendant à Londres, catholique à Paris, » dévot en Austrasie, tolérant en Allemagne; » si, dis-je, la patrie avait produit un écrivain » de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur » de ses talens, on ferait grâce aux travers de » son esprit et aux vices de son cœur. »

Il est bien évident que ce paragraphe dicté par Mégère ne pouvait regarder que Voltaire: son nom n'y était pas, mais l'énigme portait son mot avec elle. Le patriarche de Ferney vit la bassesse de son ennemi et ne s'endormit pas sur sa vengeance; Mme Denys, sa nièce, frappa

à toutes les portes ministérielles, et obtint la suppression momentanée du journal ainsi que le châtiment sévère du journaliste, ce qui amena six mois d'interrègne.

Dans l'intervalle Thiriot, le correspondant du grand Fréderic, que Voltaire appelait plaisamment son thuriféraire, négocia avec Fréron lui-même pour qu'il rétractât sa diatribe; le journaliste, qui voyait déjà sa prison en perspective, répondit avec autant de fierté que d'intelligence, que quand un sujet tirait l'épée contre son souverain il ne devait jamais la remettre dans le fourreau, et il tint parole, car il mourut les armes à la main.

Voltaire, conseillé par sa grandeur d'âme et par le sentiment de sa supériorité, devait de ce moment accorder une sorte d'estime à son dangereux, mais loyal ennemi; il n'en fit rien : il eut recours à une espèce de vengeance d'Atrée, qui déshonora à la fois le vainqueur et sa victime.

Le Pauvre Diable parut, ouvrage charmant dans sa double licence, qui donna une sinistre immortalité à Trublet, à Pompignan, et sur-tout à Fréron. Ce dernier fut écrasé par ce coup de massue; malheureusement l'épigramme écrite avec la plume licentieuse de Pétrone, ne saurait

se lire sans faire rougir, et dès-lors elle perdit tout son effet; Fréron parut un moment absous de son crime, parce que son vainqueur l'avait partagé.

Fréron, devenu libre et se trouvant protégé par la maladresse d'un ennemi terrible, qui s'était oublié lui-même, revint avec fureur sur le champ de bataille; son orgueil s'était accru en silence; c'est alors qu'il écrivait dans sa feuille chérie : *il court une brochure philosophique où Dieu et moi nous sommes joliment arrangés*. Le célèbre Thomas trouvait dans cette phrase un défaut de convenance. *Il fallait*, disait-il, écrire *moi et Dieu*, et le blasphême se serait trouvé d'accord avec la grammaire.

La Harpe défendit avec la même indécence le héros de la philosophie, qui était encore le sien; voici son jugement sur l'auteur de l'*Année littéraire :* comme il est aussi odieux que ceux qui échappaient sans cesse à cet écrivain cynique, d'après mes principes d'impartialité je suis loin de l'adopter.

« Fréron n'a jamais écrit qu'en homme de
» collège, qui prodigue des figures triviales et
» ne connaît point la bonne plaisanterie; il ne
» s'est long-tems soutenu que par des scandales,

» son nom seul eût pu décrier la meilleure
» cause. Il a vécu frappé d'une proscription
» sociale, accablé du mépris public auquel il
» s'accoutumait, et après avoir été méchant,
» lâche et imposteur pendant trente ans, il est
» mort insolvable. » *Correspondance littéraire*, tom. Ier, pag. 530.

Le *Pauvre Diable* n'est qu'une peccadille littéraire, en comparaison du coup mortel que l'implacable ennemi de Fréron lui porta par la publication de l'*Ecossaise*. Ici le coup de foudre atteignit son but, parce que le génie respirait quelquefois dans cette œuvre de vengeance ; il y avait un grand intérêt dramatique dans la pièce, le rôle de Fréport était tout neuf au théâtre ; si la comédie n'avait été qu'une *Comtesse de Givri*, Fréron, tout coupable qu'il était, se trouvait sauvé.

Me voilà arrivé à la partie peut-être la plus délicate de ces Mémoires ; il s'agit d'avoir raison contre un grand homme qui m'honora de son amitié ; il m'en coûte de le traduire un moment sur la scène. Je voudrais arracher de sa vie le feuillet du triomphe de l'*Ecossaise*, comme la muse de l'histoire à Chantilli déchirait celui des victoires du grand Condé contre sa patrie ; mais la reconnaissance ne saurait

parler plus haut dans mon cœur que cet instinct irrésistible de morale, de justice et de philanthropie destiné à entraîner tout homme de bien qui, en présence de ses contemporains, ne voit que la postérité. Oui, je le déclare avec franchise, l'*Ecossaise* jouée sur le théâtre de l'Athènes moderne, avec l'autorisation d'un gouvernement sans principes et les applaudissemens tumultueux d'un public qui ne juge pas, mais qui se venge, est un délit d'un ordre majeur qu'aucune considération littéraire ne saurait expier. Jamais l'histoire ne pardonnera au ministère désorganisateur de Louis XV d'avoir laissé traîner dans la fange, sans jugement préliminaire des tribunaux, le nom de Fréron, tout couvert d'opprobre qu'il était, et encore moins les noms couverts de gloire du créateur d'*Emile* et d'Helvétius dans la comédie des *Philosophes*. Ces deux scandales sont une tache ineffaçable, pour la monarchie dégénérée qui avait eu un siècle de Louis XIV.

Les suites de l'attentat public de l'*Ecossaise* nous ont été transmises par Collé dans son *Journal historique*. Fréron, qui n'avait pu électriser les nombreux ennemis de Voltaire et élever autel contre autel, affecta un courage qu'il n'avait pas, et pour braver l'orage se plaça, le jour de

la première représentation, au centre de l'orchestre. Comme le hasard l'avait placé auprès de l'illustre Malesherbes, sur lequel tous les yeux étaient fixés, il devint le point de mire de tout le spectacle. Les premières scènes ne parurent point le troubler, mais lorsque Frélon ou Wasp, son analogue en anglais, vint développer en phrases harmonieuses son odieux caractère, il se troubla, pâlit, et les applaudissemens effrénés du parterre et des loges achevèrent de retourner le poignard dans sa blessure : d'un autre côté, Mme Fréron qui, par l'ordre de son mari, siégeait au premier rang de l'amphithéâtre, se trouva mal et l'on fut obligé de l'emporter.

Voltaire, à l'époque de cette représentation désastreuse, était dans Ferney; ce grand homme, plus goguenard que méchant, avait dit, quelque tems auparavant, que si Fréron, au lieu de distiller du poison dans ses feuilles, faisait Cinna ou Polyeucte, il marierait sa fille; j'aime à me persuader, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il ne soupçonna pas, en écrivant l'*Ecossaise*, que sa vengeance serait si bien servie, et que, témoin lui-même dans Paris d'un scandale qui devait peser à son cœur magnanime, il aurait arrêté le spectacle, pour ne point arriver à la postérité avec le soupçon d'un homicide.

Voltaire très-irascible par caractère n'était pas fâché qu'on l'éclairât sur les hommes à grand talent, dont il s'était fait des ennemis, pourvu qu'on s'y prît avec adresse ; La Harpe le ramena sans peine sur une strophe sublime d'une ode de Pompignan; il ne répétait plus sur la fin de sa vie le mot ridicule de Mme du Deffend sur le chef-d'œuvre de Montesquieu, que l'*Esprit des Lois* n'était que de l'esprit sur les lois. En 1775 il se réconcilia de très-bonne foi avec Buffon, avec qui il s'était brouillé pour des Bivalves; tous les gens instruits savent que dans sa lettre au brillant auteur de l'*Histoire Naturelle*, l'ayant appelé Archimède premier, celui-ci répondit qu'il n'y aurait jamais de Voltaire second.

Mais le grand homme, qui ne connaissait Fréron que sous les rapports les plus sinistres, ne pouvant l'estimer, ne lui fit pas l'honneur de le craindre, et s'acharna sur ses feuilles assez platement incendiaires jusqu'à la mort de ce Zoïle arrivée en 1776; il ne se réconcilia pas même avec sa mémoire.

On ne peut se dissimuler au reste que le second apôtre du Journalisme ne fût un homme sans goût, comme sans justice et sans décence. Lorsque l'abbé de la Porte, un de ses coopéra-

teurs, se brouilla avec lui, il fit une revue très-adroite des feuilles de l'*Année littéraire*, où se trouvait d'un côté le tableau des écrivains exaltés avec enthousiame par l'Aristarque, et de l'autre celui des hommes de lettres déchirés avec acharnement; et il se trouva en dernière analyse que les premiers étaient des barbouilleurs de papiers et les autres les patriarches de notre littérature.

Voltaire connaissait parfaitement le trait de la Porte, et on peut juger par là du poids du *mensonge imprimé*, qu'on a transcrit dans les Dictionnaires bibliographiques et dans les compilations d'Anecdotes; on lui fait dire à un marquis de Priés, chambellan de l'Empereur, qui le consultait sur les bons ouvrages du tems, dont il voulait enrichir sa bibliothèque : « Adressez-vous à ce coquin de Fréron, il est » le seul homme en France qui ait du goût; je » suis obligé d'en convenir, quoique je ne » l'aime pas. »

Arrivé à Ferney, et dès que j'eus les bonnes graces du dogue, appelé plaisamment Jean Fréron, je consultai timidement le grand homme sur l'anecdote du chambellan : il éclata de ce rire inextinguible, qu'Homère prête aux Dieux de l'Iliade; quand cette effervescence

joyeuse fut un peu calmée : « C'est un conte » excellent, dit le malin vieillard ; il n'a pu » être imaginé que par celui à qui il est utile, » et ce personnage est évidemment mon Wasp » de Quimpercorentin ; oh ! combien il sera » glorieux d'avoir de moi un brevet d'homme » de goût, dût-il pendant toute une éternité » s'appeller *ce coquin de Fréron !* ».

Fréron, depuis l'explosion à la fois terrible et odieuse de l'*Ecossaise*, marqué au front d'un caractère indélébile comme Caïn, abandonné, non de ses amis, car il ne pouvait en avoir, mais de ses complices, qui rougissaient de partager sa disgrace, laissa flotter encore un grand nombre d'années les rênes de sa petite monarchie; abandonné peu à peu d'un clergé intolérant qui le protégeait, chargé de pensions fondées sur le cynisme de sa plume, la mine d'or, qu'il avait exploitée avec ses satyres et ses éloges, suffisait à peine pour l'empêcher de mourir de faim; il avait droit au plus grand intérêt, s'il n'avait pas eu les plus grands délits à expier.

En attendant que la longue série de ses infortunes se terminât par une mort prématurée, il fut exposé plus d'une fois à ces avanies désagréables qu'amène si souvent, de la part des

hommes à tête ardente, une vengeance que la raison ne calcule pas. Voici un trait de ce genre assez plaisant, sur lequel la douce philosophie ne doit que glisser. Le journaliste avait rendu un compte très-injurieux d'une ode de Pindare-Le Brun, qui avait pour objet de faire cesser l'indigence d'une héritière du grand Corneille. Le poëte offensé se rendit à l'instant chez le Zoïle, et écrivit ce billet à sa porte : *M. Le Brun a eu l'honneur de passer chez M. Fréron, pour lui donner quelque chose.* On se doute que Le Brun ne *donna* rien, et c'est le motif qui m'autorise à transcrire une pareille anecdote.

Fréron cessa d'exister pour l'opprobre et le malheur en 1776. Il fut reconnu après sa mort que l'intolérant archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, le pensionnait pour dire du mal des philosophes.

SUITE DES ANNALES ORAGEUSES

DU JOURNALISME

Jusqu'à l'avènement de la Révolution.

La mort de Fréron ne rendit pas le calme à la littérature française; il fallait un parti d'op-

position pour empêcher cette maudite raison de Socrate, de Marc-Aurèle, de Montaigne, de Fénélon et de Montesquieu, de conjurer contre les abus de l'ordre social, et un pouvoir invisible soutint le Journalisme prêt à s'écrouler.

C'est ce même Journalisme qui avait tenté, dans l'intervalle de 1740 à 1755, de punir le président de Montesquieu d'avoir créé les Lettres Persannes, le Temple de Gnide et l'Esprit des Lois; Hercule prit sa massue un moment contre le Gazettier Ecclésiastique, le plongea dans la fange, qui était son élément, et nous eûmes dans la belle *Défense de l'Esprit des Lois*, un chef-d'œuvre de plus.

C'est le Journalisme qui lutta pendant tant d'années contre l'Encyclopédie, arbre générateur de toutes les connaissances humaines, dont il fallait émonder les branches venimeuses ou parasites, mais qu'il ne fallait pas renverser.

C'est le Journalisme enfin qui empoisonna la longue et vénérable vieillesse de Fontenelle; il avait cru pendant soixante ans que de jeter dans un coffre, sans rien lire, toutes les feuilles empoisonnées et toutes les brochures virulentes qu'on écrivait contre lui, était un préservatif pour rendre la haine littéraire moins dangereuse; et une anecdote consignée dans les *Mé-*

moires de Collé jette une lumière affreuse sur le néant de cette sagesse. Prêt d'arriver à la période des centenaires, cet homme illustre avoua que la persécution tantôt sourde tantôt ouverte qui avait accompagné la publicité de ses ouvrages, avait été le poison lent de sa vie, et que s'il fallait, à ce prix, recommencer la carrière brillante qu'il avait parcourue, il n'accepterait point de la nature un pareil bienfait.

Voltaire démasqua le Journalisme, mais ne put venir à bout de l'anéantir. A mesure que les mœurs se dépravent, que les lumières tendent à s'éteindre, il faut qu'il y ait un pouvoir destructeur qui lutte avec les restes d'un pouvoir conservateur ; jusqu'à ce que les bases de l'ordre social n'existent plus que dans les livres qu'on ne lit pas, ou dans les monumens de l'histoire.

Il faut observer que dans la période de quarante ans, depuis 1749 jusqu'à 1789, le pouvoir destructeur du Journalisme fut sans cesse surveillé par le pouvoir conservateur du goût et de la raison. Le Journal des Savans, le premier de tous et le plus protégé, prêtait son pavillon neutre pour rendre inutile le brigandage des corsaires. Le Journal Encyclopédique éclairait le fanatisme sacerdotal des Mémoires de Trévoux. C'est avec cette succession habilement

ménagée de mouvement et de repos, de forces vives et de forces inertes, de mort apparente et de résurrection, que tout devient prodige sous la baguette sublime de la nature.

Les deux rois sans couronnes, Louis XV et Louis XVI, crurent long-tems tenir dans leurs mains cette baguette merveilleuse. Comme tous les journaux ne pouvaient avoir de publicité que d'après *leur bon plaisir*, ils se flattèrent, dans leurs rêveries augustes, de maîtriser l'opinion publique, quoiqu'ils ne la vissent que d'après leurs ministres sans caractère et leurs censeurs eunuques : il y a loin de ce système raisonné d'apathie aux créations continuelles de la providence.

Un des grands vices du système d'équilibre, propagé pendant quarante ans en France par un gouvernement sans lumières, c'est que les ministres aisés à circonvenir, trompaient également le souverain sur les poids et sur les contrepoids : c'est cette même théorie d'équilibre, adoptée, les dernières années du dix-huitième siècle, par un Directoire sans énergie, qui a causé sa chute.

Un roi, homme de génie, tel que Charlemagne, qui aurait gouverné à l'époque quadragénaire dont je parle, aurait répudié ce malheu-

reux système de contrepoids, qui n'amène que de petits succès et de grandes fautes; et j'imagine qu'après avoir consulté pour la forme Eginhart ou Alcuin, il aurait raisonné ainsi :

« J'ai la toute-puissance dans mes mains; » personne ne peut me la disputer, parce que je » l'ai conquise par trente ans de gloire, et que » je ne veux la conserver que par une vie entière » de bienfaits.

» Il m'importe dans le vaste Empire que j'or- » ganise d'avoir des lumières : ces lumières » sont un besoin pour mes peuples comme le » commerce qui propage leur industrie, comme » l'agriculture qui les nourrit, comme les arts » qui peuvent leur donner la monarchie uni- » verselle.

» Je protégerai ces lumières, car elles sont » un moyen de rendre durables les grandes » choses que j'ai faites, et celles que je mé- » dite encore : je vivifierai par elles une masse » inerte de quatre-vingt millions d'hommes : » par elles je doublerai un jour mes droits à » l'immortalité.

» L'unique moyen qui se présente à ma pen- » sée de protéger ces arts et ces lumières, c'est » de leur donner toute l'extension qui n'en

» avoisine pas l'abus : si l'on use, je jouis : si
» on abuse, ni le délit ni le coupable ne peuvent
» m'échapper.

» Je sais qu'on peut pervertir les connais-
» sances humaines, parce que le feu qui éclaire
» peut brûler aussi : mais mon coup-d'œil em-
» brasse tous les points de la vaste circonfé-
» rence, dont j'occupe le centre; mon sceptre,
» en protégeant le sage, frappera le perturba-
» teur; la lumière éclairera mon trône, et le
» feu ne pourra le brûler.

» Mes peuples se fient à moi, je me fie à mes
» peuples : je n'ai besoin ni de demi-mesures
» ni de contrepoids : cet empire durera, parce
» que l'homme de bien croit à mon cœur, et
» que le pervers tremble devant ma toute-puis-
» sance. »

TOUTE-PUISSANCE DU JOURNALISME

A l'époque de la Révolution Française.

Desfontaines, Fréron, descendez de votre trône usurpé : vous n'êtes pas encore les génies du mal par excellence; il vous reste des victimes plus illustres à frapper, et vous l'apprendrez,

non dans de petits amphithéâtres de gladiateurs où l'honneur littéraire se trouve seul compromis, mais dans les vingt mille Bastilles de la Révolution française, et sur ses échafauds.

Le Journalisme n'a jamais plus triomphé que dans les dix ans qui se sont écoulés, depuis que Louis XVI donna sa couronne à l'Assemblée Constituante, jusqu'à l'immortelle journée du 18 brumaire qui a cicatrisé toutes nos blessures; et ces succès sanglans, en montrant dans toute sa turpitude la secte que Desfontaines a fondée, doivent consoler des égratignures que font encore à l'amour propre des gens de lettres les petits vampires qui ont hérité de ses dépouilles.

Cette Révolution, lorsque l'esprit français se trouva aguerri à tous les genres de destruction, vint, accompagnée du Vandalisme, qui, avec sa baguette de Tarquin, abattit toutes les tiges qui s'élevaient au-dessus du niveau: alors le Journalisme prit le caractère atroce du tems, et il acquit plus de prépondérance que jamais en raison de ce qui devait le perdre, c'est-à-dire du nombre de ses victimes.

Il n'est point indifférent à l'histoire philosophique des erreurs de l'esprit humain, de consacrer ici un certain nombre de paragraphes au tableau de la réunion monstrueuse du Journa-

lisme et du Jacobinisme, tableau qui rappelle le songe d'Athalie.

> Je n'ai plus rencontré qu'un horrible mélange
> D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
> Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
> Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

Ce tableau peut présenter quelqu'intérêt sinon par lui-même, du moins par les rapprochemens singuliers qu'il fait pressentir, et sur-tout par l'espérance qu'il donne que les folies féroces de ce genre ne se présenteront pas deux fois dans les annales du monde.

En 1789, et lorsque le trône chancelant invoqua une liberté de la presse, qui ne convient qu'à un gouvernement robuste, supérieur aux tempêtes, Paris se trouva tout d'un coup inondé de journaux de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les opinions, qui allèrent égarer l'esprit public et rendre problématiques toutes les vérités sur lesquelles repose l'édifice social. Il était inutile d'être homme de lettres pour régulariser l'opinion : le cordonnier quittait son tranchet pour instruire périodiquement les orateurs des districts : le manœuvre de l'imprimerie alignait ses caractères, pour apprendre tous les matins à son roi l'art de gouverner. On ne vit jamais un pareil délire depuis les Etats

de Blois dans les têtes parisiennes : quand l'effervescence fut à son comble, il se trouva que les vingt-quatre heures de la journée n'auraient pas suffi à un citoyen actif, pour lire toutes les feuilles périodiques hurlées le matin, pour l'instruction ou la destruction des démagogues.

Personne ne peut donner à cet égard des détails plus curieux que moi sur cette espèce de fièvre d'Abdère : car seul j'ai eu la patience de rassembler tous les journaux révolutionnaires et contre-révolutionnaires, qui ont paru dans le période hideusement mémorable de dix ans qui a terminé le dix-huitième siècle ; il n'y a point d'exagération à dire que ce magasin de poisons et de contre-poisons s'élève à plus de six cents, si l'on compte depuis l'humble pamphlet en deux numéros, jusqu'à la collection périodique qui embrasse cent volumes.

Il ne faut pas se dissimuler que le Journalisme qui, éclairé depuis quelque tems par des hommes de génie, ne battait plus que d'une aile, se releva tout d'un coup jusqu'à prendre l'attitude du commandement ; et il le dut à l'adresse de ses Frérons révolutionnaires, qui firent cause commune avec le parti dominateur, c'est-à-dire avec les héros abjects de la démagogie.

Cependant la confédération des deux tyrannies fit assez peu de progrès, dans l'intervalle qui s'écoula entre l'ouverture des Etats-Généraux et la chute du trône, parce que les journaux des mœurs, de la religion et de la couronne neutralisaient ceux du Journalisme et de la démagogie : le petit tableau qui suit servira à me faire entendre.

Toutes les fois qu'un journal avait une sorte de vogue dans le parti populaire, il s'en élevait un autre à-peu-près du même nom dans le parti aristocratique, qui s'acharnait sur sa proie comme le vautour sur le foie de Prométhée ; alors le mal étoit moins grand, parce qu'il se trouvait à côté du remède.

Il y avait dix journaux du soir co-existant ensemble, tous de divers formats, faits par des hommes qui n'avaient entr'eux aucun point de contact, n'admettant que les principes du moment, et souvent rejetant tout principe, analysant le vide et se battant pour des virgules : c'était la tour de Babel. Heureusement que, dans cette confusion des langues, il parut d'un intérêt général de ne pas admettre la plus essentiellement inharmonique de toutes, celle du Jacobinisme. Peu-à-peu les dix journaux du soir disparurent, l'ennui et l'oubli en firent justice : on

les lisait une fois tous les matins par désœuvrement, mais on ne les cita jamais.

La plupart de ces journaux, lorsque le talent ne les soutenait pas, s'escrimaient entr'eux, sans que l'opinion publique s'en aperçût: l'*Echo de la République* n'était point l'*Echo de Paris*, et encore moins l'*Echo du Palais-Royal*. La *Feuille de Paris* se tenait à une distance respectueuse de la *Feuille du Salut Public* qui n'était pas de son bord, et ni l'une ni l'autre ne fraternisaient avec la triste *Feuille Villageoise* que les théophilanthropes allaient enterrer obscurément dans leurs catacombes.

Ce n'est pas que les journaux des deux partis les plus prononcés ne rendissent, en se surveillant réciproquement, un grand service à la chose publique: lorsqu'il paraissait un *Anti-royaliste*, on était sûr que peu de jours après on verrait éclore un *Anti-terroriste* qui viendrait le démasquer; ces luttes périodiques qui se renouvelaient tous les jours, tenaient les esprits en haleine, et empêchaient une secte quelconque de devenir dominante; mais, quand une fois, par la chute du trône, l'esprit public acquit une odieuse unité, quand il ne parut que sous la forme de l'ange exterminateur, alors l'opposition cessant, les dernières barrières de l'anar-

chie se rompirent, et l'on n'écrivit plus qu'à la lueur de la torche des furies, et pour dévouer, soit l'homme de génie, soit l'homme de bien, à l'échafaud.

C'est à cette époque que le Journalisme, qui avait tant de vengeances à assouvir, se montra dans la mêlée; il raviva toutes les blessures à demi-cicatrisées des amis des lumières, et transformant le bureau d'un gazetier en tribunal révolutionnaire, il fit signer aux successeurs de Desfontaines des tables de proscription, et à la postérité de Fréron des arrêts de mort.

LUTTE DES JOURNAUX A PRINCIPES

Contre les Feuilles périodiques du Journalisme.

Avant qu'il fût libre à la secte du Journalisme de tout oser, il avait paru dans le parti du trône et dans celui de la démagogie des écrits périodiques fortement prononcés qui, soit par le talent, soit par le cynisme des opinions, acquirent une grande célébrité; il faut, malgré ma répugnance à tremper mes pinceaux dans le sang humain, s'arrêter quelques momens sur ces tableaux sinistres, parce qu'ils tiennent à l'histoire de notre littérature.

Les défenseurs d'une monarchie de quatorze cents ans étayaient de leur crédit fugitifles *Amis du Roi*, de Montjoye et de Royou, l'éloquent *Accusateur Public*, les quatre-vingt-cinq prétendus correspondans de Rivarol et de Champcenets, qui maniaient avec tant d'adresse la plaisanterie dans les *Actes des Apôtres*. Je ne parle ni des *Sottises de la semaine*, ni des *Sabats Jacobites*, et encore moins du *Thé :* toutes ces petites feuilles n'étaient que les troupes légères du parti, qui nétoyaient le champ de bataille avant qu'on amenât la grosse artillerie ; elles n'avaient qu'une existence fugitive, mais on les citait avec quelque estime, du moins parmi les gens de lettres, qui ne voulaient pas qu'on fondât une civilisation d'anthropophages.

D'un autre côté, les écrivains périodiques qui adoptaient l'axiôme parodié de l'Evangile, *hors du Journalisme point de salut*, s'escrimaient à l'envi pour donner à la secte, des prosélytes. C'étaient le journal de la *Savonette*, celui des *Sans-Culottes*, et celui du *Diable*, dont les colporteurs du tribunal révolutionnaire hurlaient partout les titres incendiaires, pour en propager la vente. Malheur à l'homme simple et peu défiant qui se permettait dans les rues, et sur-tout dans les places publiques, de sourire

de dédain sur ces dénominations de la démagogie ! Le Journalisme aux cent yeux d'Argus se trouvait là, interprétait votre pensée qui ne lui appartenait pas, traitant d'incivisme votre sensibilité exquise pour le goût, et de délit de contre-révolution votre respect peut-être un peu superstitieux pour la grammaire.

Vers cette époque se montrèrent à visage découvert des feuilles périodiques infiniment plus marquantes, qui, soudoyées par le Journalisme, s'emparèrent à main armée d'une opinion publique déjà dégénérée : une des principales était le journal de la *Montagne*, en quatre gros volumes in-4°, dont la souscription ouvrait la porte de tous les clubs dominateurs. Un autre journal de ce genre, bien plus important encore, était celui des *Débats des Jacobins et de leur correspondance*, qui réuni avec son analogue le *Journal des Débats des Jacobins de Marseille*, forme neuf volumes in-4° dans mon immense bibliothèque révolutionnaire. Ce dernier, bien plus renommé que l'autre par la licence inouie de ses principes et par le scandale de ses anecdotes, marque au front d'un fer chaud quelques héros indiscrets du Journalisme. On tirait dans l'origine ce journal à un nombre prodigieux d'exemplaires, et chacun d'eux avait au

moins cent lecteurs. Heureusement pour la morale publique, et sur-tout pour ma théorie de tolérance, l'impossibilité depuis dix ans de se procurer des collections complètes les a fait abandonner par leurs possesseurs. Eclairé d'une manière particulière par mes recherches en bibliographie, je doute qu'on en compte aujourd'hui dans Paris, et peut-être dans tout l'Empire français, dix exemplaires parfaits. Ma philanthropie se repose avec délices sur une pareille idée; je veux bien esquisser un petit tableau du Journalisme, pour ramener la saine littérature à ses premiers élémens; mais tirer de leur obscurité quelques-uns de ses agens, qui peut-être vivent encore, pour les traduire devant le tribunal terrible de l'histoire, serait un délit que je ne me pardonnerais jamais : qu'ils vivent pour voir ou du moins pour pressentir la paix dont jouirait le premier des Empires de l'Europe, si on abattait l'arbre du Journalisme avec sa tige et ses racines : qu'ils vivent, alors ils redeviendront hommes, et le goût ainsi que la morale seront vengés.

DU PETIT GAUTIER

ET DE L'AMI DU PEUPLE DE MARAT.

Pour ne point intervertir l'ordre naturel des idées, j'ai oublié exprès de parler des deux journaux qui ont laissé les plus grands souvenirs dans l'histoire philosophique du Journalisme, et j'y reviens afin de ne point laisser de vides dans ces annales de la folie : l'un est en faveur des principes, c'est le *Petit-Gautier;* l'autre est contre les principes, c'est l'*Ami du Peuple*, de Marat.

Le *Journal de la Cour et de la Ville*, plus connu sous le nom du *Petit-Gautier*, nom de l'écrivain qui le rédigeait, eut dans l'origine une vogue qui tenait du délire. Comme le Journalisme ne marchait alors qu'en tâtonnant, craignant de se compromettre, s'il ne devinait pas la faction destinée à être dominante, il lui échappait des fautes que le *Petit-Gautier* éclairait toutes, et c'était un aliment toujours renaissant à une curiosité publique, qui depuis Desfontaines se repaissait de haines et de vengeances. Ce journal royaliste, né sur la fin de 1789, se soutint avec un succès toujours égal jusqu'au

10 août 1792, et fut enveloppé dans la proscription de la monarchie.

L'esprit d'à-propos qui régnait dans cette feuille, la variété des objets qui se succédaient dans sa galerie de tableaux, le choix piquant des anecdotes, la célébrité de quelques écrivains dont le *Petit-Gautier* se faisait le prête-nom, tout contribua à son succès : on en fit plusieurs éditions originales; on le contrefit dans les départemens; et les onze cent quarante numéros dont la collection est composée, ne furent jamais le jouet des vents comme les feuilles de la Sibylle; le Journalisme en mourait lentement de consomption, quand tout-à-coup le trône de soixante-trois rois tomba; alors il remonta tranquillement sur le sien.

Pendant que le *Petit-Gautier* se montrait le plus vivace des journaux, il se formait, dans les antres de la démagogie, un journal abreuvé de sang humain, ne présentant d'autre talent que celui de la haine, et d'autre génie que celui de Caligula, qui voulait que le peuple romain n'eût qu'une tête pour en abattre d'un seul coup cent millions. Ce journal de cannibales est l'*Ami du Peuple*, de Marat, que le Journalisme caressa quelque tems, mais avec adresse, car ses agens ne voulaient point être détrônés :

ils pressentaient qu'un jour Marat serait Dieu, et que leur monarchie d'emprunt ne tarderait pas à s'écrouler devant son apothéose.

La démence des propagateurs de l'*Ami du Peuple* surpassa encore celle des partisans du *Petit-Gautier :* les démagogues disaient à tous les écrivains des clubs : *Donnez-nous des Amis du Peuple*, comme dans des tems moins sinistres les libraires, admirateurs de Montesquieu, disaient : *Faites-nous des Lettres Persannes;* de-là les *Amis du peuple*, de Châles, de Le Noble, de Lebois, et les nombreuses contrefaçons du vrai Marat, quand celui-ci se cachait dans un souterrain, ou qu'il quittait sa feuille périodique pour écrire des libelles. Le nom de Marat était imprimé sur tous les écriteaux, sculpté sur tous les monumens, vociféré par toutes les bouches : il n'était exclus que des cœurs, ce n'était pas son élément.

Telle est l'histoire rapide des influences du Journalisme pendant le période terrible de la Révolution française : il resta debout au milieu des ruines qui s'amoncelaient autour de lui, et auxquelles il avait eu une part au moins indirecte : c'est le seul moment où j'ai été tenté de répéter le fameux blasphême de Brutus, et de croire au néant de la vertu.

On ne peut se dissimuler que le Journalisme, à l'époque de Marat et du terrorisme, n'ait été l'avant-coureur de tous les crimes publics, commis pendant quinze mois contre la littérature, la raison et les lumières.

Tout le monde sait qu'une feuille incendiaire des agens secrets du Journalisme suffisait pour arracher de ses foyers l'homme de lettres le plus paisible, et terminer ses rêveries de gloire par la mort ignominieuse de l'échafaud.

Quand le Journalisme eut moissonné un grand nombre d'écrivains célèbres en détail, il s'aida du Jacobinisme pour les proscrire en masse: telle fut l'origine de la fameuse confédération entre Chamfort et Marat, qui firent tous deux des libelles contre les réunions littéraires, ce qui amena la destruction des Académies.

Mais j'en ai déjà trop dit sur un sujet qui répugne à ma sensibilité : imitons les sages tribunaux, qui, dans les crimes faits pour révolter la nature, brûlent les pièces du procès sur le bûcher du coupable : anéantissons, s'il est possible, les annales odieuses du Journalisme, et plus tolérans encore que les tribunaux, ne brûlons personne.

A la chute de la République française, morte d'ineptie encore plus que d'abus de pouvoir, le

Journalisme continua dans l'ombre ses petites conspirations contre la littérature, mais elles sont trop près de nous pour les dévoiler. L'histoire ne commence pas encore pour les Vandales du dix-neuvième siècle, et je dois me condamner au silence.

Cependant il ne faudrait pas en conclure que ce bel Empire français, auquel un héros a donné une attitude colossale, soit sur le point de s'éteindre du côté des lumières, qui seront toujours le foyer de toutes les gloires : la suprême sagesse peut tolérer le Journalisme, mais elle ne le protège pas; et au premier abus bien marqué de son pouvoir, il rentrera dans la fange, d'où il n'aurait dû jamais sortir.

En attendant, les journaux scientifiques ou sagement littéraires sont encouragés : les connaissances qui ne sont pas désorganisatrices s'étendent, et les arts alarmés du voisinage d'une puissance rivale se consolent, parce qu'Arimane ne saurait avoir quelque influence que dans le sommeil d'Oromase.

DÉFENSE PRESQUE SÉRIEUSE

DU JOURNALISME

A l'époque de la Révolution Française.

Il est difficile de se refuser à l'évidence des faits que je viens de présenter, et si l'on doutait encore de l'affreux triumvirat qui se conclut entre le Journalisme, le Jacobinisme et l'Athéisme, pour couvrir la France de crimes inutiles, de folies atroces et d'échafauds, je pourrais, en remuant la fange des écrits révolutionnaires, faire un volume tout entier d'anecdotes de ce genre, pour porter jusqu'à la démonstration une vérité historique, que je voudrais bien ranger dans la classe des hypothèses.

Cependant l'idée de faire des successeurs de Fréron une espèce de bande d'anthropophages, répugne plus que je ne puis le dire à ma sensibilité. Tandis que le Journalisme inquiet et soupçonneux s'épuise à trouver des coupables, moi philantrope, je voudrais ne trouver autour de moi que des hommes mal organisés, qui font le mal par faiblesse, ce qui conduit, quoiqu'à pas lents, à l'expier.

Ce point de vue nouveau m'électrise. Je veux

faire un tour de force, et trouver dans mon imagination un mode non de justifier, mais de rendre moins coupable le Séïde du Journalisme, que ses Mahomets arment de poignards et de flambeaux, endormant sa crédulité pour étendre leur ambition sans mesure ou assouvir leurs petites vengeances individuelles.

Quoi! c'est moi, l'éternel ennemi du Journalisme, qui ose transiger avec un petit nombre de ses agents! qui après avoir averti que l'arbre du mancenilier ne portait que des fruits de mort, viens chercher de l'ombrage sous une de ses branches! Non, les siècles à naître, si mon nom y parvient, ne le croiront pas: moi-même j'y crois à peine, et ce mot *Journalisme* ne trace qu'une faible empreinte sur mon papier, quand ma main tremblante se permet de l'écrire.

Mais je suis juste, et il m'importe sur-tout de me montrer tel en présence d'ennemis qui me jugent sans me lire et me condamnent sans m'entendre. Cette justice ressemblera peut-être un peu à de la générosité; et certes, je suis loin de m'en défendre, j'aurai rempli deux devoirs bien chers à mon cœur, celui de n'avoir pas manqué même à des ennemis, et l'autre, bien plus difficile peut-être, de n'avoir point abusé de ma victoire.

Dans les orages de la politique, il y a toujours deux classes d'hommes qu'il faut bien se garder de confondre, ceux qui impriment leur caractère aux évènemens et ceux qui le reçoivent; c'est-à-dire, les chefs de bande et les complices automates. Mirabeau, Danton, Hébert, Robespierre et même Babœuf furent des chefs de bande dans la Révolution française. Les dix-neuf vingtièmes des conjurés qu'il entraînèrent dans leur chute, n'étaient que des nains montés sur des échasses, pour atteindre à la hauteur des hommes de génie pervers qui les dirigeaient. Ces derniers ne commettaient que des délits vulgaires, et j'ose dire d'imitation : ils se montraient partout et personne ne les voyait; leur existence politique commençait quand ils allaient mourir.

Ce serait, ce me semble, blesser les principes, que de m'appesantir sur cette plébécule de soldats sans nom; il faut les laisser dans l'oubli pour lequel ils sont faits, les plaindre, et sur-tout empêcher que leur mémoire, avilie par les crimes auxquels ils n'ont coopéré que par faiblesse, parvienne avec une tache indélébile dans les pages de l'histoire.

Je dois observer encore, pour leur justification, qu'ils ne furent probablement pas initiés dans les mystères ténébreux de la ligue entre

le Journalisme et le Jacobinisme : cette considération les absout auprès de l'homme de bien, qui dans les vengeances publiques ne cherche qu'à diminuer le nombre des victimes.

Enfin ma tâche pénible est remplie : j'ai, sans blesser la vraisemblance, arraché au Journalisme un grand nombre de ses complices ; j'ai consolé les descendans de ces infortunés, qu'atteignait déjà l'empreinte ineffacable de la peste révolutionnaire. Il serait bien plaisant que ce Journalisme dont par amour du genre humain j'ai provoqué toutes les vengeances, m'offrît du moins pendant quelques minutes le tribut de ses bénédictions.

ANECDOTES

Sur les Journaux de fiel et de fange du Père Duchesne.

Le Journalisme a souvent cité, avec une sorte d'orgueil, ceux de ses écrits périodiques dont on tirait le plus grand nombre d'exemplaires ; il prenait le bruit pour la gloire, et personne ne songeait à le détromper ; il ne voyait pas que quand l'opinion publique est pervertie, plus un journal se lit, plus il est mauvais. Les écrits,

aujourd'hui parfaitement oubliés, d'Hébert, plus connu sous le nom du Père Duchesne, nous donnent parfaitement le mot de cette énigme : c'est que tout ce qui ne se fait que *par le peuple* et *pour le peuple*, dans les orages d'une démagogie, ne laisse aucune trace ; il s'évanouit à force de s'étendre, comme les cercles que forme dans un bassin la pierre qu'on y précipite. Rien ne reste d'une folie populaire, par la raison même qu'elle a joui un moment d'une injuste célébrité.

Quand le Père Duchesne, le plus cynique des patriarches du Journalisme, vit que la monarchie française tendait par une gravitation invincible vers la popularité, il aida, avec une sorte de génie, la marche rétrograde de la civilisation du côté de la barbarie, se revêtit de haillons, se coiffa d'un bonnet rouge et adopta dans toute sa grossière nudité le jargon, que *Ververt* ne faisait qu'indiquer avec grace, quand le poëte des Visitandines disait de lui :

Les B, les F voltigeaient sur son bec.

Cette effroyable licence fit l'effet le plus étonnant chez un peuple qui avait abjuré sa morale : on hurlait dans les rues ces productions de l'ivresse la plus dégoûtante ; on les affichait à la porte des temples, on en salissait les avenues

du trône. Paris tout entier semblait transformé en ces réduits impurs dont s'enorgueillissait Messaline. Le ministre Roland, d'ailleurs homme de talent et de courage, fut accusé, dans l'origine de ces orgies, de les avoir favorisées de tout le crédit que lui donnait sa place, pour maintenir l'équilibre entre le trône et la démagogie. Mais n'appuyons pas sur cette erreur momentanée, qu'il expia peu de tems après par l'héroïsme de sa mort.

Le Père Duchesne prenait tous les noms que l'envie de ne pas se répéter pouvait lui faire imaginer. Tantôt c'étaient des *Lettres B... Patriotiques*, ensuite venaient les juremens de *Jean-Bart*, et les rauques discordances de la *Trompette*, le tout entremêlé des 355 numéros des grands chiffres au mortier, des 91 des mélanges, et des 286 des opuscules. Toutes ces folies féroces, dans le cabinet d'un amateur, peuvent se relier en trente volumes; mais il m'est avéré qu'il ne s'est pas trouvé trois amateurs de ce genre en Europe.

On m'a assuré que les plus cyniques des feuilles virulentes d'Hébert furent tirées au nombre de quarante mille exemplaires, la populace qui ne savait pas lire les apprenait par cœur. Or, dans la proportion ordinaire des souscripteurs

et des lecteurs, qu'on suppose décuple, il est difficile de ne pas porter à quatre cent mille, le nombre des individus de la populace ou des hommes adroits qui se faisant populace pour la gouverner, donnaient la plus odieuse des célébrités à ces feuilles grossièrement incendiaires, qu'aujourd'hui aucun homme de bon sens ne pourrait lire deux minutes : mais le succès inoui du Père Duchesne n'en a pas moins existé ; il semble anéantir la renommée de presque tous les livres, qui ont paru avec éclat depuis un siècle dans la littérature. On ne peut comparer avec le Père Duchesne, ni les quarante éditions du *Traité du vrai mérite*, ni même les douze éditions coup sur coup de l'*Atala* d'Auguste Châteaubriand. Rien ne prouve mieux qu'il ne faut pas juger des livres par le succès, mais du succès par les livres. C'est un moyen infaillible, sur-tout quand l'opinion publique est corrompue, de conserver l'indépendance de son goût ainsi que de son ame, et de ne prendre ni la gloire pour le bruit, ni le bruit pour la gloire.

Par une singularité bizarre, ce même Père Duchesne qu'on tirait à quarante mille exemplaires, et qui pouvait avoir jusqu'à quatre cent mille lecteurs, a totalement disparu du commerce : le monstre s'est fait justice lui-même.

J'avoue à ma honte que curieux de rassembler tous les écrits de ce cynique, pour servir à l'histoire des extravagances humaines, j'ai consumé vingt ans à en former l'étrange recueil; il monte à environ 1440 pièces, et à peine puis-je me persuader qu'il est complet. Ce sont les annales vivantes du Journalisme et du Jacobinisme, qui font à la fois rire et frémir. On ne peut lire un volume sans voir un air de famille entre les deux sectes, et le dernier degré de la démence féroce résulter de leur réunion.

PETITE DIGRESSION

Sur Linguet, sur Laharpe, et sur le Cercle-Social.

On a vu de tems en tems des écrivains du mérite le plus distingué, de véritables hommes de lettres, couvrir, sans s'en douter, de l'égide de leurs noms les folies perverses du Journalisme. Ce phénomène étrange demande à être discuté, du moins par la voie des faits, pour empêcher l'envie, qui fait la guerre à tous les genres de gloire, de calomnier la saine littérature.

Deux de nos plus estimables contemporains,

que leur talent appelait à une haute renommée, et qui trop souvent ont préféré de faire du bruit, en dirigeant au gré de leurs passions des feuilles à libelles, Linguet et Laharpe appellent un moment mes regards; et pour ne point faire perdre l'objet principal de mes recherches, je vais jusqu'à un certain point les dessiner à la Silhouète.

Linguet, né avec une imagination ardente, dont rien ne tempérait la fougue, et une ambition de tout embrasser, ce qui l'empêchait de rien saisir, commença sa carrière littéraire par des chutes. Il fit une histoire du *Siècle d'Alexandre* sans matériaux, et des *Révolutions de l'Empire romain* avec des paradoxes. Il se releva un peu dans sa *Théorie des lois;* mais en rabaissant à son petit niveau Montesquieu son maître, ainsi que celui de tous les hommes qui raisonnent ou déraisonnent sur l'abîme incommensurable des lois; mais en substituant à la simplicité sublime de son modèle un échafaudage absurde de tropes et de métaphores, qui gâterait jusqu'à l'éloquence académique, mais en faisant de ces discussions philosophiques, un prétexte pour désoler les nombreux ennemis qu'il s'était créés, en les abreuvant du poison de la haine et du fiel de la satyre.

Linguet, dans l'origine de ses travaux, vou-

9832B

lut qu'on parlât de lui ; il n'écrivait pas pour instruire, mais pour que son nom passât par toutes les bouches et occupât toutes les trompettes de la renommée. Ce premier faux pas influa sur toute sa vie, et ses triomphes clandestins dans l'art de nuire, lui firent perdre ses titres à des succès légitimes.

On ne peut disconvenir que sa manie d'innover, qu'il regardait comme l'apanage d'un esprit créateur, n'ait contribué à rendre le public injuste sur ses vrais titres littéraires. C'est lui qui a comparé Sulli à l'abbé Terrai ; qui a écrit contre Dalembert, Voltaire et le chancelier de l'Hospital, et qui de la même plume encensait Tibère et le duc d'Aiguillon ; c'est lui qui voulait que les *Provinciales* fussent dévouées à l'oubli ; qui écrivait contre le *poison lent* du pain ; indiquait aux oppresseurs le danger des Lettres, et faisait l'apologie raisonnée de l'esclavage.

Un de nos excellens dialecticiens avait fait contre lui la *Théorie du paradoxe*. Il y répondit par la *Théorie du libelle* ; c'était son élément, et il devait s'y connaître : malheureusement l'autorité publique intervint et l'ouvage fut supprimé comme calomnieux par arrêt du parlement.

Pour couronner tant d'inconséquences, Linguet se mit à déchirer en mauvais vers et en prose à métaphores le journaliste Laharpe, qui avait plus d'aplomb que lui ; des connaissances plus variées et un style plus approchant des bons modèles. Cette lutte scandaleuse occupa plusieurs années la malignité publique. On riait aux dépens des deux athlètes : ces querelles, que le Journalisme fomentait avec intelligence, furent alors l'oprobre de la littérature.

Linguet, proscrit par Vergennes, et sacrifié malgré Louis XVI à une petite vengeance ministérielle, ne put trouver d'asile ni dans Londres, ni en Suisse, ni même à Bruxelles, l'asile de tous les émigrés : il disait plaisamment qu'il était obligé d'imprimer la *vérité* au fonds du puits où la philosophie grecque la recelait. Malheureusement cette vérité n'était reconnue par personne, et le nom de l'écrivain qui la faisait parler lui donnait le cachet de l'imposture.

Le dernier chagrin que causa à Linguet son esprit essentiellement désapprobateur lui fut donné par Marmontel en pleine académie.

> Il se croit véhément et n'est que forcené :
> Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
> Donne l'air du mensonge à la vérité même.

L'allusion fut trouvée si juste, qu'on couvrit

les vers d'applaudissemens : il eût été plus noble et sur-tout plus décent que Marmontel ne se fût fait l'interprète d'aucune vengeance, dans le sanctuaire paisible d'une académie.

Maintenant il faut être juste envers les hommes mêmes qu'on accuse de l'avoir été si rarement : Linguet a appelé par sa maladresse sur sa tête tous les genres de malédiction, et il n'était rien moins que méchant : il a provoqué toutes les foudres littéraires ; et à examiner avec calme ses délits, il ne devait s'attendre qu'à des égratignures.

D'ailleurs, c'était un écrivain d'une belle imagination à part ses écarts, d'une littérature immense, qu'il n'a gâtée que par ses paradoxes, sur-tout d'un courage d'élan qui ne se perdait jamais dans le calme de la réflexion.

Il n'y a aucun de ses écrits où il n'y ait de très-belles pages, que son génie seul lui inspirait. Ses travers même ont parfois quelque chose de grand, qui fait rêver le lecteur.

Son chef-d'œuvre est à mon gré le journal des *Annales Politiques*, plein d'intérêt quand il ne parle ni de ses ennemis, ni de lui-même. Il a eu la constance, au travers de tous les orages de sa vie privée, de le conduire jusqu'à dix-neuf volumes.

Il a été immolé en 1794 sur l'échafaud de la révolution; et cette mort qu'il subit avec courage est assez glorieuse pour faire oublier les délits de sa vie, que la vengeance a si fort exagérés.

Laharpe, le plus mortel des ennemis de Linguet, mais, malgré ses fougues, le plus adroit, ne saurait être esquissé ici que de profil, car sa cendre fume encore; ses amis ainsi que ses ennemis font secte, et il faut qu'une génération s'éteigne, comme sur la tombe des Pharaons, pour avoir le droit de juger sa mémoire.

Il ne s'agit pas ici de considérer Laharpe dans ses concours académiques, quoi qu'il ait été rassasié de couronnes et qu'il ait composé deux éloges faits pour rester, *Racine* et *Fénélon*.

Ce n'est point encore le lieu de fixer son rang comme écrivain dramatique, quoiqu'il ait deviné son talent dans Warwick, qu'il ait vaincu, avec un art admirable, toutes les difficultés du sujet de *Philoctète*, et qu'il ait reconcilié les drames avec le goût dans Mélanie.

Son véritable triomphe est son *Cours de littérature*, malgré les fautes innombrables que ses amis mêmes lui reprochent, malgré le peu de proportion qui règne dans l'architecture

générale de l'ouvrage, et les faux poids qu'il met sans cesse dans ses balances, quand il parle de ses contemporains; mais en général ce livre, réduit à un plus petit nombre de volumes par une plume exercée, est un trésor de goût, de connaissances et de raison ; Quintilien lui-même, dont Laharpe semble avoir conquis le nom, ne pouvait imaginer ce chef-d'œuvre et encore moins l'écrire : ce *Cours*, quoi qu'en disent ses détracteurs, constitue le plus beau monument de sa gloire.

Mais l'unique objet que je doive envisager ici est Laharpe en qualité de journaliste; ce n'est assurément pas le plus beau fleuron de sa couronne académique; mais cet écrivain a donné assez de preuves de supériorité dans un grand genre, pour que son ombre me pardonne de flétrir quelques-uns de ses lauriers, dans le genre subalterne de la satyre.

Laharpe a passé la plus grande partie de sa vie à aligner des phrases harmonieuses dans des feuilles périodiques, pour se venger des ennemis qu'il se créait lui-même, corriger son siècle, qui se révoltait contre ses instructions, et ramener le goût, auquel on cessait de croire, quand c'était lui qui en donnait les leçons.

Laharpe épuisa presque tout son génie en critique; il prenait partout son champ de bataille; et telle était sa manière, qu'on le devinait, soit qu'il se nommât, soit qu'il gardât l'*incognito* : alors l'esprit de dénigrement arrivait et gâtait dans son germe tout le fruit que promettaient ses lumières.

Un de ses premiers théâtres fut le *Mercure;* ce journal que la province seule soudoya longtems, à cause de ses acrostiches et de ses logogriphes, acquit sous sa plume une grande consistance. Il assure (et je le tiens de lui-même) que, sous son règne, on tira de cette compilation périodique jusqu'à sept mille exemplaires, ce qui suppose au moins soixante et dix mille lecteurs; alors ses honoraires furent quadruplés, ce qui l'attacha plus que jamais à des succès qui ne procuraient qu'une odieuse célébrité.

Le triomphe de Laharpe, et par conséquent la haine publique qui l'accompagnait, redoubla quand il vint s'emparer des Annales de Linguet; on ne les estimait pas plus l'un que l'autre à cause du fiel dont ils s'abreuvaient sans cesse; mais Linguet, inférieur en talent à son adversaire, était opprimé; cette considération lui fit

gagner sa cause, et on appliqua à l'usurpateur de son journal le vers dramatique si connu :

Hérite-t-on, grand Dieu, de ceux qu'on assassine?

Le dernier triomphe de Laharpe dans ce genre odieux, et par conséquent son dernier opprobre, fut la *Gazette russe* ou la Correspondance de l'académicien avec le grand-duc de Russie. Cette correspondance, par sa nature, était destinée à rester secrète, et alors peu importait que le gazettier déchirât tout le monde et se louât tout seul; mais il n'en arriva pas ainsi : le secret fut violé par l'homme même qui avait le plus grand intérêt à ce qu'il ne transpirât jamais, par Laharpe lui-même qui la fit imprimer. Alors le scandale fut à son comble, et depuis dix ans il dure encore dans toute sa force, et il empêchera peut-être pendant un demi-siècle qu'on ne soit juste envers la mémoire de notre Quintilien.

Cette Correspondance russe a soulevé un nombre infini d'amours-propres, et la curiosité qu'elle a fait naître, n'est pas de nature à changer d'objet, parce que la malignité publique lui sert d'aliment; seul de mes contemporains, je ne suis point inscrit sur ces listes de proscriptions, et seul peut-être je puis me permettre de les juger

comme je le fais, car je n'ai ni intérêt à induire en erreur, ni vengeance à exercer. D'après la nécessité impérieuse où je me vois d'être impartial, je déclare qu'il n'est point à mon gré de délit littéraire plus odieux que l'impression de cette Correspondance; telle est même ma conviction, qu'à l'exemple de Diderot, idolâtre de sa *Clarisse*, je serais tenté de bannir de mon cœur l'ami égoïste et froid qui se permettrait d'en douter.

Laharpe, par sa Correspondance russe qu'il avait fait imprimer de son vivant, comme pour braver toute la littérature française, devait s'attendre à une légion d'ennemis. Il se crut comme Coclès sur le pont Sublicius, mais il n'eut pas le sort du héros Romain; quelques braves de la légion l'attaquèrent, et il fut submergé. Pindare-Le Brun, témoin de sa disgrace, la peignit dans deux épigrammes, qui n'ont point de fiel apparent, et qui n'en sont que plus piquantes.

Le petit homme, à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas
Et croit franchir le sommet d'Aonie;
Au grand Corneille il a fait avanie;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir le nain mesurer un Atlas:
Et redoublant ses efforts de pigmée,

Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

La seconde épigramme est encore plus à sa place ici, parce qu'elle offre la ligne de démarcation entre la gaîté et la licence, et par conséquent le précepte avec l'exemple.

De Laharpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet. Ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites : ce froid rimeur se caresse lui-même ;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime ;
Il s'est signé *grand homme*, et se dit immortel
Au *Mercure*. Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Je dis : il me louait dans sa prose enfantine ;
Mais dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude ; et son dépit m'a, dit-on, harcelé :
L'ingrat ! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé !

Outre ces deux épigrammes du bon coin, on lança contre l'ennemi de la littérature contemporaine des volumes tout entiers, tels que les *Lettres Turques*, où l'on parodia les *Lettres Russes*, et qui ne cicatrisèrent aucune des blessures de l'amour propre.

C'est cependant dans le libelle que je viens d'analyser, et dont je ne ferai jamais une seconde lecture, que je rencontre une anecdote très-piquante et assez instructive sur un certain *Cercle Social*, qui a joué un rôle dans les An-

nales du Journalisme : il me serait difficile de la conter mieux que Laharpe, et je me condamne au plaisir de la transcrire.

« Un fou nommé ..... et un autre appelé » l'abbé Fauchet, enthousiaste qui n'est pas sans » quelque talent, quoiqu'il soit absolument » dénué de goût, se sont avisés, (de quoi ne » ne s'avise-t-on pas aujourd'hui pour être » quelque chose?) de joindre les mystères de » la maçonnerie aux principes de la constitu- » tion; et de cet amalgame bizarre ils ont com- » posé un journal qu'ils appellent *la Bouche* » *de fer*, attendu qu'ils ont en effet placé une » bouche de fer au dépôt de leur journal près » du Théâtre français, en invitant tous les ci- » toyens à y jeter, comme on fait à Venise, leurs » idées sur le gouvernement, leurs dénoncia- » tions, etc. Cette invention n'a pas prospéré » jusqu'ici; car il et clair, par leur journal, » que ce sont eux qui font les demandes et les » réponses. Rien n'est plus plaisant ni plus » ridicule que la démence sérieuse qui règne » dans cet ouvrage, où se trouvent pêle-mêle » toutes les rêveries des illuminés avec les dis- » cussions politiques, le jargon de la mysticité » avec l'emphase des prédicateurs; où l'on re- » monte jusqu'à la tour de Babel et l'arche de

» Noé pour redescendre aux sections et aux
» districts, où l'on ne projette rien moins
» qu'une *religion universelle*, une *régénéra-*
» *tion universelle*, etc. Nos deux prophètes
» ont ouvert un *Cerle Social*, par lequel ils
» prétendent communiquer avec toutes les na-
» tions de l'*Univers* : ainsi grace à eux la révolu-
» tion aura eu ses *illuminés* tout comme si nous
» étions au temis des *Frères rouges*, de Crom-
» wel et des confréries de la Ligue. Heureuse-
» ment ceux-ci ne sont pas dangereux, il ne
» sont qu'extravagans et ne veulent *régénérer*
» *l'univers que par l'amour.* » Voyez *Corres-*
pondance littéraire, tome VI, page 76.

DU DÉTRONEMENT DES RENOMMÉES.

L'Abbé Desfontaines, qui s'était nommé sans titres dictateur de la république des lettres, était un jour assis sur sa chaise curule entre Piron, qui avait créé la Métromanie, et un novice dans l'art de rimer, dont le talent ne s'était pas encore élevé au-dessus de l'acrostiche; c'était le jour où Piron eut l'adresse de lui faire écrire à lui-même la fameuse épigramme de la *lance d'Argail*, dirigée contre ce Zoïle, et qui finissait par ces vers :

C'est un eunuque au milieu du sérail,
Qui ne fait rien et nuit à qui veut faire.

A peine Piron était-il sorti, qu'un jésuite, qui protégeait le journaliste, entra : vous le voyez, mon père, dit le critique en venant l'embrasser; j'ai un pouvoir que le général Ricci envierait peut-être : j'étais assis entre le célèbre Piron, qui capitulait avec moi, et ce jeune poëte, qui ne veut tenir que de moi sa renommée; il y a quelque plaisir à pouvoir dire, comme dans l'évangile : *je puis humilier quiconque s'élève et élever quiconque s'humilie;* la renommée est bonne à qui la captive et encore plus à qui la détrône.

Ce mot de Desfontaines, que je tiens du comte de Tressan, n'est jamais sorti de ma mémoire, et toutes les fois que j'ai vu des attentats impunis dans la république des lettres, j'en ai reconnu l'audacieuse énergie.

Elever à grands frais de petites renommées qui meurent en naissant, est l'apanage de tous les faux Aristarques, qui ont de l'orgueil sans goût et du manége sans moyen; ils ouvrent une bouche immense pour enfler de petites bulles de savon, et en quelques minutes ces fragiles existences s'évaporent. Il n'en est pas tout-à-fait de même des grandes renommées qu'un écrivain

inconnu tente de détrôner; c'est, ainsi que je l'ai dit sérieusement dans un autre ouvrage dont la comparaison actuelle n'est que la parodie, c'est, dis-je, le Satan de Milton, qui ne lutte avec l'Eternel qui le foudroie qu'avec son impuissance.

Cette impuissance se manifeste par les efforts mêmes qu'on fait pour la voiler : un journaliste a beau monter sur des échasses pour agrandir sa petite taille, il ne mesure d'ordinaire l'espace qu'il parcourt que par ses chutes. Il faut bien observer que l'écrivain périodique qui n'est pas homme de lettres, ou qui en abjure le saint caractère, n'est lu qu'une fois, au lieu qu'on lit toujours l'homme de génie qu'on détrône : chaque lecture de ce dernier est une sentence de mort contre son détracteur, qui va d'âge en âge éterniser son opprobre et son orgueilleuse nullité.

Un des modes les plus bizarres et les plus usités du Journalisme pour rabaisser à son niveau les grandes renommées, est de se rendre l'interprète du public quand celui-ci le désavoue. Laharpe, qui se connaissait en détrônement, quoique sa plume ait, jusqu'à sa Gazette russe, respecté les aigles de la littérature, disait que quand un écrivain périodique voulait faire cir-

euler un mensonge bien ridicule, une calomnie bien audacieusement controuvée, c'était toujours le public qu'il faisait parler : *lorsqu'on n'a pas*, ajoute-t-il, *un garant connu, on en cite cent mille que personne ne connaît, et l'on fait très-bien.* Voyez les *OEuvres diverses* de notre Quintilien, tome V, page 114.

Je me représente cet apôtre du Journalisme dépeint par Laharpe, tranquillement assis près d'un bureau encombré de feuilletons mort-nés, qu'il compile pour faire son œuvre de génie; il doit se surprendre quelquefois à dire : « Voilà » un nom imposant qui me déplaît et je veux » qu'il n'existe plus : je le dirai tout seul peut-» être, mais que m'importe! c'est toujours une » grande jouissance pour moi, que personne » ne connaît même de nom, à détrôner des » rois. »

Cette manie de détrônement dans des hommes qui n'ont souvent aucune existence ni politique ni littéraire, remonte jusqu'aux âges les plus reculés. Toute l'antiquité a retenti des querelles scandaleuses de ce genre, et cependant le monde raisonnant n'était point encore en proie au fléau du Journalisme.

Si quelque beau génie devait être à l'abri de ce détrônement, c'était assurément Homère : sa

renommée repose sur une monarchie, qui a aujourd'hui trois mille trois cents ans d'antiquité, de pareils titres forment une espèce de religion; cependant, dès le moyen âge, un sophiste, du nom de Dion Chrysostôme, écrivit une belle harangue sur les ruines de Troie, pour lui disputer son existence : un autre rêveur ingénieux, du nom de Wolff, a, de nos jours, renouvelé cet étrange paradoxe. Toutes ces folies sans base n'ont eu que la durée fugitive de l'éclair; le créateur de l'Iliade, assis sur son trône de diamans, a répondu à ces blasphêmes par son apothéose, et il ne s'est vengé de ses détracteurs qu'en leur faisant passer son aveuglement.

Il a été un tems où l'on avait conspiré en France pour détrôner Buffon. A la tête des conjurés se trouvaient quelques agens secrets du Journalisme : les conspirations ont toujours été leur élément. Ils étaient soutenus par des physiciens à entendement rétréci, qui disaient qu'un simple coloriste ne pouvait être le peintre de la Nature; et Voltaire, avec qui ce grand homme avait eu la maladresse de se brouiller pour des coquillages, attisait le feu, mais avec plus d'espiéglerie que de méchanceté. Le complot, comme une bulle d'air inflammable, a éclaté, sans laisser de traces; et le trône de

l'historien de la Nature est plus resplendissant de gloire que jamais.

Une autre trame, dont le ridicule seul peut faire justice, fut ourdie, il y a quelques années, chez une femme pleine de talens, dont on s'est long-tems arraché les ouvrages. Dans un dîner où les convives faisaient assaut de paradoxes, un d'entr'eux, qui ne buvait que de l'eau, dit froidement ce mot qui a passé en proverbe : *moi, je tuerai Rousseau;* il s'agissait non du poëte lyrique, mais du philosophe de Genève; ce mot, si étrange de la part d'un paladin qui n'avait jamais tiré l'épée, fit cesser toutes les ivreses; on envisagea avec un sourire sardonique l'assassin qui était de sang-froid; mais il n'y eut point ce jour-là d'homicide et le sublime Rousseau garda son immortalité.

Et moi aussi.

Parmi tant de grands noms je n'ose me citer.

Et moi aussi un petit coup de fouet de journaliste est venu m'apprendre que, dénoncé *incognito* dans je ne sais quelle feuille périodique, pour avoir eu la hardiesse de donner, sous le nom de *Philosophie de la Nature*, un traité de morale tout neuf pour l'homme civilisé, malgré sept éditions originales, j'avais été détrôné et mis à mort. Ma sentence ne m'ayant

pas été prononcée directement, j'ai profité de quelques heures de répit pour dresser un acte testamentaire, qui déposera quelque jour contre mon ravisseur et mon assassin.

PETITE DÉFENSE

D'UN LIVRE DÉTRONÉ PAR LES JOURNAUX.

Je n'ai jamais attaché d'importance à une critique purement littéraire : en publiant un ouvrage, je le mets sur la fragile nacelle de la renommée qui tantôt le conduit au port, et tantôt lui fait faire naufrage : si par hasard le critique, qui la voit arriver à toutes voiles, affirme qu'elle a été submergée dans la mer des tempêtes, sa faible imposture n'est pas faite pour me blesser ; il peut dire une fois dans une feuille éphemère que mon livre n'est plus : et mon livre qu'on a l'indulgence de relire sans cesse, atteste à chaque instant non-seulement qu'il existe, mais qu'il inhumera dans le même caveau et l'imposteur et l'imposture.

Il ne m'appartient pas de défendre moi-même la *Philosophie de la Nature*, qui avec ses sept éditions défie peut-être la griffe du vautour ; mais un de ces paladins errans qui courent le

monde, défendant les belles qu'ils n'ont jamais vues, s'avisa, en 1805, de s'escrimer dans Moscow, en faveur de cette *Philosophie* qu'il aimait sur sa seule renommée : il écrivit alors en allemand, du palais des Czars, une lettre facétieuse à un de ses anciens détracteurs que je ne connais pas, et auquel on a donné un faux nom pour dépayser les lecteurs. Cette lettre, traduite depuis en français, par un homme versé dans les deux langues, et qui n'offre que de l'espiéglerie sans méchanceté, m'a assez amusé pour la transcrire ici : elle a pour titre *Lettre d'un bâtard d'amour à un bâtard de littérature*, par Nepomucène Frankental, arrière-cousin en ligne naturelle du fameux *Candide*, bâtard de la Westphalie.

Je transcris la lettre telle que je l'ai reçue en manuscrit : lettre qui atteste, contre les deux éditions du pamphlet imprimé à Altona et dans Moscow, que l'écrivain d'ailleurs très-ingénieux, qui m'avait condamné sans me lire, était mort dans Londres, la veille du jour où on lui apportait la dissection anatomique de son analyse.

« L'original allemand des *Mémoires de Candide*, a eu du succès en Westphalie et dans tout le reste de l'Allemagne, parce que le nom

de l'amant de Cunégonde y exerce encore une douce influence, parce que la plupart des gouvernemens de la Confédération germanique y protègent une sage liberté de penser, parce que les journalistes qu'on n'y avilit pas, ne mentent pas à leur conscience en déchirant par intérêt de secte, des livres qu'ils voudraient bien avoir composés.

» Un homme célèbre traduisit, en 1802, l'ouvrage en français, et le fit avec une finesse de goût, qui donna à la version le caractère d'un original. Ce nouveau Candide, que Voltaire, à quelques égards, n'aurait pas désavoué, a été accueilli à Londres, à Pétersbourg, à Lisbonne, et dans la plupart des métropoles de l'Europe, où, graces aux victoires innombrables des Français, les peuples oublient leurs langues pour étudier celle de Napoléon.

» Je ne me suis pas permis dans cet ouvrage le plus léger changement. Je ne connais pas personnellement le traducteur français des *Mémoires de Candide;* et comme il ne m'a pas autorisé à rectifier une seule ligne de son livre, je ne veux pas en savoir plus que lui sur les résultats de sa pensée. Il n'appartient qu'à un forban de la littérature parisienne de souiller de ses couleurs un pavillon étranger qu'il arbore,

comme s'il voulait empêcher dans la mêlée les amis et les ennemis de se reconnaître.

» Au moment où je terminais dans Moscow, à l'ancien palais des Czars, ce petit manuscrit que je soumets à toutes les censures, arriva chez l'imprimeur une collection de journaux prétendus littéraires, de Paris, de feuilles périodiques sans sel et sans instruction, et de Mercures, destinés à être vendus au poids. On fait, dit-on, à ces rapsodies le même honneur en France. Je me hâtai de parcourir ces compilations indigestes d'analyses prétendues, de mensonges sans ironie et de logogriphes : et au milieu de ma recherche soporifique, je tombai sur un petit libelle en neuf pages, signé d'un nom que je n'avais jamais entendu prononcer, et qui renfermait une espèce d'éloge en parodie de la *Philosophie de la Nature*.

» Dans le premier mouvement de mon indignation, je me proposai de venger cette *Philosophie*, que tous les Popes de Moscow et tous les académiciens de Pétersbourg avaient dans leurs bibliothèques : cependant une petite considération m'arrêta ; tous ces journaux, me dis-je à moi-même, que je vois empilés pour être vendus au poids, sont probablement les moins vivaces des feuilles périodiques françaises. Dans

la route de Paris à Moscow ils ont cessé de vivre; je cours donc le danger, en m'entretenant avec les Russes les plus instruits, d'ennemis des arts mal organisés, et morts en naissant, d'appeler leur attention sur des objets que leur mémoire même ne saurait atteindre. Toute réflexion faite je me contente de transcrire ici la lettre sans fiel, que j'écrivis à l'Aristarque français dans le premier moment de gaîté qui succéda à mon indignation; lettre que je lui fis remettre en main-propre par un secrétaire de la légation russe, et à laquelle, suivant les règles de l'urbanité journaliste, il n'a pas daigné faire de réponse. »

LETTRE

D'un Bâtard d'Amour à un Bâtard de Littérature.

« J'ai lu à Candide mon cousin, au Kremlin » de Moscow, votre petite diatribe contre la » *Philosophie de la Nature*, écrite avec l'ur- » banité du jésuite Garasse, et les graces tou- » chantes du poëte grec Archiloque.

» Mon cousin aime singulièrement cet ou- » vrage, quoique le docteur Emmanuel Ralph » l'ait un peu effleuré de sa critique ingénieuse,

» et dans son premier mouvement de colère, il
» aurait bien pu. . . . . vous faire peur : car,
» grace à votre humeur pacifique, on ne vous
» fera jamais de mal ; mais en y réfléchissant
» de plus près, il s'est contenté de rire de votre
» orgueilleuse impuissance. Je l'imite en riant
» aussi ; et si vous m'en croyez, vous rirez
» vous-même de ma lettre contre vous. Rire de
» soi-même fait grand bien, quand le fiel de la
» haine empêche de digérer.

» C'est d'abord une singulière idée, mon cher
» Dunois, (voilà le plus beau nom par lequel
» je puisse désigner un enfant illégitime en lit-
» térature), c'est, dis-je, une singulière idée
» d'écrire pour la première fois, au bout de 30
» ans, qu'un livre est essentiellement mauvais,
» quand sept éditions, toutes accueillies, ont
» fait pressentir qu'il pouvait être bon ; de dire
» à 80 mille hommes, qui l'ont lu avec intérêt,
» que leur plaisir est un délit ou un ridicule ;
» mais il est impossible, d'après le grand axiô-
» me, que les suffrages ne se comptent pas,
» mais se pèsent, que votre logique soit en dé-
» faut. Il est bien évident qu'un homme qui ne
» veut que faire du bruit, doit avoir raison
» contre son siècle. Il l'est encore plus, qu'il y
» a moins d'idées justes dans quatre-vingt mille

» têtes, qui ne consultent que leur froid bon-
» sens, que dans le sensorium désorganisé d'un
» journaliste, qui vend, au gré d'une faction
» dominante, l'erreur ou la vérité dans de fu-
» tiles paragraphes.

» En conscience, mon cher bâtard, vous ne
» valez pas d'autres Aristarques de la même
» trempe que vous, qui ont dit beaucoup de
» mal de cette *Philosophie*, mais du moins qui
» l'ont déchirée après en avoir lu environ la
» moitié d'un volume. Pour vous, à en juger
» par votre dissection anatomique, vous vous
» êtes contenté de vous faire lire par votre la-
» quais (si vous en avez un), la table des cha-
» pitres. Cette table a été pour vous la boîte de
» Pandore, d'où vous avez fait exhaler tous les
» fléaux de l'univers. Cependant l'univers se
» console par l'*espérance* que dans 20 ans vous
» saurez comment on analyse un ouvrage.

» Pour justifier, mon cher bâtard, votre ana-
» lyse sur la lecture d'une table des chapitres,
» vous dites que vous avez une *manière* : je
» sais, ainsi que vous, que tout le monde se
» flatte d'en avoir une, depuis Mathieu Lans-
» berg, qui raisonne son Almanach de Liége,
» jusqu'au célèbre Arnaud, qui raisonne sa lo-
» gique de Port-Royal; depuis le gazetier lit-

» téraire, qui tous les matins aligne des carac-
» tères noirs sur du papier blanc, jusqu'à Fé-
» nélon qui écrit le Télémaque, et Montesquieu
» qui crée l'Esprit des Lois.

» En vertu de votre *manière*, mon cher Du-
» nois, vous employez dix mortelles pages à
» analyser une seule ligne de la *Philosophie*
» *de la Nature*, qui vous contrarie : c'est fort
» bien fait, je vous laisserai déraisonner tout à
» votre aise. La postérité perdrait trop si je cou-
» pais indiscrètement le fil de vos anti-syllogis-
» mes : car, comme l'a très-bien prouvé l'illustre
» Pope, dans ses *Mémoires de Scribler*, il y a
» un art de déraisonner par principes, qui n'est
» pas donné à tout le monde : cet art vous a été
» transmis par votre *Nature*, qui sûrement n'a
» pas logé un grain de *Philosophie* dans votre
» sensorium.

» Ce reproche, au reste, est si juste, que
» vous-même, quelques lignes après, vous en
» faites l'aveu : *je ne sais pas*, dites-vous en
» propres termes, *ce que c'est que la Philoso-*
» *phie*. En vérité, je m'en doutais long-tems
» avant votre aveu. La Philosophie, fruit d'une
» combinaison profonde d'idées, d'une suite de
» victoires sur ses passions et d'une longue ex-
» périence, n'est pas un aliment propre à être

» digéré par toutes les espèces d'estomacs. C'est
» une science pénible autant que sublime, qui
» ne s'apprend pas aussi aisément que l'art d'ana-
» lyser, dans des feuilles éphémères, des livres
» qu'on ne lit pas, que l'art de mettre sa pen-
» sée versatile à l'ordre des circonstances, que
» l'art si facile et si vulgaire de nuire.

» Mais quoi ! vous ne savez pas ce que c'est
» que la philosophie, et vous vous permettez
» sur une ligne qui vous offusque, d'en juger
» lestement dix volumes dans quelques para-
» graphes !

» Vous ne savez pas ce que c'est que la phi-
» losophie, et pour plaire à une secte qui vou-
» drait rallumer les bûchers de l'intolérance,
» vous calomniez à petit bruit les philosophes !

» Au reste, votre froide démence a un but
» secret qui n'échappe pas à mon intelligence.
» Vous savez bien qu'aucun des quatre-vingt
» mille hommes qui ont lu la *Philosophie de*
» *la Nature*, ne vous croira; mais il existe un
» ou deux cents de vos souscripteurs, confinés
» à Quimper, ou dans la vallée de Graisivau-
» dan, qui ne connaissent la littérature fran-
» çaise que par vos feuilles qui la dégradent;
» ceux-là seront moins incrédules : vous leur
» persuaderez peut-être que la patrie est en guerre

» ouverte avec les sages qui l'éclairent : car
» toute votre diatribe prouve que vous conjurez
» la ruine de ces derniers ; mais, quoique la
» Providence se serve quelquefois des roseaux
» pour humilier les cèdres, je doute que votre
» vengeance révolutionnaire puisse vous réussir.
» Quand on a eu un siècle de Louis XIV, on
» ne fait point un pas rétrograde vers celui de
» la Saint-Barthélemi.

» Il suit de ma réponse, mon cher bâtard,
» que je vous ai pris en flagrant délit sur tous
» les points de votre homélie virulente contre la
» *Philosophie de la Nature* ; partout vous avez
» été inconséquent, partout vous vous êtes
» montré plus que suspect d'impostures ; et ce
» qui vous blessera davantage, plus que voisin
» du ridicule. Voilà bien des qualifications pour
» votre malheureuse paraphrase d'une simple
» définition philosophique. Il est vrai que le
» Saint-Siége en imagina davantage, quand il
» donna sa bulle *Unigenitus ;* mais aussi l'ana-
» thème pontifical s'étendait sur cent et une
» propositions, et l'ami de Candide, mon cou-
» sin, n'offre qu'une ligne à vos pieuses calom-
» nies, et par contre-coup à ma bénigne ven-
» geance.

» J'aurais encore beaucoup de contre-vérités,

» mon cher bâtard, à relever dans votre super-
» fétation antiphilosophique; mais, en vérité, je
» suis hors d'haleine. J'ai épuisé ma gaîté pour
» la défense d'une ligne, et il ne me resterait
» que la froide raison pour purger de votre ve-
» nin dix gros volumes.

» D'ailleurs, que dire à un écrivain de mau-
» vais goût, comme de mauvaise foi, qui se
» plaint à chaque période du défaut d'ordre de
» la *Philosophie de la Nature*, quand c'est pré-
» cisément la filiation de vérités qui s'éclairent
» l'une l'autre et qui s'enchaînent sans effort,
» le fil encyclopédique que l'auteur ne quitte
» jamais dans le labyrinthe où il est entré, qui
» a fait le succès de l'ouvrage en Europe?

» Que dire de la mauvaise humeur du critique
» contre l'union de la raison calme qui observe
» avec l'imagination qui colore, contre ce mé-
» lange heureux de vérités philosophiques et de
» tableaux, qui caractérise les grands peintres
» en philosophie, et qui sur-tout a fait la for-
» tune de Platon, de Buffon et de Montesquieu?

» Candide m'a dit, et Candide, avec son
» naturel, que la lecture des journaux ne dé-
» prava jamais, est pour moi une grande au-
» torité; Candide m'a dit que l'unique réponse
» qu'il faudrait peut-être faire à un joli petit

» libelle tel que le vôtre, serait de dire : *il a* » *tort, car il se fâche.* Ce laconisme me rap- » pelle un axiôme d'un homme de génie bien » précieux dans sa simplicité : *La vérité n'est* » *qu'un seul mot dans l'entendement de l'Être* » *suprême ; si on le savait, on aurait le secret* » *de la Nature.*

» Pour moi, je ne me fâche jamais, car je » n'écris que quand je crois avoir raison. Mais » j'imagine que si tous les gens de goût qui se » surprennent à lire les libelles, disaient un » *mot* (ce n'est pas celui de la Nature), mon » cher Dunois n'aurait plus de lecteurs que » dans l'enceinte des tréteaux de Thespis, où le » bâteleur grec rassemblait les vendangeurs bar- » bouillés de lie, pour leur dire du mal d'Or- » phée, d'Hermès et des modèles de Socrate.

» J'imagine aussi que si dans mon petit coin » de la Westphalie, où commencent à pulluler » les journaux à libelles, une autorité tutélaire » disait un mot, il y aurait sinon du goût (il » ne se commande pas), mais du moins de la » bienséance dans ces superfétations anti-philo- » sophiques ; ou que la moitié en serait suppri- » mée à la grande gloire de la littérature.

» Mais je m'aperçois que ma gaîté devient » raisonneuse, ce qui est un grand contresens

» à la tête des *Mémoires de Candide*, et sur-
» tout dans la petite espiéglerie que se permet
» un bâtard d'amour contre un bâtard de lit-
» térature.

» Bon ! je parle de Candide, et le voilà qui
» entre en riant dans mon cabinet, au moment
» où j'allais cacheter ma lettre : il la parcourt,
» et à l'optimisme près, il la croit écrite par son
» ancien instituteur le docteur Pangloss.

» Mon cousin, me dit-il avec sa franche
» naïveté, recommandez-moi à la malveillance
» du grand Aristarque, qui a disséqué avec tant
» de génie une ligne de la *Philosophie de la*
» *Nature*. Plus il dira de mal de moi, plus le
» public de Paris m'estimera, et plus le libraire
» vendra de mes *Mémoires*.

» En reconnaissance d'un pareil service, je
» promets de lui faire jouer un rôle dramatique
» très-piquant dans ces mêmes Mémoires, lors
» de la troisième édition que mon fidèle valet
» Cacambo se propose de faire l'été prochain,
» pour le service d'une frégate qui va faire le
» tour du monde. La cargaison, toute entière
» en livres, ne sera composée que d'écrits phi-
» losophiques déchirés par les journaux, et de
» brochures de journalistes, qui ne sont louées
» et peut-être lues que par eux-mêmes. Les

» premiers se vendront au poids de l'or : les
» autres écrits, entassés à fond de calle, se ven-
» dront cinq centimes la livre de poids, si ce-
» pendant ils trouvent des acheteurs.

» Je mettrai mon esprit à la torture pour dire
» un peu de bien du grand dissecteur des livres
» philosophiques, dans mon ouvrage : de son
» côté, le grand dissecteur suivra sa pente na-
» turelle, en disant de moi beaucoup de mal
» dans le journal clandestin qui lui est dévoué ;
» le public probablement ne nous croira ni l'un
» ni l'autre, et probablement aussi le public
» aura raison.

» Il serait très-plaisant que nous allassions tous
» deux à la postérité à la fois : moi, parce que
» mon adversaire, par le fiel de ses libelles, a
» tenté de m'empêcher de vivre ; et lui, parce
» que, par l'ironie de mes éloges, je l'ai em-
» pêché de mourir.

» Voilà la commission de mon cousin rem-
» plie, et ma joyeuse lettre terminée. Sur ce,
» monsieur l'hypercritique, je prie le dieu de
» Zoïle, qui vous est peut-être un peu plus connu
» que celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de
» vous prendre en sa sainte garde. »

NEPOMUCÈNE FRANKENTAL.

PHILIPPIQUES

PLEINES D'AMÉNITÉ

Contre les pauvres d'esprit qui persécutent, depuis deux cents ans, une infortunée appelée Philosophie, *parce que le mot de Sagesse entre dans les élémens de son nom : parce que ses vrais apôtres défendent les trônes contre le fanatisme et la démagogie : parce qu'elle a la bonhomie de croire qu'en respectant les mœurs et les lois, en éclairant tout et en ne brûlant rien, on peut bien mériter de ses Souverains, de la Patrie et des Hommes.*

PREMIÈRE PHILIPPIQUE.

Mon titre seul constitue mon exorde : ce n'est pas ainsi que s'y prennent nos bavards éloquens, qui tourmentent de leurs périodes sonores le barreau et la chaire ; d'ordinaire ils sèment des pavots, et le sommeil de l'auditoire en fait justice ; mais quelquefois ils sèment du vent, et suivant le mot énergique de la Bible, ils ne recueillent que des tempêtes.

Philippe, célèbre vainqueur de Chéronée, je n'évoquerai pas contre toi les foudres de l'éloquence, pour arracher de tes mains la Grèce à demi subjuguée. Je n'ai point le génie de Dé-

mosthène, et j'espère aussi ne point avoir un jour sa fatale destinée. Mon but unique est de délivrer de ses petits tyrans littéraires le sol de l'Empire français, que les grands hommes de ton siècle ont tant contribué à rendre la terre classique des arts. Cette gloire paraîtra bien mince à ton ombre guerrière, mais elle suffit à mes désirs circonscrits, et à mon vol terre-à-terre. Je n'aime à tuer personne, pas même les harpies du lac Stymphale, qui viennent empoisonner de leur haleine les alimens qu'Homère et Platon goûtent à la table des dieux: si je pouvais ressusciter le buveur d'eau qui disait dans un repas d'ivrogne, *je tuerai Rousseau*, je l'emmènerais paisiblement avec moi, boire quelques flacons de cette eau d'Hippocrène qui enivrait Pindare, Tyrtée et Malherbe; et il ne sortirait du déjeûner que pour demander une *vie immortelle* au créateur d'*Emile* qu'il avait promis d'assassiner.

J'entre en matière, et d'un style un peu plus sérieux que ces préliminaires ne l'annoncent, parce que j'ai des principes à poser, des vérités d'un ordre majeur à faire pressentir, et que cet édifice philosophique ne se construit pas avec des épigrammes.

La *Philosophie* n'est, dans sa définition la

plus élémentaire, ainsi que je l'ai déjà fait entrevoir, que le simple *Amour de la Sagesse :* il m'a semblé, jusqu'à ce moment, qu'il était permis à mon intelligence de rechercher où résidait la *Sagesse*, et à mon cœur, de suivre la pente qui l'entraînait à *Aimer*.

Il n'y a là ni orgueil ni faste. Aimer la Sagesse n'est point dire qu'on la possède. Chercher où est l'Ordre, pour se rendre heureux, ainsi que tout ce qui m'environne, n'est pas rallier les hommes autour d'un drapeau, pour maîtriser leur opinion et ravir à leur ame son indépendance.

Il existe deux classes d'ennemis de la Philosophie : classes que rarement on confond, à moins qu'on ne manque de génie ou de vertu.

Les uns sont les êtres sans morale qui, entraînés par une ambition inquiète, veulent tout corrompre ou tout subjuguer : ils doivent redouter les lumières qui éclairent les profondeurs de leur ame perverse, et persécuter les hommes purs qui en sont les dépositaires.

Les autres, et c'est le plus grand nombre, ne haïssent la raison que sur parole. Nés faibles, et hors d'état de voir par leurs yeux, de juger par leur entendement, ils sentent que presque partout la masse du mal semble l'em-

porter sur celle du bien ; et ils ne sont pas fâchés de s'en prendre à des hommes dont la supériorité les importune : delà leurs injures de perroquet, je ne dis pas leurs plaintes raisonnées, contre les Philosophes.

Il ne faut pas s'amuser à vouloir ramener les oppresseurs de la première classe : la logique ni la sensibilité ne sauraient les atteindre : ils savent mieux que personne, que la Philosophie, dans son acception primitive, est pure, pacifique et tutélaire ; mais ils ont besoin d'opprimer comme la nuit d'étendre son voile sur l'horizon, et ils oppriment les Philosophes.

La seconde classe seule a droit à l'indulgence du sage : elle n'est composée que d'hommes sans caractère, à qui on a mis un bandeau sur les yeux ; qu'on entrouvre avec adresse le bandeau, et la raison ne trouvera plus parmi eux que des admirateurs.

Au reste, cette seconde classe même a eu quelque motif de se méprendre, pendant soixante ans, sur le vrai caractère du Philosophe.

On ne peut se dissimuler que depuis l'avènement de l'Encyclopédie, et sur-tout depuis l'érection d'une école permanente d'athéïsme dans la maison d'Holback, il n'y ait eu une filiation d'écrivains sans principes, qui se condamnaient

à pervertir la morale dans son germe, à détrôner le père des mondes, et à armer les hommes contre les hommes. Ces écrivains arboraient tous le drapeau de la raison, qui cependant marche toujours seule, quand elle est l'enfant légitime : et il n'est pas étonnant que des hommes purs qui se voyaient gâtés par l'haleine du philosophisme, aient pris en haine tout ce qui portait le nom de Philosophe.

L'erreur est devenue bien plus excusable encore, quand, pendant les dix ans de notre absurde démagogie, on a vu les hommes qui la rendaient atroce prendre jusques sur les planches de leurs tréteaux républicains, le titre de philosophes. Alors il semblait difficile à une multitude menée en lisières par des perturbateurs, de ne pas croire que la Philosophie était essentiellement perturbatrice, de ne pas marquer sur son front le sceau de l'opprobre, pour tous les crimes qui déshonorèrent, pendant dix ans, le beau nom français aux yeux de l'Europe.

Il n'y a qu'une réponse à faire à cette classe d'ennemis des lumières, c'est qu'il n'y a pas eu un seul Philosophe parmi les obscurs manœuvres de cette Encyclopédie, que ses chefs avaient consacrée à l'éternité, encore moins parmi les athées de l'école d'Holback, qui copiaient sans

talens les rêveries ingénieusement turbulentes de Lucrèce et de Diagoras. Je n'ai pas besoin de démontrer que ce nom de Philosophe fut sur-tout antipathique dans la bande impure des Hébert, des Chaumette, des Danton, des Robespierre, des Babœuf, et de cette foule de tigres à bonnet rouge qui ont pompé le sang français par tous les pores, et rendu odieuse une Révolution qui semblait destinée à restaurer le globe par les mœurs, la tolérance et les lumières.

Au fond, quelques sophismes qu'adopte l'insouciance, l'égoïsme et la faiblesse, le génie n'est point un être de raison; l'idée que présente la vertu n'a rien d'arbitraire. Il est donc naturel aux prosélytes de la saine Philosophie, d'ouvrir les livres justement célèbres, afin d'apprendre à faire par principes le bien que le vulgaire ne fait ordinairement que par instinct, et d'appeler le génie pour conduire à la vertu.

Si cet ami de la Philosophie a été jeté dans le moule des êtres essentiellement pacifiques, il est tout simple qu'il se promette à lui-même de ne jamais dégrader son caractère; de marcher dans la carrière, sans voir autour de lui ceux qui l'applanissent ou qui la rendent difficile; d'être utile à ses contemporains sans en exiger

de reconnaissance, de mériter des satyres et de ne s'en permettre jamais.

A l'époque très-orageuse pour moi, où parut la première épreuve, pour ainsi dire, de cette *Philosophie de la Nature*, que je couvrais d'un voile, quand on se réunissait à la louer, et que j'avoue aujourd'hui avec orgueil, quand des plumes impures se réunissent à la proscrire; à cette époque, dis-je, des hommes marquants dans la secte du Journalisme me firent sonder, pour étayer de ma faible renommée la monarchie chancelante de Fréron : je n'avais aucun fonds d'estime pour ce métier d'écrivains périodiques qui vivent des pensées des gens de lettres, et quelquefois de leurs fautes; dépeçant un livre, comme un tailleur-machine un habit d'arlequin; faisant et défaisant des réputations éphemères, mais se brisant en présence des noms consacrés à l'immortalité. J'ai constamment dédaigné de m'associer à de pareils conjurés; je n'avais point provoqué leur encens, quand ils s'étaient permis de me louer, pour me rendre leur complice; et je ne fis que sourire de dédain, quand ils m'annoncèrent leur existence par le venin de leurs piqûres.

J'ai été sur le point deux fois de payer de mon exil ou de ma tête ce délit d'un ordre sin-

gulier, d'avoir avoué cette *Philosophie de la Nature*, qui m'a créé tant de disciples et de persécuteurs : la première fois, quand le Châtelet, influencé par un Jansénisme alors avili, m'intenta un procès criminel, auquel s'étaient refusés et le clergé et la sorbonne ; la seconde, lorsque les démagogues, après le renversement du trône, dévouèrent ma tête à l'échafaud, pour ne pas m'être montré libre à leur manière. Aujourd'hui, et l'État rentré au port après dix ans d'anarchie révolutionnaire, il doit paraître bien étrange qu'on ait voulu m'exiler, pour m'être permis quelques phrases courageuses contre la démence orgueilleuse de l'antique féodalité, contre l'intolérance des cultes exclusifs et contre le despotisme ministériel et les lettres de cachet. D'un autre côté, il paraîtra encore plus bizarre que ces élans d'une liberté sage, à une époque où presque tous les corps étaient adulateurs et esclaves, ne m'ayent pas fait trouver grace devant un Comité de Salut Public, pour quelques sorties véhémentes, mais non sans décence, contre les crimes de la démagogie. Au reste, on m'a jugé mal, et en 1777, et en 1794 ; car j'ai toujours marché presque seul entre les erreurs du despotisme et les abus de la liberté. Ma *Sagesse*, puisqu'erronée ou

non il faut toujours en avoir une, consiste à user sans abuser, à aimer l'homme en foudroyant les opinions. Avec ce système on doit avoir des amis peu ardens, mais aussi on ne devrait redouter ni les sentences d'un Châtelet, ni les lettres de cachet d'un Comité de Salut Public.

Dieu me reste, et cette double sentence, ma proscription par la secte du Journalisme, et le détrônement de mon livre qu'on a en vain provoqué, ne sauraient me le ravir. Mon faible ouvrage, tout flétri qu'il est par des anathêmes politiques et littéraires, n'en dépose pas moins en faveur de ma religion. Aucune puissance ne peut, tant que je respirerai, m'empêcher de me jeter entre les bras de l'Être suprême : aucune puissance, quand je ne serai plus, ne pourra m'arracher de son sein.

Je reviens plus d'une fois, contre mes principes, à cette infortunée *Philosophie de la Nature*, que je voudrais, s'il s'y trouvait d'autres taches que celle de la faiblesse du talent, bannir à jamais de la mémoire des hommes : mais je prie mes amis qui gémissent et mes ennemis qui s'exaspèrent, de peser dans leur justice l'observation que je vais leur soumettre. Lorsque mon livre parut pour la première fois, et sous le voile de l'anonyme, l'*Esprit* d'Hel-

vétius, la *Bible* de Voltaire et le *Système de la Nature* de l'école de d'Holback, avaient jeté un vernis de défaveur sur tout ce qui portait la livrée de la Philosophie moderne : je sentis alors qu'on pouvait réconcilier la raison avec son siècle, la montrer toute nue à côté du sophisme, qui usurpe ses traits et son langage ; alors j'allai chercher la vérité dans les cachots de Galilée et sous les chaînes d'Anaxagore, et je consentis aux dépens de ma vie à être appelé Philosophe.

SECONDE PHILIPPIQUE.

J'ai usé et abusé peut-être du raisonnement dans ma première Philippique ; je crains que le spléen anglais ne me gagne ; n'y aurait-il pas un mode de lier par une transition adroite un sujet sévère à un sujet enjoué ? Ce siècle est celui des contrastes ; et pour faire circuler la monnaie de l'opinion, on est souvent obligé de laisser entrevoir un sens plaisant à la légende. Je ne sais, mais il me semble qu'avec un peu d'adresse, et sans une dissonance trop marquée, on pourrait passer du ton grave au ton badin, en faisant envisager tous les brigandages, soit religieux, soit littéraires, qui rompent l'harmo-

nie de l'ordre social. On y réussirait, sur-tout, en appelant sur la sellette les juges mêmes qui font et défont nos destinées : alors l'intérêt dramatique redoublerait, et l'on pourrait se jouer et de son sujet et de ses lecteurs, même dans une Philippique.

Qui êtes-vous, avortons politiques, nourris de fiel et de fange, qui faites un crime à Marc-Aurèle de mettre la Philosophie sur le trône, et à Socrate de s'enorgueillir de son supplice ? Avant de sentir l'atteinte du remords, ne craignez-vous pas que quelques *Nuées* d'Aristophane, ou, ce qui vaut cent fois mieux, quelque nouveau Tartuffe de Molière, ne vous fassent expirer lentement sous la verge du ridicule ?

Qui êtes-vous, petits fanatiques atrabilaires qui, faisant divorce avec votre raison, défendez vos cultes exclusifs avec le poignard du Saint-Office et la flamme des bûchers, qui vous indignez du talent qui vous écrase, comme du courage que vous n'avez pas, et dont l'ame, naturellement abjecte, ne trouve d'énergie que quand il s'agit d'étouffer les lumières et d'anéantir la vertu ?

Le théologien mal-adroit a dit dans les prisons du Saint-Office et le suppôt du Journalisme a répété dans un coin de sa gazette incendiaire

que la Philosophie est l'ennemie née de tous les pouvoirs. Le contraire est précisément l'axiôme de la saine Philosophie : je soupçonne que des inquisiteurs et des critiques imberbes qui se louent par mois à la manufacture des journaux, connaissent peu les élémens de l'histoire ; cependant ils pourraient par hasard s'être surpris à parcourir quelques pages des Annales de la Grèce, de Rome et de l'Angleterre. Dans cette hypothèse, je me permettrai de leur demander si c'est Platon qui a soulevé Syracuse, même contre Denys le tyran ; si c'est Tacite qui a conspiré contre Domitien, le fléau de sa patrie ; si c'est Locke qui s'est assis à côté des fougueux parlementaires qui assassinèrent Charles Ier avec le glaive des lois. J'en dirais davantage, si ces perturbateurs du repos philosophique pouvaient s'éclairer, et sur-tout s'ils savaient rougir.

Sortez, journalistes inconsidérés, de l'enceinte de vos conceptions pusillanimes : osez faire asseoir une Philosophie pure ainsi que tolérante au pied des trônes, et je vous prédis, sans être l'Apollon Pythien, ou la Sibylle de Cumes, que vous ne verrez pas désormais de ces grands crimes, dont la trace reste encore sur la terre, long-tems après que les criminels ne sont plus. Faites, par exemple, de Montaigne l'ami de

Charles IX, et il n'y aura point de journée de Saint-Barthélemi.

Hommes barbares, et qui ne l'êtes peut-être que parce que l'ignorance et l'esprit de sophisme vous rendent inconséquents, je suis bien aise de vous éclairer un noment sur le caractère des ennemis que vous vous êtes créés ; quand je les aurai placés en Légion Thébéenne, ou en Phalange, à portée de vos minces et ignobles bataillons, vous verrez s'il est de votre intérêt de vous mesurer avec elles. Je soupçonne que la prudence vous interdira une pareille lutte. Eh bien ! je vais simplement tracer dans un petit chapitre, le portrait du vrai philosophe, qui ne saurait être pour vous la tête de Méduse : lisez-le, et si vous n'êtes pas convertis à l'évangile de la tolérance, que la flamme des bûchers vous serve de réponse.

TROISIÈME PHILIPPIQUE.

Tous les curieux ont entendu parler de la trop fameuse Bagaria, maison de plaisance du prince de Palagonie en Sicile : c'est un assemblage assez ingénieux de tout ce qui, dans les monumens des arts, est contre nature : l'imagination peut à peine s'en faire l'idée, et le seul

artiste qui fit la tentation de Saint-Antoine aurait pu la peindre.

Le Sphynx, la Chimère, le Minotaure ne sont que des essais d'enfans, si on les met en regard avec cette réunion fantasque de figures monstrueuses; il y a des personnages humains qui ont des ailes d'oiseaux, des défenses de sanglier, une queue de singe, et des griffes de vautour. Tout le palais, depuis l'avenue jusqu'aux jardins, est en disparates : l'œil en est fatigué, et on serait tenté de croire que c'est la demeure d'un Nécromant. Toutes les fois que je vois une œuvre du Journalisme qui fait du bruit, je suis tenté de demander à l'auteur s'il a fait un voyage à la Bagaria, et si ce voyage lui rapportera autant d'or que l'*Itinéraire de Jérusalem* à Auguste Châteaubriand.

Eh bien ! voilà le lecteur trompé dans son attente : ce n'est point contre l'antipode du goût et de la raison que je m'aviserai de faire une Philippique; on ne charge pas du canon à mitraille pour battre en ruines un édifice phantastique bâti dans les nuages.

Mais si la Bagaria n'a point excité ma verve, elle tient du moins, par sa bizarre incohérence, à l'ordonnance générale de ma Philippique; c'est ce qu'il faut démontrer à la manière des géomètres.

Un homme à journal et un fidèle de la Propagande se réunirent un jour dans un atelier de sculpteur, qui représentait les mille et un essais informes de Prométhée, quand il s'avisa de fabriquer l'homme à son image; le Journaliste tint au Propagandiste le discours suivant, que je transcris avec des guillemets, pour ne point en intervertir le sens, et ne rien lui dérober de sa gloire.

« J'ai résolu de faire éclore de mon cerveau,
» non la Minerve de Jupiter, qui n'est qu'un
» être de raison, mais un amas monstrueux
» d'attributs discordans de déraison, de vices
» dangereux et de difformités.

» Toi, mon cher Propagandiste, tu vivifieras
» cette argile avec la flamme de tes bûchers;
» alors la statue commencera à se mouvoir
» dans l'espace : elle étonnera le monde et
» finira par le troubler.

» Et nous nommerons cet être que j'aurai
» organisé informe, méchant et ridicule, un
» *Philosophe*.

» Et ce monstre, de notre façon, fera du
» bruit dans l'Europe désorganisée, et il croîtra
» pour la ruine de nos ennemis, ainsi que pour
» l'édification de nos fidèles sectaires; et pen-
» dant que les puissances s'occuperont à le

» maudire, on ne parlera pas de nous : en atten-
» dant, tu seras intolérant sans danger, et j'exer-
» cerai sur les rivaux, dont le nom me fait
» ombrage, mes petites vengeances. »

Le portrait du Philosophiste ainsi tracé d'après les dessins trouvés parmi les monstres de la *Bagaria*, il est dans ma rigoureuse impartialité de présenter aux bénédictions de l'homme de bien ainsi qu'aux anathêmes de l'inquisiteur Torquemada, et des successeurs de Fréron, le portrait du vrai Philosophe.

La Philosophie, quand elle ne s'écarte pas de ses élémens, (et elle ne s'en écarte jamais, car sans cela elle cesserait d'être Philosophie), a été donnée à l'homme pour le guérir des maux qui resultent de l'existence, ou pour l'en consoler.

Elle apprend à attacher le bonheur au développement gradué de l'intelligence, à nous occuper, dans le silence absolu des passions désorganisatrices, à nous faire un caractère et à créer notre ame.

Cette Philosophie dérive du principe de l'harmonie générale : elle conduit à conserver l'équilibre entre les affections, à ne pas fonder ses idées de sagesse sur des lois du moment, mais sur les rapports éternels et invariables des êtres.

Le vrai Philosophe sait distinguer la morale

éternelle de la nature, de la morale flottante de la politique, et de la morale atroce de l'intolérance : il ne pèse pas avec les mêmes poids la faiblesse et la perversité, et il éclaire sa patrie, sans craindre qu'elle le punisse un jour du crime de lui avoir dit la vérité.

Toujours placé à égale distance de la servitude et de l'audace, il ne fait point servir sa plume, essentiellement tutélaire, à saper les fondemens du trône et de l'autel; il honore sans adulation les hommes en place, et se conforme aux usages reçus du pays qui le protège : sa force d'ame ne consiste en général qu'à vaincre ses passions, et à assurer le repos de tout ce qui est en contact avec lui : c'est l'aigle qui maintient la paix dans son aire, sans prétendre à maîtriser les vents et à réformer l'atmosphère.

Le culte d'un être suprême, qui n'importune que les ingrats, fait le charme de son ame sensible; c'est une lumière douce qui l'échauffe en même tems qu'elle l'éclaire... Quand il étudie la religion dans toute sa pureté primitive, il s'aperçoit qu'elle est le centre où toutes les vérités philosophiques vont se réunir; quand il la suit, il reconnaît que c'est le foyer où toutes les passions grandes et généreuses viennent s'embrâser.

Il juge intérieurement les lois humaines, mais il reste soumis à celles de sa patrie : si le hasard l'a fait naître parmi des esclaves, il se dérobe en silence à la verge flétrissante du despotisme, mais sans braver les souverains, comme sans les aduler; sans les estimer, comme sans les craindre.

En un mot, l'ami de la Sagesse aime par intérêt et par principe la petite société circonscrite qu'il appelle sa famille, la société plus étendue qu'il nomme avec orgueil sa patrie, et la société universelle qui constitue le genre humain. Il travaille pour son siècle, mais il ne veut être jugé que par la justice impartiale des siècles à naître : il pense, parle et écrit avec quelque énergie, mais il ne s'honore jamais que d'une liberté sans abus, de la décence, et de la hardiesse de la vertu.

Voila les Jansénistes de Paris qui m'intentèrent un procès criminel en 1777; le Comité de Salut Public qui me renferma à Sainte-Pélagie en 1794, et sur-tout le prophète du 18 mai 1811, qui devina, sans m'avoir lu, que le plus vivace de mes ouvrages était parfaitement oublié; les voilà tous, dis-je, complètement attrapés. Tous ces ennemis ouverts ou secrets ont laissé circuler le bruit que ma morale était attenta-

toire au repos des gouvernemens : ils en ont pris occasion de mettre au rang des *Suspects*, comme dans la tourmente révolutionnaire, l'écrivain essentiellement circonspect et pacifique qui a écrit la *Philosophie de la Nature :* or c'est dans la *Philosophie de la Nature* même qu'on trouve mot pour mot le portrait du philosophe que je viens de tracer. Pour le coup, voilà bien, ainsi qu'il est écrit dans les livres saints, *l'iniquité prise dans ses propres pièges*. Pour ne point retourner le fer dans les blessures de plus d'un ennemi renversé, je termine ici mes Philippiques.

RETOUR A VOLTAIRE,

Sorti plus brillant de gloire que jamais, de l'épreuve de son détrônement.

Deux pages du jugement que je me permets ici de porter sur l'ensemble des ouvrages de ce grand homme, se trouvent dans les trois dernières éditions d'un de mes faibles écrits, qui a obtenu le plus d'honorables suffrages. Si le philosophe de Ferney vivait encore, peut-être aurais-je la timide prudence de les supprimer, tant cet éloge, tout légitime qu'il

est, a éveillé de haines! tant j'aurais eu à craindre qu'on ne crût ma reconnaissance envers un vieillard illustre, qui m'honorait de quelque amitié, faite pour rendre ma plume adulatrice! Mais trente-deux ans se sont écoulés depuis sa mort : l'envie agite encore ses serpents sur sa cendre refroidie. Il y a une sorte de danger depuis la Révolution française à se montrer juste envers sa mémoire, et ce sont des motifs pour mon courage de transcrire en 1811 ce que j'ai publié d'abord en 1777, et ensuite en 1803. Il faut que je tente, autant qu'il est en moi, d'empêcher que l'opinion publique ne s'égare sur un des plus beaux génies dont s'honore le dix-huitième siècle, puisque, grace aux fureurs d'une secte expirante, la postérité pour lui semble ne pas commencer encore.

Je ne dirai point que l'auteur de la Henriade eut éminemment dans ses compositions littéraires, et dans la partie la plus travaillée de ses écrits philosophiques, un sens droit : cette qualité, si précieuse dans les livres du second ordre, semble bien faible quand il s'agit d'un homme qui a promené soixante ans sur l'Europe le sceptre de l'opinion. Qu'est-ce que le sens droit dans Homère, quand à chaque pas on y rencontre le génie?

Toutes les sortes d'esprit se trouvent rassemblées dans les productions de cet écrivain immortel : il est plus qu'Ovide et Chaulieu dans ses Poésies fugitives : il est Fontenelle dans ce qu'il a écrit sur les sciences, Montaigne dans ses mélanges, Longus, Lucien, Le Sage et Hamilton dans ses romans.

Personne n'a eu l'esprit plus étendu : il a fait la Henriade et des épigrammes, l'Histoire générale et le Voyage de Scarmentado, Mahomet et le Pauvre Diable.

Personne sur-tout n'a eu l'esprit plus éminemment Philosophique : il est Philosophe, mais avec mesure, dans ses tragédies, dans ses histoires et dans ses romans; il a porté la Philosophie jusque dans la métaphysique, où il est si difficile de la rencontrer.

Le goût a été particulièrement l'apanage de ce grand homme : il n'a point transposé les limites invariables des genres; il est, sur-tout dans les productions de sa jeunesse et de son âge viril, grave, majestueux, pathétique, enjoué et sublime, quand il le faut, et autant qu'il le faut : il a varié à l'infini ses caractères : il ne fait point parler Henri IV comme Charles VII, et Candide comme Pierre-le-Grand : Mérope n'est point Aménaïde : il n'y a que le titre de

héros qui réunisse Mahomet, Tancrède, Brutus, et Orosmane.

Pourquoi refuserait-on le titre d'homme de génie à l'écrivain qui a chanté Henri-le-Grand et Jeanne d'Arc, qui a fait le Siècle de Louis XIV, qui a créé Mahomet et Alzire (1)?

Saint-Lambert a dit (et son mot a fait proverbe) qu'il était impossible, en ouvrant au hasard les soixante-dix volumes de la collection des œuvres du grand homme, de ne pas tomber sur une page qui éclaire, qui instruise, ou qui amuse. C'est le seul écrivain, depuis le siècle de Périclès, sur lequel on puisse s'exprimer ainsi; et un phénomène aussi unique n'est point à dédaigner.

Hommes de lettres ses contemporains, qui avez eu la gloire de lui ériger une statue de son vivant, contemplez en silence l'universalité des talens de ce grand homme, observez l'impulsion qu'il a donnée à son siècle; et si vous êtes justes, vous vous réunirez pour lui faire un palladium de vos suffrages, et pour maintenir auprès d'une génération qui tend à le méconnaître, ses titres à l'immortalité.

---

(1) Ici finit le morceau sur Voltaire, tiré de la *Philosophie de la Nature*.

NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS SUR VOLTAIRE.

Du seul mode de le juger qui convienne à une Nation grande et généreuse.

Lorsque les beaux génies qui donnèrent naissance au siècle de Louis XIV, et qui le rendirent le plus classique de tous, eurent cessé d'être : lorsque Molière, Corneille, Racine, La Fontaine, Boileau, Pascal, Bossuet et Fénélon n'existèrent plus que par leurs étonnans ouvrages, la nature, comme si tant de créations successives l'eussent épuisée, se reposa un moment ; alors parut Voltaire ; alors le siècle de lumières, sur le point de s'éteindre, se renoua par un seul beau génie à la gloire et à l'immortalité.

Le facétieux abbé de Voisenon a rendu à sa manière un hommage du même genre au grand homme ; et comme la parodie est ici nécessaire pour servir de passeport à l'éloge, par condescendance pour des contemporains qui ne veulent plus rien louer qu'eux-mêmes, je vais le transcrire.

« Lorsque Voltaire sortit des mains de la

» nature, il restait à celle-ci un plus grand
» nombre d'ames que de corps dans son atelier :
» ce qui la décida à en faire entrer cinq ou six
» différentes dans le grand homme. Peut-être
» aussi ne fut-elle aussi généreuse qu'aux dépens
» de quelques individus humains ; car on ren-
» contre bien des corps dans lesquels elle a
» oublié de mettre une ame. Ce qu'il y a de
» bien sûr, c'est qu'il y a dans Voltaire de quoi
» constituer cinq à six grands hommes. »

Quand Voltaire parut, il ne trouva personne autour de lui qui pût être son rival par l'universalité des connaissances : alors il aspira à une espèce de monarchie universelle ; et ce sceptre de l'opinion qu'il prit à dix-neuf ans en donnant son OEdipe, il le conserva presque jusqu'à soixante et dix, quand il créa dans Tancrède son beau rôle d'Aménaïde ; ce demi-siècle de gloire continue n'a été donné qu'à lui seul dans les Annales de toutes les littératures.

Observons que cet OEdipe, par lequel Voltaire débuta à dix-neuf ans, est un chef-d'œuvre de style ; qu'on lise sans préjugé, sur-tout les trois derniers actes, après avoir lu quelques belles scènes d'Andromaque ou d'Iphigénie, et on reconnaîtra le même goût, et sur-tout la même manière. Cette expérience a été faite

vingt fois sur des oreilles délicates, et rarement elle a manqué : si on isole les vers sans que le sens en indique l'auteur, on prend indifféremment ceux de Voltaire pour les vers de Racine, et les vers de Racine pour ceux de Voltaire.

L'universalité des genres où Voltaire a excellé, constitue encore un des domaines exclusifs de la gloire du grand homme, dont l'envie cherche à reculer l'apothéose.

Il a écrit avec autant de supériorité en vers qu'en prose : c'est l'écueil où de beaux génies ont presque toujours échoué; voyez les faibles poésies qu'on a eu la maladresse d'insérer dans les œuvres complètes de Montesquieu. Le seul Racine aurait pu approcher à cet égard de Voltaire, à en juger par son charmant badinage contre les *Imaginaires*, et par son Histoire de Port-Royal; mais il s'en faut bien que le génie du créateur d'Athalie ait sous ce point de vue la flexibilité du talent de son rival : ce dernier qui peut avoir la monotonie de l'élégance dans sa poésie, est un protée dans sa prose; il n'écrit point son beau Traité de la Tolérance comme son Histoire de Charles XII : il n'y a que le goût qui réunisse des chefs-d'œuvre de prose aussi variés que Zadig et les plaisanteries contre

Pompignan ou Maupertuis, que Candide et le Siècle de Louis XIV.

L'esprit de dénigrement nous dit sans cesse que Voltaire n'a rien créé : c'est une grande erreur, à mon gré; il s'est créé lui-même, et dès-lors personne n'a pu l'égaler : il a ouvert et fermé la carrière.

Si l'on considère la vie morale de Voltaire, malgré quelques éclipses de sa gloire dues à l'irascibilité de son caractère, il a eu, en ce genre, les plus beaux titres à la reconnaissance publique; et quelque circonscrite que soit la carrière où je marche, je dois répondre à la calomnie qui a empoisonné sa vie privée, en justifiant cette dernière par quelques détails.

Voltaire né riche, sobre et économe, ne perdit pas ses premières années à se rendre indépendant de la fortune; l'intérêt que lui donna Pâris Du-Verney dans les vivres de l'armee française, à l'époque de la guerre de 1741, lui valut huit cent mille francs, qu'il fit valoir avec intelligence, en prêtant à de grands seigneurs et même à des souverains de l'Allemagne, qui le payèrent bien et le protégèrent : le maréchal de Richelieu fut le seul de ses créanciers qui ne s'acquitta envers lui qu'avec de belles lettres sans orthographe et des épigrammes. Vers l'é-

poque de mon voyage à Ferney, il s'était fait de ses pensions et du placement de ses capitaux près de cent trente mille livres de rente, presque tout en viager, avec lesquelles il vivait en grand seigneur, raccommodait les fortunes délabrées de ses nombreux vassaux, et pensionnait, sans le dire, une foule d'infortunés, et sur-tout de gens de lettres.

Un des plus beaux traits de ce genre, et des plus faits pour honorer à jamais sa mémoire, est d'avoir tenu lieu de père, pendant un grand nombre d'années, à une descendante du grand Corneille, réduite par l'insouciance de sa famille à la plus profonde indigence : le créateur de Cinna et de Rodogune, s'il avait pu prévoir l'abandon de l'opulent Fontenelle, aurait refait en faveur de Voltaire le beau Testament d'Eudamidas.

C'est Pindare-Lebrun, qui, dans une ode pleine de talent et d'ame, indiqua au grand homme et le mal et le remède : celui-ci adopta à l'instant la jeune Corneille, la traita avec les égards les plus délicats, car il n'y a point de service quand il n'y a point de délicatesse, et lui fit faire un excellent mariage. Ce beau trait, qui fait tant d'honneur et au poëte lyrique et au patriarche des Philosophes, fut empoisonné avec la plus perfide adresse par Arimane-Fréron.

Une vie aussi morale ne se démentit jamais : le héros de la bienfaisance allait chercher les grandes causes les plus désespérées, pour les plaider au tribunal de l'opinion publique, et les gagnait d'ordinaire ; toute l'Europe a retenti de ses ingénieux mémoires en faveur des Calas, des Sirven, des Labarre : son dernier soupir a accompagné le triomphe de l'éloquent Tolendal, que lui-même avait provoqué ; il soutenait à-la-fois la tolérance de son crédit, de son génie et de sa bourse. Ce dévouement d'une vie toute entière à réparer les torts, à réprimer les abus de la force, à protéger l'innocence désarmée, couvrit de gloire les paladins de l'ancienne chevalerie. Pour la France, elle n'a acquitté la dette sacrée de l'humanité envers Voltaire, qu'en donnant l'essor au redoublement de la rage concentrée de l'envie, en privant sa cendre à peine éteinte des honneurs publics qu'on devait à la mémoire d'un grand homme, et en reculant avec la plus perfide adresse, depuis plus de vingt années, le moment où il pourra siéger avec Homère, Platon, Marc-Aurèle, Montaigne, et Racine, dans le vrai Panthéon de la gloire.

Cependant il existe un motif, du moins apparent, qui empêche le troupeau passif des gens de bien de s'élever contre les éternels persécu-

teurs de Voltaire et de sa mémoire : je ne le dissimulerai point, parce que je me suis emparé un moment, mais en songe, des balances de ce Minos, qui *jugeait aux enfers tous les pâles humains;* et que je dois la justice aux vivans comme aux morts : je monte sur mon tribunal phantastique, et Fréron, l'huissier des demeures sombres, appelle la cause.

Voltaire, dit l'avocat du Journalisme (car cette secte doit naturellement trouver des partisans aux enfers), Voltaire a traité d'*infâme*, et a proposé d'*écraser* la religion nationale, sur laquelle en France l'ordre social repose : il n'y a d'*infâme* que le nom de Voltaire, qui a été vingt fois *écrasé* par l'illustre Fréron. — Fort bien, dit avec timidité un jeune néophyte de la saine Philosophie, qui venait de quitter Marc-Aurèle et Montaigne, pour voir un jugement de Minos : il ne faut traiter personne d'*infâme* et encore moins un culte, à moins qu'il ne soit essentiellement intolérant comme celui de Saturne, où les pères, par piété, brûlaient leurs enfans : il ne faut rien *écraser*, si ce n'est le serpent de la satyre; mais je me permettrai de demander à ma partie adverse, où elle a trouvé l'anecdote odieuse qu'elle rapporte avec une sorte de complaisance : je sais par

cœur mon Voltaire; car, que peut-on faire de mieux dans l'empire des ombres, que de répéter sans cesse ce qui nous a charmé pendant la vie? Or, il n'y a pas un seul mot de cette imputation odieuse, dans les cinquante-cinq volumes qui composent la brillante collection de ses ouvrages. — L'ombre Voltairienne badine sans doute. Le blasphême que je dénonce est répété plus de cent fois dans la partie des œuvres du poëte perturbateur, qui porte le plus son cachet... dans les quinze volumes de sa Correspondance. — — A ce mot de *Correspondance*, un murmure d'indignation se fit entendre sur tous les points de la salle d'audience : les ombres spectatrices étaient trop blêmes pour rougir; mais je vis le moment où elles fondaient sur l'orateur du Journalisme, pour le précipiter dans le Tartare, à côté de Titye, de Sisyphe, et de tous les grands coupables de l'ancienne Mythologie : ce mouvement spontané m'empêcha de prononcer la sentence, et je me réveillai.

Je ne connais dans l'histoire aucun trait d'immoralité comparable à celui dont le Journalisme se sert pour *entacher* (c'est le mot qu'imagina le parlement pour caractériser la petite et froide tyrannie du duc d'Aiguillon) pour *enta-*

cher, dis-je, la grande et juste renommée de Voltaire : ce n'est que dans les enfers qu'on a pu imaginer de tirer d'une Correspondance amicale et par sa nature essentiellement secrète, la base d'un crime de lèse-majesté divine au premier chef, pour assouvir son atroce vengeance contre la mémoire d'un grand homme.

Eh! de quel droit va-t-on fouiller dans les replis les plus cachés d'une conscience qui s'oublie, ce qu'un voile éternel devait d'autant plus couvrir, qu'on ne s'adressait pour ainsi dire à personne, puisque l'ami de son cœur est un autre soi-même ? Jamais dans les cinquante-cinq volumes des vrais ouvrages de Voltaire, en mettant à part son opinion très-prononcée sur les Révélations dont le sacerdoce peut abuser, on ne trouvera de sarcasmes de ce genre : tout en général y respire la décence : le beau dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur y est empreint à chaque page. Ce sont ces cinquante-cinq volumes qui renferment sa morale publique, et c'est là seulement que l'homme de bien doit le juger.

C'est un délit inexpiable pour Beaumarchais et Condorcet, les éditeurs du Voltaire de Kehl, en soixante-dix volumes, d'avoir, sous le vain prétexte de ne rien perdre des productions du

grand homme, tiré de l'oubli cette Correspondance secrète, qui donnait un prétexte à ses éternels ennemis d'avilir sa mémoire : si du moins les deux éditeurs avaient fait un choix avec intelligence; s'ils avaient borné à deux ou trois volumes ce recueil indigeste que leur avarice a porté à quinze, le monde littéraire n'aurait pas été troublé : et une nation grande et généreuse n'aurait pas été accusée d'ingratitude envers le plus extraordinaire, peut-être, de ses grands hommes, pour avoir dévoué à une sorte d'opprobre sa mémoire : opprobre qui ne devrait tomber que sur les sourdes vengeances de ses implacables ennemis, et sur la sordide avarice de ses éditeurs.

Au reste, cette Correspondance en quinze volumes offre une tache dont rien ne saurait la laver; elle n'est point complète : il manque celle des personnages les plus importans, du cardinal de Bernis, de la maréchale de Luxembourg, et de plusieurs de ses Mécènes d'Allemagne. On sent assez que si toutes ces Correspondances avaient paru à-la-fois, il y aurait eu moins de danger à les lire; elles se seraient rectifiées l'une par l'autre : par exemple, les lettres à un prince sage tel que le duc de Wirtemberg, auraient neutralisé le poison de

celles qui ont échappé au cynisme de d'Alembert ; alors, d'après le grand principe, que la pensée de l'homme, libre par son essence, ne constitue, même dans ses abus, de vrai délit, que lorsque l'auteur la publie, on n'accuserait point Voltaire de quelques inconvenances, destinées par leur nature à rester secrètes : alors le fameux équilibre de Beccaria entre les délits et les peines serait rétabli; le Journalisme userait ses dents sous la lime, et notre Apollon à demi détrôné, serait réintégré dans sa monarchie.

Tout ami sage de Voltaire, dont le cœur seul, en écrivant, était en contact avec celui du grand homme, a pu pressentir le scandale que causerait un jour la publicité d'une Correspondance confidentielle de ce genre et a dû l'anéantir. Plus d'un de ces hommes vertueux s'est déterminé, en effet, à ce pénible sacrifice : il existe en ce genre un fait extrêmement piquant, qui m'a été confirmé par la famille du personnage, et que je rapporterai ici d'autant plus volontiers, qu'on n'irait pas le chercher dans un recueil d'anecdotes littéraires, qui n'a pas le mérite du goût et encore moins celui de la précision.

Tout le monde connaît la passion, moitié sensuelle, moitié platonique, qu'inspira à Voltaire la fameuse marquise du Châtelet, la même

à qui fut adressée l'*Epître à Uranie*, et qui, sous les auspices du géomètre Clairaut, traduisit avec succès les *Principes Mathématiques* de Newton. Cette héroïne avait un caractère très-prononcé, et à l'avènement du grand Frédéric au trône de Prusse, elle refusa de lui céder le grand homme, dont elle avait pour ainsi dire épousé la gloire. L'auteur de la Henriade ne fut point ingrat, et il aima madame du Châtelet autant qu'un poëte, qui se fait roi dans la littérature, peut aimer : la Correspondance de deux êtres aussi extraordinaires se porta jusqu'à huit volumes in-4°, que l'héroïne, à mesure, faisait relier avec magnificence. Il n'y avait rien de plus original que la manière dont Voltaire y parlait la langue de l'amour ; il entremêlait quelques vers à la Tibulle, aux nombreuses épigrammes que lui dictait sa haine contre un sacerdoce persécuteur. L'abbé de Voisenon, introduit dans la société de madame du Châtelet, lui plut infiniment par son ton de bonne compagnie, que sa figure de singe faisait ressortir encore, par ses saillies originales et par ses anecdotes ; quand Voltaire, exilé dans Ferney, commença à vieillir, Uranie confia à son nouvel ami, qu'elle était entiérement détachée de l'homme immortel qu'elle avait tant aimé. Voisenon ne fit aucune

réponse, mais il alla en silence chercher un des volumes de la Correspondance, en lut quelques pages, et voyant les yeux de la marquise humides de ses larmes, il ferma le livre et lui dit : vous n'êtes pas guérie. Long-tems après, cette espèce d'épreuve de l'anneau de Gygès fut renouvellée, mais eut un autre dénouement. Saint-Lambert, le chantre aimable des Saisons, avait été dans l'intervalle le médecin de madame du Châtelet ; celle-ci, lors de la maladie qui la moissonna dans la vigueur de son âge, se rappella encore ses anciennes amours, et pour ne compromettre aucun secret, ordonna de brûler les huit volumes de sa Correspondance.

Si l'on veut réunir en un seul faisceau tous les traits de lumière qui peuvent naître de cet essai d'apologie et y réfléchir en silence, on est conduit comme par la main à un grand résultat : c'est que pour juger sainement le monarque littéraire du dix-huitième siècle, il faut le considérer dans l'ensemble de sa vie, soit publique, soit privée ; s'il est manifeste que comme écrivain il a conservé la morale publique dans ses immortels ouvrages, et que comme homme privé, il a couvert la France de ses bienfaits, qu'importent de petits détails qui ne doivent jamais arriver à l'histoire ? Il faut toujours,

quand on veut être juste, sur-tout envers la mémoire d'un grand homme, en revenir à l'anecdote de l'orientaliste Houbigant, citée à la p. 23 de cet Opuscule; c'est-à-dire, si l'ensemble des ouvrages dont on fait la dissection est inattaquable, faire l'apothéose de son auteur, et ne jeter au feu que le recueil des sottises méchantes et absurdes du Journalisme.

DERNIÈRE CONSIDÉRATION

SUR LE PHILOSOPHISME ET LA PHILOSOPHIE.

Il me prend fantaisie, pour la dernière fois, de me citer, non comme autorité, je n'ai point un pareil orgueil, mais parce que j'ai parlé la langue des principes il y a trente ans, et que ces principes n'ont pas changé, depuis que le Jacobinisme a fait un dieu de Marat, et que le Journalisme a tenté de chasser Voltaire de sa petite chapelle de Socrate.

J'ai trouvé, sous la date de 1780, le morceau philosophique suivant écrit de ma main, et lu à Voltaire : je ne suis pas bien sûr où je l'ai placé, mais il est constant qu'il est imprimé quelque part dans un des soixante volumes que j'ai eu la faiblesse de publier; puisse sa mo-

dération, le seul mérite que je lui connaisse, trouver grace auprès de mes lecteurs !

Il y a des tems dans la jeunesse des nations où un Philosophe est un demi-dieu ; c'est lorsqu'une rouille antique déshonore leurs opinions, leur culte et leurs lois ; lorsque, pour les ramener à la morale de la nature, il faut détruire également et ce qu'elles font, et ce qu'elles croyent. Quand la révolution est faite, tout le monde s'enorgueillit d'avoir des principes ; mais l'esprit humain monté à cette hauteur, ne reste pas stationnaire comme les grandes planètes ; il descend, et alors la Philosophie est remplacée par le Philosophisme.

Quand les Philosophes ont été les législateurs de la terre, on a cabalé contr'eux ; quand les sophistes les ont remplacés, on les a confondus sous la même dénomination, afin de dire qu'ils cabalaient à leur tour.

Ce n'est pas que la Philosophie même n'ait eu de tems en tems quelques éclipses : par exemple, quand cachée derrière ses grands hommes, elle a voulu se faire la dispensatrice unique de la renommée. Voyez Port-Royal : jamais on n'a vu sur la terre de société qui ait rendu plus respectables le génie et la vertu : cependant ces solitaires célèbres n'ont pas toujours secoué les

préjugés des sectaires. Arnaud doutait que les jésuites pussent produire un bon géomètre ; Pascal fait l'éloge du ridicule écrit des *Enluminures* dans son chef-d'œuvre des Provinciales.

Qu'on ne dise point que l'antique religion du cœur n'est qu'un tissu de préjugés qui déshonore l'être qui pense : c'est bien à des sophistes que j'ai vu naître à dégrader un culte qui subsiste depuis la naissance des âges ! S'ils exigent de moi dix preuves pour justifier ma croyance, j'en exige d'eux au moins mille pour justifier leur incrédulité.

L'athée demande, pour revenir à l'être suprême, le miracle de Julien : il veut lire sur un nuage en caractères de feu : *Homme, adore la Divinité :* mais le spectacle de ces systèmes de soleils, gravitant les uns sur les autres, pour maintenir l'harmonie de l'univers, n'est-il pas plus lumineux qu'un vain nuage ? Quels sont ces caractères qu'on oblige la main de Dieu à tracer pour se faire reconnaître ? veut-on que l'Ordonnateur des Mondes parle la langue de l'athée et s'assujétisse à sa grammaire ?

Un sophiste n'a point le droit d'écrire contre Dieu, à cause des nuages dont il s'enveloppe : c'est être de mauvaise foi que de ne voir dans la religion immortelle du cœur, que le voile léger

qui la couvre, et non les traits innombrables de lumière qu'elle laisse échapper. Le point mathématique, le calcul des infiniment petits, la considération de ces lignes, qui, en s'approchant sans cesse, ne parviennent jamais à se rencontrer, sont autant d'écueils pour l'intelligence des géomètres : en conclurez-vous que Bernoulli et Archimède sont des imposteurs? ferez-vous comme Hobbes un livre contre le charlatanisme des géomètres?

En général l'athée n'a point l'organe de la sensibilité; il cesse de croire, parce qu'il cesse de sentir : tel fut Fréret, s'il est vrai, qu'il ait écrit la *Lettre de Trasibule*. Bacon, Locke, Malebranche et Newton, aussi instruits que Fréret, mais qui avaient plus de tact, plus de souplesse dans les organes, ne prononçaient qu'avec respect le nom de l'Être suprême; ils avaient trop étudié les grands effets de la nature pour ne pas adorer la première cause.

Les hommes à grand caractère, dont l'imagination ardente et la finesse de goût trahissent la sensibilité, sont naturellement pieux. Voyez Pascal, Racine, le docteur Young et Fénélon : on n'aurait pu leur ravir Dieu, sans leur ravir en même tems la moitié de leur existence.

Quel est l'homme sensible qui pourrait s'ac-

commoder d'une doctrine cadavéreuse, d'une doctrine essentiellement contraire à tous les nœuds qui l'enchaînent à la nature ? qui voudrait vivre dans la société sans famille, sans patrie et sans amis, et mourir seul sans laisser de mémoire ?

Oui, du culte sublime annoncé dans mes vers,
Tout atteste à mes yeux la céleste origine :
Mais l'Athée, épuisant cent systèmes divers,
Croyant tout, niant tout, sans changer de doctrine,
Dans un monde animé ne voit que des déserts,
Appelle autour de lui le néant des pervers,
S'isole du bonheur que son dogme assassine,
Et vit seul, en aveugle, au sein de l'univers.

RÉSUMÉ

De l'Essai plus malin que méchant sur le Journalisme;
Balance du bien et du mal;
Remède pour les blessures de l'amour-propre.

Michel-Ange, Servandoni ou Palladio, qui érigent un édifice à péristyle et à colonnes pour y loger les habitans de l'Olympe ou les rois, embrassent par une seule pensée toute l'ordonnance de leur monument; pour moi, qui ne veux bâtir qu'une petite maison de Socrate pour y loger un philosophe, j'y emploie tous les

décombres et toutes les rocailles que je trouve sur mon passage : voilà pourquoi il se trouve tant de digressions et d'épisodes dans mon Opuscule, qui d'ailleurs n'opérerait pas l'effet que j'ai droit d'en attendre, si je le traitais par démonstrations suivies, et avec la méthode des dialecticiens et des géomètres.

J'ai eu d'abord l'attention bien rare, dans la guerre de défense, où l'on m'a engagé malgré moi, de ne point désigner mes indiscrets aggresseurs; il est dans mes principes de toujours m'oublier, quand c'est la cause publique que j'ai à défendre, et il n'y a point ici de ruse carthaginoise; car non-seulement je n'en ai pas nommé un seul par son nom patronymique, mais même je me suis refusé, jusqu'à ce moment, à entrouvrir le voile du nom de guerre sous lequel on m'a traduit sur le champ de bataille.

On dira peut-être que parler d'un journal connu, non par le choix, mais par le nombre de ses lecteurs, c'est assez le désigner à l'opinion publique; je n'en crois rien : ma théorie embrasse les soixante et dix ans des annales du Journalisme, depuis 1735 jusqu'à la fin de 1804; or, il y a eu dans cet intervalle des journaux littéraires ou révolutionnaires qui ont eu cinquante à soixante mille lecteurs; et la plupart,

bannis de la bibliothèque des gens de goût, ne méritaient d'être cités que dans les Lexiques et dans les Nécrologes.

A ne m'en tenir qu'aux journaux littéraires, car j'aurais trop beau jeu avec les feuilles incendiaires de la Révolution, on ne me niera pas sans doute que les Annales politiques de Linguet, avant que le vindicatif Vergennes le fît mettre à la Bastille, le Mercure restauré par la Harpe, lorsqu'on le tirait à sept mille exemplaires, et même la malheureuse *Année littéraire* de Fréron, lorsque, tout frais prélevé, il s'en faisait vingt-cinq mille livres de rentes, ne remplissent parfaitement les conditions du problême.

Parmi ceux de ces écrits périodiques qui pouvaient mériter leur célébrité, il en est un sur lequel presque personne n'a fixé ses regards, parce qu'il était tout-à-fait hors de la ligne du Journalisme; et c'est pour moi un motif de m'étendre sur son succès. Il s'agit d'un journal ayant le titre de celui de Fréron, mais écrit dans un sens inverse; de manière qu'il existait à la fois une *Année littéraire* pour les gladiateurs de la secte née avec Desfontaines, et une autre, sans fiel de parodie, à l'usage de l'homme de goût et de l'homme de bien.

Ce fut Clément de Genève qui imagina dans les années 1748, 1749, 1750, 1751 et 1752 ce beau schisme qui lui fit tant d'honneur. « Doublement républicain, dit-il dans sa préface, » parce que je suis né dans la ville de Calvin et » dans les lettres, je ne veux point tenir ma » pensée dans une prison perpétuelle. » Il promit de se faire lire sans arborer de drapeau, sans insulter personne, et il tint sa parole.

On ne peut se faire une idée de l'excellent ton de ces *cinq Années littéraires*, si l'on n'en a pas commencé et terminé la lecture; c'est une succession éblouissante d'analyses à la fois courtes et substantielles : il passe d'une tragédie à un traité d'algèbre par une transition si heureuse, qu'on lui croit toujours à la main la baguette de la féerie. Il joint à ce talent unique la plus parfaite impartialité; il avait eu l'audace de composer une *Mérope* concurremment avec celle de Voltaire, qui règne sur la scène française : quand le moment fut venu de rendre compte dans son Journal de la *Mérope* de son rival, il le fit avec un enthousiasme qui partait du cœur et critiqua la sienne avec autant de dureté que s'il se fût appelé Elie-Cathérine Fréron.

Il a paru en peu de tems deux éditions origi-

nales et une contrefaçon des *cinq Années littéraires* de Clément, et d'après le tableau comparatif que j'en ai tracé, il en résulte pour moi que ce modèle des journaux du tems a eu de cinquante à soixante mille lecteurs; il est affreux de penser que tandis que l'*Année littéraire* hétérodoxe de Fréron prospérait, soudoyé par le Journalisme, protégé par l'excellent monarque Stanislas, dont on avait surpris la religion, et par un archevêque de Paris qui n'avait que du zèle sans lumières, l'ingénieux auteur d'une *Année littéraire* orthodoxe, qui n'avait d'appui que par le goût et les lumières, soit mort fou en 1767 dans les cachots de Charenton.

Si d'après tous les principes que j'ai jetés en courant dans cet écrit, où j'ai trouvé plus sage de me jouer de mon sujet que de le traiter en règle, on veut résumer ma doctrine philanthropique, on trouvera peut-être que quelqu'active que se soit montrée l'épidémie du Journalisme dans les années de sa plus grande concentration, le mal qui en a résulté est peut-être moins grand qu'on aurait dû s'y attendre, si l'on réfléchit combien il est facile d'après ma théorie tutélaire de s'en garantir. Il en est du Journalisme comme d'un volcan facile à s'embraser: vous tenez-vous à une grande distance, n'ayant

rien prévu, vous êtes frappé avec l'éclair : mais si vous approchez du cratère même, si vous étudiez dans les entrailles mêmes du mont embrâsé le mécanisme de l'embrâsement, le danger ne peut vous atteindre et vous êtes sauvé.

Ce qui n'atténue pas avec moins de succès le mal d'opinion fait par le Journalisme, c'est une considération que j'ai déjà effleurée dans le cours de cet innocent opuscule.

Un journal qui n'est né que de l'impuissance et qui ne se maintient que par le dénigrement, n'est d'ordinaire lu qu'une fois, ensuite il est oublié à jamais; il n'existe qu'un seul cas où on le retire pour quelques minutes du néant (et ceci constitue une espèce de crime public), c'est lorsqu'on a besoin de consulter ces archives de malignité, pour dresser contre des ennemis des espèces de tables de proscription; mais un bon ouvrage, que tous les gens de goût s'arrachent, qui obtient à la fois le succès d'estime et le succès de vente, met à mort, à chaque minute de sa longue existence, le journal ingénieusement ou bêtement perfide qui l'a déchiré. S'il avait pu exister dans la Rome des Césars une gazette littéraire manuscrite, dans les principes de notre Journalisme français, Virgile attaqué par un Mœvius

et un Bavius n'avait besoin que d'un seul vers pour les condamner à la plus odieuse des immortalités.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Il y a une manière bien plus noble, à mon gré, d'émousser ou même d'anéantir les traits d'une satire, qui menace de compromettre notre renommée; et ce qui va bien étonner, c'est que je la rencontre dans la vie d'un littérateur de l'Académie française qui n'eut jamais de caractère, l'abbé de Voisenon; ce jour-là il s'en créa un, mais à sa manière, c'est-à-dire en cachant un grand sens sous un voile de ridicule, Voici l'anecdote.

Un homme de lettres, ancien ami de l'abbé, croit avoir à se plaindre d'un délit qui tenait à son insouciance et à sa frivolité; dans l'amertume de son indignation, il écrit de verve une satire bien violente contre son perfide ami, et pour jouir des convulsions de son amour-propre, il va lui en faire la lecture : l'abbé plus sage, et qui au fond n'avait pas répudié son cœur, écoute avec le plus grand calme la diatribe; ensuite, serrant avec une légère émotion la main du poëte : Mon ami, lui dit-il, cette satire, telle qu'elle est, ne vous ferait point d'honneur; permettez-moi de la retoucher, et je vous réponds

du succès. Le poëte interdit garde le silence de l'étonnement : l'abbé prend la plume, rend un peu plus acérés les traits de la satire, et dit de lui-même, mais avec talent, quelques petites horreurs à la mode, qui avaient échappé à son historien. L'homme de lettres, confondu d'une pareille indifférence, embrasse l'abbé, jette la satire au feu et se punit lui-même en contant à tout le monde son aventure.

Ce mode particulier de se venger du cynisme de la satire sort de la classe ordinaire, parce qu'il suppose de la magnanimité à-la-fois dans l'oppresseur et dans la victime; mais n'y aurait-il pas un moyen général et plus à la portée de tous les hommes de lettres offensés, de se dérober à la sourde et odieuse tyrannie du Journalisme, en s'accordant à ne plus envoyer désormais les ouvrages de pure littérature aux ouvrages périodiques, et en adoptant uniquement, pour les faire connaître, la voie des affiches ?

Il ne faut pas se dissimuler qu'en rendant inutile le charlatanisme des Journaux, un bon livre arrive plus lentement à la célébrité, mais cette célébrité est plus sûre, parce qu'elle ne s'établit que sur les jugemens raisonnés de l'homme de goût, qui à la longue maîtrise l'opinion publique. Pour moi (et je rougis un peu de me citer ici),

depuis l'âge de vingt ans, où je me suis jeté en enfant perdu dans la carrière des Lettres, j'ai suivi constamment cette méthode, et je m'en suis assez bien trouvé. Mes premiers essais étant pour la plupart sans caractère, quand l'homme de goût n'y avait pas imprimé le cachet de son suffrage, je me suis condamné moi-même, et j'en ai oublié jusqu'au titre, comme Fontenelle faisait des satires écrites incognito contre ses *Mondes* et son *Histoire des Oracles*.

D'un autre côté, quand l'indulgence publique protégeait, malgré mon indifférence pour les annonces périodiques, ceux de mes faibles écrits qui semblent être restés, tels que la *Philosophie de la Nature*, le *Monde Primitif*, *Tige de myrte*, et mes nombreuses *Histoires*, je m'apercevais que le silence même des Journaux consolidait ma petite réputation naissante; il n'y avait point eu de ces analyses, si commodes pour la paresse de l'homme, qui se condamne à ne jamais juger par lui-même; mais les gens de l'art avaient prononcé, le livre se vendait, et les éditions multipliées déposaient d'année en année, je ne puis dire de génération en génération, contre le délire du Journaliste qui détrônait seul, dans une Feuille morte en nais-

sant, une réputation qui s'agrandissait, malgré ses injures et peut-être par l'effet même de ses injures.

Un autre motif, d'un bien plus grand intérêt encore, démontre la nécessité d'une si sage mesure; l'homme de lettres qui a le malheur de contracter avec un Libraire vulgaire, est ordinairement en minorité devant lui : ce dernier s'inquiète peu de la nature du livre qu'il met en vente, du caractère de son auteur; en tirer le plus d'argent qu'il peut est son unique objet; c'est une mine qu'il exploite uniquement à son profit, et il enterrerait son bienfaiteur dans le premier filon, s'il pouvait vendre son cadavre : de là ses manœuvres clandestines pour faire annoncer son livre dans les Journaux à libelles; plus on dit du mal et de l'ouvrage et de l'écrivain qui l'a signé, plus il s'attend à une recette abondante; cette recette est d'autant plus forte que si l'auteur descend à une apologie, le combat s'engage, la lutte fait du bruit, et le Libraire tire parti soit des blessures de l'amour-propre, soit du délire de la vengeance.

Le dernier des remèdes qui se présente pour rendre moins sensible la fureur toujours croissante du Journalisme, quand il se suppose

protégé, c'est de rendre inutile le signe de ralliement de ses chefs, qui conjurent dans les ténèbres l'avilissement de la littérature; mais je n'appuyerai pas sur ce mode, parce qu'il répugne à mon caractère, et qu'il ne ferait peut-être qu'éterniser la guerre au lieu de l'anéantir. Je me hâte de me faire entendre.

L'agent du Journalisme aime bien à combattre, mais pourvu qu'il n'y ait point de danger. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la magnanimité des héros de l'Iliade; s'ils n'étaient pas de vils Thersites, il n'y aurait point de luttes engagées; leur tactique est de combattre un ennemi dont ils ne sont pas connus, en se cachant sous un casque sans visière, c'est-à-dire, retranchés prudemment derrière une lettre de l'alphabet, dont seuls ils ont la clef. Par ce moyen, on frappe sans trouver de bouclier; on empoisonne, si l'on veut, sa flèche; et d'autres fois on la décoche à la manière des Parthes et en fuyant. Ces lettres à hiéroglyphes sont de l'invention du Journalisme. J'aimerais beaucoup mieux la lance d'Achille qui, suivant Homère, faisait et guérissait toutes les blessures.

Or, le Journalisme perdrait toute sa force

d'emprunt, du moment qu'on lui ôterait son masque d'airain, c'est-à-dire, ses lettres à hiéroglyphes. Un ennemi qu'on connaît est à demi-vaincu, quand on peut le regarder en face, et lui dire, comme Molé à un chef de factieux : *Il y a loin de ton poignard au cœur d'un homme de bien.*

SUPPLÉMENT ESSENTIEL

A L'ESSAI SUR LE JOURNALISME.

OMBRE D'UNE APOLOGIE.

AVIS BÉNÉVOLE.

ENFIN voilà le promontoire des tempêtes de Vasco de Gama heureusement doublé : j'y ai trouvé le géant du Camoëns, chargé de garder l'Océan contre le téméraire qui tenterait de l'envahir, ou, pour parler sans figures, le Journalisme personnifié, qui défendait sa petite Monarchie de soixante-quinze ans, déjà vieille à sa naissance, et dont les bras décharnés commençaient à m'enlacer. J'ai péroré devant le monstre, de la manière dont Scarron parodie les harangues de Virgile ; il a souri en grimaçant, suivant son usage, et m'a laissé passer.

Le Supplément qui va suivre mon élucubration enjouée contre le Journalisme, ne sera pas sans intérêt, quoiqu'il ne

semble regarder que moi seul : mais cet égoïsme, qui d'ailleurs n'est qu'apparent, sera justifié par le premier chapitre de ce second Essai ; il le sera encore par l'importance de quelques morceaux de littérature que mon sujet amène, et en particulier par le morceau peut-être neuf sur les bases de l'histoire : enfin, fidèle à la première marche que j'ai adoptée, quand je parlerai de moi, je ne le ferai que le masque de Momus à la main, m'étendant avec complaisance sur les hommes de goût que j'ai à louer, et glissant avec la légèreté d'Atalante sur quelques ennemis que mon devoir m'ordonnait de combattre. Ce mode de tâcher d'avoir toujours raison n'était pas celui des Scioppius, des Scaliger et et des Casaubon ; mais les bons esprits de l'Académie des Belles-Lettres, Fontenelle, la Motte et Clément de Genève nous en ont corrigés. Le Journalisme a un peu plus d'entêtement : il répète encore, mais sans érudition et dans un français barbare, les grosses injures de corps-de-garde dont

s'affublaient les savans du seizième siècle, dans la langue harmonieuse de Cicéron et de César ; mais cette petite Monarchie des successeurs de Fréron ne tient plus qu'à un fil. Je vois un ange exterminateur écrire en caractères de feu, au-dessus de la tête de ses derniers Balthazar, le terrible *Mane Tessel Pharès*, qui annonce leur dernière catastrophe, et le génie comme la vertu seront vengés.

Ne voilà-t-il pas que je me surprends à copier les *Lamentations* du Prophête Jérémie, qui, suivant l'épigramme connue, n'avait tant pleuré que parce qu'il avait lu dans l'avenir qu'il serait un jour traduit par le poëte Baculard ! Reprenons vite nos joyeux crayons, et ne tuons personne, pas même à coups de sifflets.

DE L'ŒUF DE LEDA,

Qui a donné naissance à cette parodie de la Guerre de Troye.

Il semblera bien étrange que je sois arrivé au milieu de mon opuscule avant d'avoir indiqué au lecteur le motif qui l'a fait naître ; mais c'est un secret entre l'Arioste mon maître et moi : ce charmant enchanteur a toujours une baguette de féerie ; on dirait qu'il se laisse maîtriser par les évènemens, et c'est toujours lui qui en a le fil dans ses mains. Il est probable que notre petite intrigue dramatique ne se dénouera qu'à la dernière page de cette brochure. En attendant, rions de Fréron, de ses singes et quelquefois de nous-mêmes. La franche et bienveillante gaîté a tant de charmes, quand on entre dans l'hiver de la vie ! c'est le *Moly* d'Homère qui guérit toutes les blessures de la calomnie, et même quelquefois celles de l'amour-propre.

Je m'adresse à vous sans préparation oratoire, ingénieux mais malin critique, qui en mai 1811 avez, sans vous en douter, préparé les germes de ma petite Iliade ; je ne vous dirai point dans

quelle feuille périodique vous avez fait couver votre œuf de Léda ; car depuis dix ans je n'en lis aucune : j'imite un peu ce cardinal Duperron, qui ne lisait point la Bible de la Vulgate, pour ne point gâter son goût pour la période Cicéronienne ; un de mes amis a été obligé de me transcrire à la main votre plaidoyer contre moi : sans lui j'aurais ignoré que je suis cité à je ne sais quel tribunal d'un jour, que les gazettes hebdomadaires appellent par antonomase le tribunal de la postérité. Je me rends à votre invitation fraternelle, sans savoir quels sont vos titres, à quelle Cour d'assises nous plaiderons et où nous menera, soit le gain du procès, soit sa perte. Si vous êtes plus clairvoyant que moi, instruisez-moi par quelque feuille des Sibylles : car pour des feuilles littéraires ou antilittéraires, je me suis promis de n'en lire jamais.

Je ne dissimulerai point le plaisir que j'éprouve à combattre en champ clos avec un chevalier tel que vous ; car, quelque peu instruit que vous soyez et de ma vie et de mes ouvrages, vous n'avez rien ni du génie ni de l'ame d'un folliculaire ; l'éloge semble couler de votre plume honnête avec encore plus de charme que la satire. Impartial par principes, vous mettez les poids dans la balance, et sous tous ces titres,

vous pouviez faire revivre Quintilien, si vous n'aviez pas eu le malheur d'écrire dans la période, je ne dis pas sous la dictée d'un Désfontaines ou d'un Fréron.

J'entre en matière, et je dirige ma lance contre votre premier paragraphe.

Ce paragraphe me blesse, parce qu'il n'est pas tout-à-fait d'accord avec la sage impartialité qui fait la base d'une partie de votre analyse. Après avoir esquissé les neuf volumes de l'*Histoire générale* de l'abbé Millot, vous quittez tout-à-coup cet historien, qui méritait cependant de vous plus d'un éloge, et vous tombez avec assez peu d'atticisme sur son continuateur, qui cachait modestement ses deux petits volumes, à l'ombre de la collection des neuf : voici vos expressions ; si elles ne présentent pas un sens faux, elles offrent du moins une proposition *mal-sonnante*.

L'abbé Millot, dites-vous, *est assez connu... J'aime mieux passer à son continuateur, dont le nom et les ouvrages n'ont pas tout-à-fait autant de célébrité.*

Or, savez-vous, cher Aristarque, comment l'abbé Millot est connu ? lisez, je vous prie, dans une autre feuille périodique que la vôtre, feuille que je suis loin de vouloir désigner, car

l'obscurité, la plus belle des vertus chrétiennes, est son élément; lisez un extrait de cet historien fait précisément quatre mois avant le vôtre et que le père Garasse d'heureuse mémoire n'aurait point désavoué.

« C'est un singulier historien que cet abbé » Millot, dit l'honnête compilateur de la gazette: » il ose fronder Bossuet et Rollin » (sans qui probablement ni Polybe, ni Tite-Live, ni Tacite n'auraient existé).

« Il est abbé, et il ne date son histoire, ni » de la création du monde, ni du déluge, ni » de la vocation d'Abraham : ainsi son ouvrage » n'a point de chronologie, c'est cependant un » des deux yeux de l'histoiré.

» Il est abbé, et il gémit sur la destruction, » dans Rome, de l'autel de la victoire!

» La marche de ce Millot en histoire, n'est » que celle d'un *Saltimbanque*.

» Millot, dit-il dans un second article, » ressemble à un *Bonze*, qui après avoir traîné » une idole dans la boue, lui prodigue un nou- » vel encens.

» Il n'écrit pas l'histoire, il *calomnie*; il ne » raisonne pas les principes, il est le *précep-* » *teur de l'incrédulité*.

» *Il ne fait pas des portraits, il fait des*

» *caricatures ;* c'est un *baladin* qui est le *Ca-*
» *lot de l'histoire.* »

Il paraît par ces derniers coups de pinceaux, que Millot renommé trente ans pour sa sagesse, n'était qu'un athée déguisé qui mentait au ciel, aux hommes et à lui-même.

Tout bien considéré, mon cher Aristarque, je ne veux point être *connu*, comme l'abbé Millot, par mes ridicules et par mes crimes.

Je ne monterai point sur des tréteaux pour y jouer le rôle d'un *Saltimbanque* ou d'un *Baladin.*

Je ne parodierai point Polybe ou Tite-Live, pour ne laisser d'autre renom que celui de *Calot de l'histoire.*

Il n'est point dans ma morale de *calomnier* même des ennemis, quoiqu'il y en ait dans la fange du Journalisme, qu'on peut abreuver d'opprobre sans les calomnier jamais.

Sur-tout je ne veux point tour-à-tour encenser des idoles et les traîner dans la boue à la façon des *Bonzes*, jouer le rôle d'*athée déguisé* et devenir, à force de sophismes, le *précepteur* de l'incrédulité.

Voilà un homme assez mal famé que cet abbé Millot ; il est vrai qu'on ne le met au carcan que dans une gazette, et qu'à tout prendre, il pour-

rait bien un jour, en appelant de sa sentence, l'échanger contre un brévet d'immortalité.

Nous ne sommes pas encore au terme de nos surprises ; le peintre barbouilleur qui a fait la caricature de l'abbé Millot, est, m'a-t-on dit, un homme de très-bonne foi ; il pense ce qu'il dit, si toutefois il lui est jamais arrivé de *penser* de sa vie.

Et si l'on pouvait douter de sa bonne foi, j'en donnerais un garant bien irrécusable ; c'est qu'il a eu la bonhommie de signer son pamphlet non en hiéroglyphe ou en faux caractères de l'alphabet, mais de son nom patronymique en toute lettre, ce qui est vrai sans être vraisemblable.

La curiosité qui s'irrite par les demi-jouissances, voudrait bien que je déchirasse ici tous les voiles ; mais en conscience cela m'est impossible. Le nom ne m'a été prononcé qu'une seule fois, et j'étais à moitié endormi par le ton monotone de la gazette ; tout ce que je sais, c'est qu'il y a du *jon* dans ce nom-là ; et je me hâte de déclarer que le mot n'est pas *jongleur*, quoique l'extrait de l'abbé Millot tendît à le faire entendre.

Je reviens à vous, mon cher Aristarque, ou

plutôt, malgré ma digression apparente, je ne vous ai pas quitté un seul moment.

Vous avez eu quatre mois devant vous pour lire l'extrait mémorable de la gazette. Ainsi, quand vous avez dit que l'abbé Millot était assez *connu*, tout le monde croira que c'était par ses vices ou par ses inepties : or, si vous ajoutez que son continuateur *n'a pas tout-à-fait autant de célébrité par son nom et ses ouvrages* que cet abbé Millot, avez-vous voulu faire de lui une satire ou un éloge ?

Et si par hasard vous étiez trompé sous les deux points de vue ! Si Millot était un homme de mérite ! et si malgré ce mérite, j'avais quelque droit à prétendre à une plus haute célébrité, que deviendraient en dernière analyse et vos critiques et vos éloges ?

Mais peu m'importe une célébrité que je ne recherchai jamais : pendant trente ans je n'ai mis mon inutile nom à la tête d'aucun de mes écrits ; la célébrité est une fatigue quand on la cherche, et un tourment quand on ne l'obtient pas ; cependant, ne la calomnions pas quand elle vient d'elle-même, et ne lui refusons pas, par des doutes injurieux, d'être voisine d'un peu de gloire.

Je touche à l'histoire de ma vie, mon cher

Aristarque, histoire que vous allez me conter à moi-même, quoiqu'elle n'ait pas le plus léger rapport avec les deux petits volumes *in*-12 qui se cachent à l'ombre de l'abbé Millot, et de son immortalité en neuf volumes.

« Pressé, dites-vous, par le besoin de la » gloire, à peine le continuateur de Millot a-t-il » secoué la poudre des classes, qu'il publie dix » gros volumes *in*-8° qu'il intitule *Philosophie* » *de la Nature.* »

Si j'étais le docte Casaubon, je dirais au narrateur, en latin, dans une période Cicéronienne, qu'il y a dans son assertion autant de fautes que de mots, mais il est plus poli de le laisser entendre que de le dire. Ainsi faisait l'ingénieux Lamotte, quand aux genoux de la savante Dacier, il la mistifiait avec grace pour la rendre moins fière de sa supériorité.

Lorsque je *secouai la poudre des classes*, ce qui arrive à tout le monde dans le passage de l'enfance à l'adolescence, et ce qui sûrement ne valait pas la peine d'être remarqué, je composai une foule de petits opuscules fort bien imprimés, assez bien vendus, mais qui faute de goût et de connaissances préliminaires n'avaient aucune valeur intrinsèque. Je me garderai bien de les tirer de l'oubli où leur nullité les condam-

nait; j'en excepte un *Parallèle entre Descartes et Newton*, en vingt pages, extrait d'un éloge qui concourut avec le célèbre Thomas dans une lutte académique, où ce dernier fut justement couronné, extrait que je sauvai du naufrage.

C'est un faux matériel que de me faire *composer*, à cette époque de la première adolescence, *dix gros volumes in*-8°, sous le nom de *Philosophie de la Nature*. L'édition originale de 1770, qui me valut mon procès et quelque considération publique, était en trois petits volumes *in*-12. Malgré l'éclat qu'une persécution inique donna à cet ouvrage, c'était un essai très-informe, où à quelques idées génératrices près et quelques contes platoniques que j'avais été assez heureux pour rencontrer, il n'y avait presque rien qui pût faire pressentir une ombre de renommée. Il est vrai que dans l'intervalle du procès, qui dura plusieurs années, une seconde édition plus correcte, publiée en 1774, parut en six volumes *in*-12, et que dans ma captivité même, électrisé par une opinion publique qui se prononçait en ma faveur, j'osai faire imprimer en six volumes *in*-8° une troisième édition décorée de gravures, où je rassemblai toutes mes forces et qui me valut une ombre de gloire. Elle fut vendue sous les grilles mêmes de ma

prison, et mon courage lui donna un prix supérieur à sa valeur intrinsèque ; cependant ce n'était encore qu'un essai rectifié. La véritable édition qui parut réunir les suffrages, fut celle de 1789, à une époque où les éditions défectueuses avaient été publiées au nombre d'environ vingt mille exemplaires.

L'édition de 1789, qui est la cinquième, parut en sept volumes *in*-8°, et rendit inutiles toutes celles qui l'avaient précédée ; mais sans mériter encore une réputation, qu'elle ne tenait que de l'indulgence publique et non de sa propre valeur.

La Révolution vint : elle mûrit toutes les têtes bien organisées, que leur étoile ne destinait pas à l'échafaud : alors je songeai pour la première fois à justifier la bonne opinion que le comte de Tressan, Thomas, Condillac, St.-Lambert et sur-tout Voltaire avaient donnée de moi ; je remis dans le creuset ma petite statue qui n'était pas en or de bon aloi, et cette dernière épreuve me réussit. L'édition qui en résulta est celle en dix volumes *in*-8°, qui parut vers la fin de 1804, précisément trente-quatre ans après l'époque indiquée par mon indiscret censeur : ce qui constitue une jolie petite erreur de chronologie. Cette édition de 1804 est la seule dont je suis

fier ; je la regarde comme mon testament en littérature, et je la lègue à la génération qui me survivra ; au génie près qui peut lui manquer, je défie aucune puissance d'opinion de lui ôter le rang que son succès, légitime ou non, et ses diverses traductions en langues étrangères, lui ont donné en Europe ; et pour me servir de l'expression essentiellement absurde, que le Journalisme a imaginée contre les renommées qui l'importunent, je doute qu'on vienne à bout de la *détrôner*.

D'après ces faits, mon cher Aristarque, que vous seul peut-être, parmi les gens de lettres de bonne foi, vous ignorez, jugez-vous vous-même ; et puisque vous aspirez à la gloire d'être impartial, expliquez, s'il est possible, le paragraphe suivant, qui semble échappé aux stupides décisions d'un Journalisme, dont vous avez trop de bon sens et sur-tout trop de loyauté pour vous constituer l'interprète.

« Par quelle fatalité singulière arrive-t-il qu'après avoir joué un rôle si brillant, il y a » environ quarante ans, le nom de l'auteur de » la *Philosophie de la Nature* soit aujourd'hui » presque tout-à-fait oublié, et que l'auteur de » tant d'ouvrages soit comme enseveli au sein de » l'Institut ? Ainsi passe la gloire de ce monde. »

Je ne saurais répondre avec la franchise qu'on me connaît, à votre paragraphe sur la *Fatalité*, si vous ne me permettez une hypothèse.

Je suppose un moment que l'ange de la discorde a fait voler sur votre bureau une de ces feuilles à sens ambigu que soudoie le Journalisme, pour édifier par ses impostures pieuses les fidelles de la petite église, et que vous l'ayez transcrite sans malice, comme font tous les jours les compilateurs d'histoires contemporaines, qui ne composent leurs volumes qu'avec des *mensonges imprimés*. Eh bien ! cette supposition me mettra à mon aise ; d'après mon caractère bien connu, je dirai le bien et le mal de ces paragraphes amphibies : le bien sera tout entier pour vous, à qui je dois de justes éloges et de la reconnaissance ; quant au mal, je m'égayerai, tant qu'il me restera un peu de verve, sur les animalcules microscopiques, nés de la décomposition d'un Desfontaines ou d'un Fréron.

Notre traité ainsi conclu, je m'adresse aux animalcules qui ont fait le paragraphe sur la *Fatalité* ; et voici ma réponse.

Il n'y a point de *Fatalité* ici. La *Fatalité* n'existe que pour les hommes dont la raison, dans l'inertie, ne sait point calculer la marche des évènemens. Il est bien évident que si le

critique qui s'établit mon juge, sans connaître aucun des faits qui constituent la base du procès, avait eu le courage de se défier de sa profonde ignorance; s'il avait consulté les mémoires du tems, il ne se serait pas refusé à une évidence qui contrariait ses absurdes aperçus; comme il n'existait aucune cause de discrédit pour l'ouvrage condamné d'une manière aussi arbitraire, il n'aurait existé aucun résultat. Il est vrai que dans les autodafés de l'inquisition littéraire, il y a toujours une jouissance à dire: telle livre m'importune par sa célébrité, et je déclare, *d'après mon bon plaisir*, qu'il a tort d'être célèbre; telle renommée, que je n'ai pas faite, me fait rougir et je la détrône.

Au reste, il y a dans ce jugement en dernier ressort (du Journalisme sans doute), une telle complication de *non-sense;* (je me sers d'un mot tiré d'une langue étrangère, mot un peu plus poli que le terme naturel, qui est *inepties;*) il y a, dis-je, une telle complication de *non-sense*, que je m'en étonnerais, si on pouvait s'étonner de quelque chose de la part d'une tête de sectaire, à moins qu'on ne s'obstine à ne pas nommer tête l'extrémité supérieure d'un animalcule d'infusions.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que le para-

graphe sur la *Fatalité* soit un hors-d'œuvre sans conséquence, comme ces particules explétives du procès de Lamotte contre madame Dacier, si favorables à l'harmonie et si antipathiques avec la raison.

Le critique (c'est toujours le héros du Journalisme dont il s'agit) revient à la charge dans un autre paragraphe, et pour qu'on n'oublie pas son inepte aggression, il répète presque dans les mêmes termes sa sentence de détrônement.

« Ne doit-on pas être singulièrement étonné, » dit-il, qu'un livre qui, il y a quarante ans, » était proclamé par le chef de la littérature » (Voltaire) comme un chef-d'œuvre de génie » et de goût, soit aujourd'hui complètement » oublié ? »

Après ces deux arrêts en dernier ressort contre la *Philosophie de la Nature*, notre critique (c'est toujours l'agent du Journalisme dont probablement il s'agit ici) revient sur ses pas et fait un aveu si étrange, qu'on est tenté de croire avec Pope, que l'auteur a daté son paragraphe du Bedlam de Londres. Cet aveu doit être donné littéralement, et encore personne n'y croira, pas même l'auteur paradoxal auquel il a échappé.

« L'auteur de la *Philosophie de la Nature*

» ne s'est pas borné à ses dix volumes *in*-8° :
» (qui n'ont paru que trente-quatre ans après)
» il en a publié sur la *Grèce*, sur les *Hommes*.
» (Les commentateurs croient qu'il s'agit de sa
» grande histoire de l'antiquité, en quarante
» volumes, mais ce n'est qu'une conjecture
» plausible.) Il y en a beaucoup d'autres, dont
» les titres ne sont pas parvenus jusqu'à moi :
» je dis les titres, car *j'ai le malheur de ne*
» *connaître que cela de ses œuvres.* »

Quoi ! digne élève de l'école de Fréron, (encore une fois il ne s'agit point de mon judicieux Aristarque) tu ne connais que le titre de la *Philosophie de la Nature*, et tu t'avises de la juger ! Et du haut de ton tribunal aérien, tu déclares que c'est un mauvais livre, et tu le rayes impitoyablement du nombre des ouvrages qui ont fait époque dans le dix-huitième siècle ! Ah ! si c'était un livre digne de l'oubli, tu n'en parlerais pas ; eh ! pourquoi remuer la cendre des morts ? Est-ce qu'au bout d'un an on a parlé de l'*Année littéraire ?* Est-ce qu'au bout d'un jour on parle de la feuille périodique où tu as inséré tes éloquentes impostures ?

En vérité, ce n'est qu'au 18 mai 1811, lorsqu'il n'y a plus d'opinion publique, lorsqu'on ne parle à ses contemporains que pour les mys-

tifier, qu'on peut du haut d'un tribunal aussi illégal que celui de la fameuse Commune conspiratrice, déclarer qu'un livre qu'on s'honore de n'avoir jamais lu est indigne de sa petite renommée, et que, pour édifier les propagateurs de la démagogie littéraire, il faut le traîner non à l'oubli, mais à l'échafaud.

Je me hâte de quitter les agens ridicules d'un Journalisme perturbateur, et j'arrive sans intermède à l'Aristarque éclairé qui a voulu être juste envers moi, lorsque tout lui disait que le seul mode pour se faire lire était de détrôner les hommes qui marquent et de couronner les eunuques.

C'est un beau mouvement oratoire sans doute de la part de mon censeur, que d'avoir rapporté avec une complaisance qui l'honore toute l'histoire de ma correspondance avec Voltaire. On dira peut-être que cette histoire est un hors-d'œuvre, qu'elle ne tient que par un fil à la continuation des *Elémens* de l'abbé Millot, qu'une divagation pareille est un solécisme contre le goût; mais enfin cette idée était généreuse, et ce n'est pas à moi à la dégrader; que m'importe le goût, quand mon cœur s'ouvre à l'élan de la reconnaissance ?

Malheureusement mon judicieux Aristarque

quitte bientôt le rôle édifiant que sa belle ame lui fait jouer. Un Dieu malfaisant substitue à la feuille encourageante la feuille incendiaire du Journalisme.

« On voit (et je transcris ici littéralement la » diatribe du 18 mai 1811), on voit que le con- » tinuateur de Millot avait tenté tous les sujets » et embrassé, pour ainsi dire, le cercle entier » des connaissances humaines. Il est difficile » d'être modeste alors que l'on est grand, et » l'on prétend qu'il fit graver en lettres d'or au » bas de son portrait, ce vers, qui sans doute » peut contenir de grandes vérités, mais qui » pourtant ne se renferme pas assez exactement » dans les bornes de la modestie.

» Dieu, la nature et l'homme, il a tout expliqué...

» Cette anecdote, au reste, me semble plus » que suspecte... Je ne puis croire qu'un homme » aussi sensé que le paraît le continuateur de » Millot, se soit laissé éblouir par sa propre » gloire au point de faire son apothéose, et de » proclamer lui-même ses titres à l'immortalité. »

(Le doute raisonnable que fait paraître ici le Journaliste du 18 mai 1811, semble devoir faire honneur à son impartialité; mais ce n'est qu'une figure de rhétorique destinée à donner encore plus de poids à sa jolie petite imposture : cela

est si vrai qu'il ajoute, quelques lignes après, non comme doute, mais comme assertion, la phrase que je vais transcrire.)

« Par quelle fatalité arrive-t-il qu'après avoir » *expliqué Dieu, la nature et l'homme*, son » nom soit aujourd'hui presque tout-à-fait ou- » blié ? »

La figure de rhétorique est ici évidente; on a voulu arriver par le doute à l'assertion; cette ruse est un peu Punique, mais c'est le droit de la guerre, quand on s'escrime devant un public malin, et qu'on s'honore de succéder à Fréron.

Mais ne chicanons pas pour une épisode, et venons brusquement au fait. Que vont penser l'homme de goût et l'homme de bien, car il y en a encore malgré la guerre d'extermination que leur fait le Journalisme, depuis 1735, que penseront-ils, dis-je, quand je leur démontrerai à la manière des géomètres que toute l'histoire, méchamment ingénieuse qui vient d'occuper trois paragraphes, est un Conte des Mille et une Nuits, digne d'occuper les loisirs du sultan Scherazade? J'ai même eu beaucoup de peine à deviner quel avait pu être le prétexte de cette coupable espiéglerie. Je demande pardon à un public de choix (ce n'est pas celui qui fomente

les joûtes de taureaux du Journalisme), d'entrer dans quelques détails sur un sujet si peu digne d'occuper seulement quelques minutes des têtes pensantes; mais tel est l'effet d'une calomnie adroite, et qui prête à la vraisemblance, que si une ligne suffit pour la transmettre, il faut une page pour la réfuter.

J'ai fait graver en lettres d'or, dit l'agent du Journalisme, *un vers* (insolent) *au bas de mon portrait.*

J'ai fait graver à mes frais quelques portraits, tels qu'Homère, Solon, Socrate, Confucius et Marc-Aurèle; mais jamais je n'ai imaginé de joindre ma tête à cette galerie de grands hommes.

Ce sont les libraires-éditeurs de mes ouvrages qui ont, à leurs risques et périls, commandé mes portraits à la manufacture.

Les vers qu'on a eu la bonté d'y insérer, sont de madame la comtesse de Vidampierre, et insérés dans ses œuvres.

Jamais on n'a décoré ni mes portraits, ni ceux de quelque homme célèbre que ce soit, de *lettres d'or :* ce serait une ineptie de mettre de l'or sur une estampe en noir; et une fée même n'imaginerait pas un pareil mode de faire sa cour à un sultan Scherazade.

Quant au vers *insolent*, voici ce qui a pu

servir de prétexte à l'insolence de la dénonciation.

Un seigneur russe avait fait construire une espèce de Musée à Pétersbourg, où il se proposait de mettre les bustes en marbre des écrivains modernes de l'Europe qui avaient un titre à la célébrité; il *n'oublia* pas la *Philosophie de la Nature*, comme feint de l'*oublier* dans Paris le Journaliste qui se constitue, comme Anacharsis Clootz, l'interprète du genre humain; et un banquier de Paris très-connu (Lab.), se chargea de négocier avec moi pour le succès de cette honorable mission : je fis de grandes difficultés; je songeais si peu, comme le dit le Journaliste, *à faire mon apothéose, et à proclamer moi-même mes titres à l'immortalité*, que je mis pour condition expresse de mon adhésion, que le buste habillé à l'antique ne porterait point mon nom, et qu'on pourrait le prendre pour celui de Zénon ou d'Anaxagore.

L'arrangement terminé, l'excellent statuaire Callamare se mit à l'ouvrage, sous la direction de Pajou et de son propre génie; le marbre fut éludé, et le plâtre plein de vie, mais sans nom, et sous le costume antique, fut censé le buste d'Anaxagore.

J'observe que la terre cuite de ce buste, ainsi

que les copies qu'elle a fait naître, n'ont jamais porté sur leur base aucun nom, et encore moins des vers à ma louange. Il en existe assez pour que les incrédules puissent s'en convaincre. Voici seulement l'anecdote, connue à peine de trois amis intimes, qui a pu donner lieu à la fable ingénieusement méchante du 18 mai 1811.

Un homme de lettres, renommé par une foule d'ingénieux ouvrages, et qui avait acquis la terre cuite originale du buste, composa sans me consulter trois inscriptions diverses, destinées uniquement pour la première copie qu'on se proposait de me donner. Le sculpteur choisit celle qui n'avait qu'un vers, parce qu'il ne se trouvait pas de place pour deux sur la base, et ce vers était précisément celui de la satire :

Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.

Ce vers fatal avait pour but de donner laconiquement l'analyse de la *Philosophie de la Nature*, et si le poëte, au lieu du mot orgueilleux *expliqué*, s'était servi du terme naturel *dessiné*, ou de tout autre plus analogue au sujet, et sur-tout plus vrai, le vers se fût trouvé parfaitement heureux. Alors le serpent du Journalisme qui a mordu si méchamment mon effigie n'aurait fait que ronger la lime.

Quand j'objectai l'inconvenance du mot *expliqué*, le mal était fait, et le plâtre parfaitement sec ne pouvait plus, sans se dégrader, recevoir une autre empreinte. Tel est le fait exposé dans toute sa simplicité : le canevas n'est rien en lui-même, la méchanceté est toute dans la broderie.

J'ajoute pour l'instruction des amis de la vérité, qui ne me connaissent pas personnellement, mais qui sont bien aises que toute justice soit rendue, les observations suivantes que nul homme ne saurait démentir, excepté peut-être le critique malin qui, à la vue du vers cité, a imaginé tout le plan de sa fable.

J'atteste que je n'ai connu le vers censuré que lorsque le buste m'a été remis par le statuaire.

J'atteste qu'il n'y a ni nom, ni inscription sur aucun des bustes qui ont été donnés par l'artiste ou répandus dans le commerce.

J'atteste que tous ces bustes sculptés à l'antique, et portant la draperie du pallium des philosophes, n'offrent à l'œil qui n'est pas initié dans le secret de la figure, que l'image un peu fantastique d'un Zénon ou d'un Anaxagore.

J'atteste enfin que mon buste, le seul qui ait une inscription, est relégué dans ma Bibliothè-

que où personne n'entre sans moi, que les dix-neuvièmes des curieux qui y pénètrent, prennent ce buste pour un ouvrage de fantaisie, et que mon secret est tout entier à moi seul; car mes amis de cœur ne sont encore que d'autres *moi* : et certes ils n'ont pas trahi la pure et sainte amitié, pour donner à des agens du Journalisme, dont le nom souvent constitue une injure, le plan d'une mystification dont ils partageraient l'odieux et le ridicule.

Je termine cette espèce d'apologie qui me pèse encore plus qu'à mes lecteurs, mais à laquelle le soin de mon honneur me condamne, par une dernière autorité, à l'évidence de laquelle l'homme même qui a adopté tous les Contes de *Peau-d'Ane*, bien moins gais que ceux de Perrault, sur ma prétendue apothéose, faite par moi-même, ne saurait se refuser. Je ne puis, sans l'autorisation expresse de l'homme de goût, qui m'a servi de son zèle et de sa plume, dans l'espèce d'inauguration de mon buste, révéler son nom; mais j'offre à tout homme public, à qui il restera le plus léger nuage sur ma véracité, de lui indiquer le nom et la demeure de cet excellent homme, ainsi que des personnes qui interviennent dans cette espèce de procès intenté au tribunal de l'opinion. Telle est l'his-

toire sur laquelle le roman du journaliste, qui se vante de n'avoir rien lu ni rien vu, est bâti;

Puis fiez-vous à Messieurs les Censeurs.

VOLTAIRE. *Pauvre Diable.*

Enfin, la partie la plus délicate de mon opuscule est terminée. J'ai parlé de moi avec une fierté circonspecte, qui n'éveillera point l'envie. J'ai parlé de mes ennemis avec une franchise, mêlée d'une teinte de bienveillance qui pourra les désarmer. Maintenant je puis voir sans effroi la tombe qui s'entr'ouvre, et dire avec Horace, je n'y descendrai pas tout entier; mes amis me liront; ils sont une postérité vivante pour moi, et à l'avénement de la postérité réelle qui doit la suivre, ils protégeront ma mémoire.

Je remercie le censeur qui, en voulant me tuer, a redoublé mes principes de vie : et à cet égard le service est si grand que je veux lui en témoigner ma gratitude. Il est, m'a-t-on dit, à la fin de son printems, et moi j'entre dans mon hiver. Je puis être un nouveau Nestor pour ce second Achille, et guider par mes conseils sa fougueuse inexpérience.

J'entre dans le camp des Grecs en Aulide : Agamemnon est devant moi, et l'œil fixé sur le fils de Pélée, qui déjà s'indigne du despotisme du Roi des Rois, je lui adresse ma harangue.

PETITE HARANGUE A LA GRECQUE.

Conseil d'un homme de paix à une tourbe de Journalistes.

« Fils de Pelée, modère la noble impatience
» qui te guide : ton jeune courage s'irrite de
» l'inertie où on le condamne ; mais cette inertie
» t'est commandée par le besoin impérieux que
» nous avons de vivre entre nous en harmonie ;
» si nous nous divisons, Hector est vainqueur,
» et nous quittons en fugitifs les belles cam-
» pagnes d'Ilion, témoins de nos mémorables
» exploits.

» Crois-en ma longue expérience. Ce n'est
» pas une bravoure impétueuse et sans frein qui
» mène à l'immortalité, c'est le choix de ses
» ennemis et l'usage magnanime qu'on fait de
» sa victoire.

» Eh ! quels sont, jeune guerrier, les ennemis
» dont tu as fait choix ? Des hommes qui parlent
» ta langue, qui habitent sous les mêmes tentes
» militaires, qui voudraient ne te voir verser
» qu'un sang impur, et qui rougissent pour toi
» de ce que tu ne t'enorgueillis que de triom-
» phes aussi faciles qu'illégitimes.

» Il n'y a qu'un Thersite, dans ce camp, qui » puisse te donner les conseils perfides auxquels » tu te livres : ce Thersite abject, et qui n'a que » l'intelligence née de l'habitude du crime, com- » mande une phalange de brigands et tente de » t'y associer : garde-toi, fils de Pelée, de céder » à une si odieuse séduction, et de voiler ainsi » les titres que tes premiers exploits te donnent » à la plus pure des gloires.

» Déjà on t'accuse, mais je suis loin de le » croire, on t'accuse, dis-je, d'avoir eu la fai- » blesse de joindre à ton nom illustré dans les » fastes de la Grèce, une espèce de nom de » conjuré qui semble le ternir : on t'appelle, » dans la phalange de Thersite, Achille-Janin : » ce nom de *Janin* n'a rien de grec. Cepen- » dant, si tu cesses de faire cause commune » avec des barbares, si je te ramène à des » idées généreuses, il le deviendra peut-être » un jour.

» Fils de Thétis, crois-en la longue expérience » du roi de Pylos qui t'aime, et qui ne voudrait » point te voir aspirer à des triomphes qui com- » promettent ta renommée : romps avec des » conjurés qui te flattent et t'avilissent, et réuni » désormais avec les seuls guerriers dignes de » ton estime, avec Ulysse, Diomède, et les

» deux Ajax, ceins ta tête rayonnante de lauriers
» qui ne se flétrissent jamais. »

Je franchis avec la baguette de Fée, que je tiens de l'Arioste, un intervalle de trente-trois siècles, et rentré dans mes foyers, qui ne valent pas les Pénates de l'âge d'or, je m'avise d'adresser une harangue qui n'a rien de grec, à tous les rédacteurs de feuilles périodiques, issus en droite ligne de ces sectaires de l'ancien Journalisme, qui vivent du supplice des gens de lettres et du détrônement de toutes les renommées.

Messieurs les hypercritiques qui, sans avoir le grand talent de Laharpe, vous montrez toujours comme lui la férule à la main, revenez de vos antiques préjugés; et soyez bien convaincus que l'Empire français, monté au période de grandeur où un héros l'a élevé, n'a aucune affinité avec un collége, fût-ce avec celui que fonda Charlemagne. Vous pouvez bien avec votre jargon pédantesque et votre éloquence de phrases, donner, du haut de vos chaires, des décrets qui chatouillent l'orgueil de votre auditoire, quand ils ne l'endorment pas; mais, quelque dégradée que soit l'opinion publique, il y a toujours quel-

ques Grecs, quelques Romains du bon tems qui vous obsèdent de leurs yeux d'Argus, qui cassent vos décrets, à mesure qu'ils émanent de votre *Faculté*, et vous condamnent, comme Erostrate, Zoïle et Fréron, de facétieuse mémoire, à la plus sinistre des célébrités.

Pour moi qui vous aime comme hommes, sans vous estimer comme Journalistes, qui vous dévoile en masse, et voudrais, comme individus, vous serrer contre mon sein, écoutez les conseils de bienveillance que je vous adresse. Ils sont purs comme le cœur de l'homme de bien, et comme j'espère que le seront un jour vos remords.

D'abord ne vous endormez pas sur la nature de l'odieux privilége que vous vous arrogez, de déchirer tout vifs les gens de lettres, dans vos combats de taureaux : vous ne constituez point un tribunal légal, à moins que vous ne preniez pour tel la chambre ardente de Dumas et de Fouquier-Tinville.

D'ailleurs, aucun examen préliminaire, aucune patente émanée du gouvernement ne vous autorise, comme les pharmaciens, à étaler votre magasin de poisons : plus votre ministère est délicat, plus il a besoin d'être surveillé : plus

l'honneur des hommes que vous dénoncez à la manière démagogique est chatouilleux, plus vos prévarications blessent la majesté des lois, et appellent sur vos têtes l'opprobre et la vengeance.

L'idée de monter tous les matins dans une chaire de collége pour régenter l'Europe, dont les dix-neuf vingtièmes des hommes instruits ne vous regardent pas, et le reste sourit de dédain, est une des extravagances les plus complètes de l'esprit désorganisateur. Une pareille profession ne peut s'ennoblir que quand on a des lumières et sur-tout un cœur, parce qu'alors on la rend tutélaire. Sous ce dernier point de vue, la profession dangereuse dont je parle est un *art;* sous le premier, ce n'est qu'un vil *métier.*

Il a été démontré, dans un des premiers chapitres de cet opuscule, que le Journaliste qui n'est pas homme de lettres, s'il use du droit qu'il s'arroge, ne fait pas autorité, et que l'écrivain qui a ses titres, court le danger de les voir infirmer, s'il est prévaricateur.

Il en a coûté cher à des hommes de lettres d'un grand mérite, tels que Linguet et Laharpe, de s'être affiliés à des hommes nouveaux qui n'avaient d'existence que par leurs brigandages; ils ont fait dormir leurs titres à la considération

publique, et retardé d'un demi-siècle la justice qu'on rendra à leur mémoire.

Sur-tout, messieurs les hypercritiques, ne vous imaginez pas que les jugemens qui échappent tous les jours à votre jalousie déguisée, à votre haine contre les principes, ou du moins à votre mauvaise digestion, aient le plus léger poids dans une opinion même dégradée; on rit, quand on est né malin, et de l'auteur censuré, et de l'auteur qui censure; quand le lecteur a du goût et de l'ame, par la raison seule qu'il voit un oppresseur et une victime, il prend le parti de la victime sans la connaître, et voue l'oppresseur, qu'il ne connaît que trop, à l'opprobre et à la vengeance.

Je ne vous conseille pas de trop relever les nains qui vous adulent, pour obtenir un paragraphe adulateur dans vos Journaux mortifères: ces apothéoses anticipées sont des brevets de chute: peut-être même mourront-ils avant vous, ce qui est beaucoup dire; car d'ordinaire vous êtes morts, vingt-quatre heures après que vous avez dédié à l'immortalité vos sublimes analyses.

Sur-tout, et c'est le plus sage conseil que vous puissiez tenir de ma bienveillance, ne vous avisez pas de détrôner les renommées; elles

renaissent comme les têtes de l'Hydre de Lerne, sous le fer qui les mutile ; je dis plus, chacune de vos analyses calomniatrices ajoute un nouveau fleuron à la couronne du beau génie dont vous tentez de salir la gloire : une rosée céleste survient, elle fait tomber vos ordures, et la tête devient plus rayonnante que jamais.

Voyez tous les grands hommes que vous avez harcelés, depuis la fondation de l'ère tristement mémorable du Journalisme : les mille et une satires faites contre Fontenelle ont-elles empêché la lettre d'hommage, envoyée par un Asiatique, à ce beau génie *en France*, d'arriver à son adresse ? Le soufflet destiné par le gazetier ecclésiastique à Montesquieu, n'est-il pas tombé tout entier sur la joue du théologien malveillant ? Gacon n'est-il pas mort assommé par ses cinq cents lourdes épigrammes de l'anti-Rousseau ?

Et si vous vous rapprochez de l'âge présent, qu'ont gagné des tartuffes de la littérature à dire que des élus, qu'ils avaient chassés de leur autorité privée du paradis terrestre, allaient être totalement oubliés ? oubliés ! est-ce qu'un tel mot doit être prononcé par des écrivains d'un jour, qui ne sont sortis de l'oubli que pour y rentrer à l'instant ? Ah ! s'il leur reste une om-

bre de pudeur, ils doivent désirer que la génération présente (car ils n'en verront pas d'autres) *oublie* et leurs noms et leurs ouvrages.

Un Journaliste, qui n'était pas ivre, a dit qu'il *tuerait* Jean-Jacques Rousseau, et Jean-Jacques Rousseau, de la hauteur de son immortalité, a tellement tué le paladin gascon, qu'aujourd'hui on ignore s'il a jamais vécu.

Voltaire a été condamné à un éternel oubli par un Aréopage qui n'est pas celui qui jugeait les dieux dans Athènes; et le grand homme, malgré l'injustice momentanée de ses contemporains, remonte de jour en jour vers l'apogée de sa gloire.

Je rougis après des noms pareils de citer le mien : les noms des créateurs d'*Emile* et de la Henriade m'écrasent; mais si la distance incommensurable du talent rend absurde tout parallèle, du moins je puis me rapprocher de ces grands hommes, par l'idée que j'ai partagé avec eux l'indifférence simulée du Journalisme. Et moi aussi j'ai été effacé du livre de vie par un écrivain, qui avoue avec candeur ne m'avoir jamais lu : et ce petit anathême clandestin est tombé sur cette malheureuse *Philosophie de la Nature*, dont on ferait en ce moment une huitième édition, si les libraires à spéculation ne

s'amusaient pas pour remonter leur crédit à faire des banqueroutes (1).

Je termine cette espèce de prophétie par un fait que tout le monde est à portée de vérifier : les faits sont les régulateurs de l'opinion publique quand elle se partage. Un des hommes les plus éclairés de l'Espagne, Nunez de Toboada, réside aujourd'hui à Paris : il a traduit, il y a cinq ans, en espagnol, la *Philosophie de la Nature*, de l'édition en dix volumes in-8°. Cet ouvrage, sorti des belles presses d'Ybarra, a été imprimé au nombre de huit mille trois cents exemplaires. Il a été enlevé avec une sorte de fureur, et depuis deux ans on n'en trouve plus que dans les Bibliothèques. Voilà, d'après mes

---

(1) Je dois ici à mon imperturbable amour pour la vérité une note explicative. Quelque tems avant que le gazetier du 18 mai 1811 me mît au ban de l'Empire en me jetant, de son autorité privée, dans le fleuve de l'oubli, des libraires qui voulaient éviter des banqueroutes ou en préparer de lucratives, s'avisèrent de jeter tout-à-coup dans le commerce environ cent cinquante exemplaires de la septième édition de la *Philosophie de la Nature*; ce qui était un moyen infaillible de les faire baisser de prix; mais cette défaveur accidentelle dura peu; en mai 1811 l'ouvrage était déjà remonté, et aujourd'hui il tend vers sa valeur primitive, lorsque les meilleurs livres, dont la littérature française s'honore, perdent graduellement la leur. Puis fiez-vous, soit sur les causes, soit sur les effets, aux enterremens qui ne sont que dans les feuilles des Journalistes.

anciens calculs, au moins quatre-vingt mille nouveaux lecteurs d'un livre condamné, par une sentence du Journalisme, à un oubli éternel et à la mort.

Ma tâche pénible est remplie : je n'ai plus à parler du fléau du Journalisme, des escarmouches périodiques pour attaquer l'opinion ou pour la défendre, et sur-tout de l'absurde détrônement des renommées; je respire un air plus pur, et c'est du sommet inaccessible de l'Olympe que j'aperçois les orages toujours renaissans de la littérature.

Sur ce, pilotes lettrés ou non lettrés, qui voguez sans boussole au travers des brumes d'une mer inhospitalière, je prie Neptune qu'il vous mette sous sa sainte garde : non que je vous abandonne à votre destinée; je vous suivrai de l'œil et avec une bienveillance paternelle, pour vous montrer les écueils, comme fit Dédale, quand il donna des ailes de cire à Icare son fils; mais j'aimerais beaucoup mieux que vous respirassiez dans un élément plus tranquille. Le sol de la patrie offre tant de moyens d'exister sans remords et d'obtenir une gloire légitime! Pourquoi exister par les malédictions et vivre de piraterie et de débris de naufrages?

DIATRIBE

Pleine d'innocence sur les hérésies prétendues du Mémoire en faveur de Dieu.

Ici j'ai à me défendre contre un esprit de ténèbres de l'évangile, qui s'appelle *Légion* : mais l'ange du Seigneur m'a apparu, il m'a armé chevalier de *Jéhovah*, et j'ose défier seul en champ clos la légion de Vandales, qui depuis mai 1802, jusqu'en mai 1811, c'est-à-dire, pendant neuf ans, a sali de son haleine venimeuse le titre et un paragraphe de mon hommage raisonné en faveur de l'Ordonnateur des mondes, détrôné à l'époque des orages de la Révolution française.

Il parut, à Paris, en mai 1802, un volume *in*-8°, de 450 pages, signé de moi, et intitulé, *Mémoire en faveur de Dieu*, qui fut à-la-fois lu avec un enthousiasme dont je n'étais pas digne, et déchiré avec une fureur que je ne méritais pas : deux ans après, c'est-à-dire, en 1804, il en fut donné une seconde édition rectifiée et augmentée, en deux volumes, sortis des presses de Brunswick; cette dernière renfermait de plus que l'autre un examen des paradoxes

anti-religieux de l'astronome Lalande, et une réfutation d'un Mandement lancé contre moi par l'archevêque de Besançon.

Le premier libelle dirigé contre un *Mémoire*, où l'on s'avisait, sans l'autorisation d'un écrit périodique, de défendre Dieu contre des athées dominateurs, fut écrit par un homme qui avait du crédit, et envoyé pour ainsi dire *par ordre* au Journal de Paris. C'est, de tous les écrits virulens qui ont paru contre mon essai religieux, le plus fort sinon en raisons du moins en injures. L'exorde de cette diatribe réunit en cinq lignes les qualifications suivantes : *insolence, sacrilége, folie, sottise, dérision des croyances, déclamation misérable, insulte aux religions* : il n'y en avait guères plus dans le libelle pontifical de la bulle *Unigenitus*.

Voilà, comme je l'observai dans le tems, sept injures bien prononcées. Ce nombre de sept est le nombre mystérieux de Pythagore, ou, pour me rapprocher du culte saint, celui des péchés mortels, où mon censeur, en qualité de *juste*, peut tomber sept fois par jour.

Et il ne faut pas croire que ces sept qualifications bien virulentes s'appliquassent en masse au corps entier du Mémoire ; elles ne regardaient que deux mots du frontispice : l'Aristarque,

dans sa sagesse, avait cru devoir foudroyer de son canon de vingt-quatre quelques syllabes qui fuyaient devant lui, et réserver son artillerie légère, s'il en a une, contre les onze cents paragraphes qui composent mon ouvrage.

Le signal une fois donné, plusieurs membres de la légion infernale se jetèrent dans la mêlée : mais leurs déclamations aussi faibles de preuves, mais moins fortes d'injures, étant sans caractère, il y a de la sagesse à ne pas les tirer de l'oubli.

Je traverse d'un clin-d'œil un intervalle de neuf ans, et j'arrive sans me reposer en route, à la fameuse dénonciation du 18 mai 1811, qui a déjà exercé ma verve.

« L'auteur de la *Philosophie de la Nature*, » l'est encore d'un autre ouvrage, *dont je ne* » *connais également que le titre* ; mais ce titre » est assez singulier, pour que beaucoup de » personnes en ayent été frappées : il s'agit d'un » *Mémoire en faveur de Dieu.* Un *Mémoire* » en faveur de *Dieu !* ce ne sera pas là certai- » nement une des anecdotes les moins piquantes » de notre Révolution, qu'un homme qui avait » une longue expérience des hommes et des cho- » ses, se soit cru obligé de se constituer le dé- » fenseur officieux du maître de l'univers. »

Le critique, comme le renard de l'apologue, a montré le bout d'oreille, en disant qu'il n'a jamais lu le livre, et qu'*il n'en connaît que le titre.*

Ma réponse est bien simple : elle a été faite dans le tems au *Journal de Paris*, qui m'accusait à la face de ses trois cents souscripteurs, d'*insolence* et de *sacrilége.*

« Il était plus naturel, plus digne de l'homme » de goût et de l'écrivain qui se respecte lui-» même, de lire en son entier le *Mémoire en* » *faveur de Dieu*, dont on se condamnait à » faire l'insidieuse analyse, que de dénoncer à » l'Europe l'*insolence* et le *sacrilége* de deux » mots accouplés pour faire un frontispice. » Car enfin, le simple bon sens veut qu'on juge » par la lecture d'un livre, si le titre lui con-» vient, et non qu'on juge par un titre du *sa-* » *crilége* et de l'*insolence* d'un ouvrage. »

Au reste, quittons une plaisanterie que le sujet repousse, et descendons un moment à parler raison à des journalistes, qui semblent avoir banni ce mot de leur dictionnaire.

La raison, que la démagogie avait assassinée en la plaçant, comme courtisanne, sur l'autel, n'existait plus en France, à l'époque où mon Mémoire fut composé : du moins elle ne se ren-

contrait que dans les cachots de Sainte-Pélagie ou de Port-Royal, au sein des plages pestilentielles de Sinnamary, ou sur la planche sanglante des échafauds.

Parler dans cette circonstance, comme je le disais à l'archevêque de Besançon, la langue de la raison à des êtres à qui il ne restait rien de l'homme, si ce n'est le visage et peut-être les remords, eût été le comble de l'extravagance philosophique : il ne faut pas plus se montrer logicien dans les petites maisons de l'Europe, qu'Ulysse ne se montrait philanthrope dans la caverne de Polyphême.

Une indignation profonde me parut alors devoir caractériser l'écrit destiné à rendre le père de l'univers aux enfans qui l'avaient abjuré. Cette indignation devait se manifester par une ironie vigoureuse qui pût atteindre sous le masque, les athées de tout rang, accoutumés depuis tant d'années à se jouer de la raison sociale, et je publiai avec le seul titre qui lui convient, avec le titre que Socrate eût adopté dans les jardins d'Academus, je publiai, dis-je, le *Mémoire en faveur de Dieu.*

Le voilà donc ce délit monstrueux qui m'attire des libelles périodiques, qui fait fulminer contre moi des bulles apostoliques! c'est d'avoir,

à la tête d'un livre sur l'existence de l'Être suprême, réuni deux mots étonnés de se trouver ensemble : c'est d'avoir lié par une conjonction grammaticale l'expression *Dieu* à celle de *Mémoire*, deux expressions qui, d'après la logique des sophistes, devaient sans doute se rencontrer isolément, l'une au commencement et l'autre à la fin du volume.

Mais nous ne sommes pas encore au terme de nos surprises. Plus nous naviguons dans cette mer inhospitalière, et plus nous rencontrons de phénomènes de terreur et de ridicule.

La seconde édition, de Brunswick, en deux volumes, qui parut en 1804, deux ans après la première, a été certainement connue du Journal de Paris, qui est resté depuis sept ans dans son impénitence finale : à plus forte raison elle a dû l'être de la Feuille périodique du 18 mai 1811, dont le rédacteur a la bonhommie de déclarer qu'*il ne connaît que le titre* des livres qu'il présente à l'anathème ; or voici textuellement ce qui est imprimé dans les *Préliminaires* de cette édition de Brunswick.

« On a attaqué jusqu'au titre de mon ouvrage : » on a prétendu que mettre au frontispice les » mots de *Mémoire en faveur de Dieu*, an- » nonçait une sorte d'irrévérence pour cet Être

» des Êtres, en présence duquel tout ce qui
» existe dans la nature n'est qu'un assemblage
» d'atômes ; j'ai répondu dans le tems, que le
» but moral de mon livre demandait encore
» moins la raison profonde de Platon que l'ironie
» de Socrate, et que je croyais avoir évité
» l'écueil de l'irrévérence, sans que mon titre
» fût en dissonance avec mon ouvrage.

» Quant aux mots de *Dieu* considéré comme
» *Client*, de *grandes et belles destinées* dont
» je me trouve le dépositaire, etc., ils ont pu
» alarmer avec raison des consciences timorées :
» je me suis fait justice moi-même et ils ont été
» supprimés. »

Assurément voilà des démonstrations à la manière des géomètres, de l'ignorance raisonnée et des erreurs malignes de la *Légion* d'Asmodée, que je défie seul à la face de l'Europe : eh bien ! je prédis que tous mes efforts pour le triomphe d'une vérité utile aux hommes, seront perdus. Aucun individu écrivant de la bande noire n'acceptera mon défi, et comme les léopards ont quelquefois l'allure moutonnière d'un troupeau de daims, je soupçonne que jusqu'au jugement dernier, tous les folliculaires qui auront occasion de parler du *Mémoire en faveur de Dieu*, se copieront entre eux, sans me lire,

et sans soupçonner que leurs jugemens ne sont qu'un tissu d'erreurs et d'inepties.

Après une pareille explosion, je sens que mon courroux religieux commence à s'éteindre. C'est ce qui m'arrive toujours, quand j'ai trop évidemment raison contre des ennemis que j'éclaire : la vengeance doit s'arrêter, lorsqu'on a réduit un rival présomptueux à se taire et à rougir.

Aristarque du 18 mai 1811, ô mon ami, car vous l'êtes, depuis qu'une noble pudeur a imprimé son sceau sur votre front; revenez à votre candeur naturelle et lisez-moi. Lire ce qu'on censure est un besoin pour l'homme qui se respecte : afin d'ôter tout prétexte à votre molle insouciance, quoique les éditions des ouvrages que vous seul avez condamnés à l'oubli, soient à-peu-près épuisées, je déposerai chez le libraire qui imprime cet *Essai sur le Journalisme*, 1° la réponse au Mandement de l'archevêque de Besançon, qui renferme l'apologie la plus complète du délit prétendu de mon frontispice; 2° l'édition originale de Paris, en un volume, du *Mémoire en faveur de Dieu*; 3° la seconde édition en deux volumes, donnée deux ans après à Brunswick.

Quant à l'homme qui, en 1802, engagea le

Journal de Paris à m'affubler de ses sept péchés mortels, je ne prétends pas, s'il respire encore, le ramener à résipiscence. Il savait bien, quand je relevais les autels de l'Ordonnateur des Mondes, que je n'étais ni *fou*, ni *insolent*, ni *sacrilége ;* mais, quand on parle contre sa conscience dans un siècle de fer, on fait toujours quelque prosélyte : au reste, je trouve dans ma philanthropie un motif pour le remercier. Il m'a voué non-seulement à l'anathême, mais, ce qui est bien plus terrible, à l'oubli ; et c'est sa sentence arbitraire d'oubli qui m'a conduit à lui donner une immortalité, qu'il ne désirait pas, dans ma seconde édition de Brunswick.

APERÇU

De quelques ouvrages honorés, à tort ou avec raison, de quelque indulgence.

C'est à l'époque d'une adolescence à peine commencée, ainsi que je pense l'avoir déjà dit, qu'avec plus de courage que de talens, et plus de confiance que de moyens, j'osai disputer au célèbre Thomas le prix académique de l'*Eloge de Descartes*. Ma témérité ne fut suivie d'aucun succès : à peine pus-je dérober vingt pages

d'un *Parallèle*, un peu trop antithétique, à mon juste naufrage.

Cet essai fut suivi de quelques autres, qui n'eurent que des demi-succès : une raison plus saine, un goût plus mûr ont effacé jusqu'à leurs noms de ma mémoire. Ne tirons pas d'un tombeau entr'ouvert la cendre des morts.

La *Philosophie du Bonheur*, sœur cadette de la *Philosophie de la Nature*, a été plus heureuse : elle avait été enfantée dans le sein d'une prison; et ce n'était pas une petite difficulté vaincue, que d'avoir semé d'images riantes les avenues de Sainte-Pélagie, et d'avoir rencontré le bonheur auprès de la planche sanglante d'un échafaud. Le Journalisme incertain dormait alors d'un sommeil de léthargie : aucune des cent feuilles périodiques, qu'on criait tous les soirs sous les murs des Bastilles républicaines, ne songea à condamner cet ouvrage à l'oubli. Il en a paru trois belles éditions, dont les premières en deux volumes in-8°, avec des gravures de prix; la dernière, qui en compose trois, est sortie des presses de Londres, à l'époque de la rupture de la seconde Rome avec la nouvelle Carthage.

Il ne faut pas encore passer sous silence *Eponine*, qui a servi de prétexte à ma captivité,

à l'époque où le Comité de Salut Public usait et abusait de sa toute-puissance. Cette *Eponine* était la seconde édition revue et augmentée d'une certaine *République* en douze volumes, petit format, qui sans le secours d'aucune trompette littéraire, avait joui de quelque succès d'estime et de vente, s'était vue traduite en diverses langues, et sur-tout en flamand, et ne méritait peut-être tant d'honneur que par le mérite de l'à-propos. L'à-propos n'est indifférent en rien, quand le public est blasé sur ses jouissances : c'est lui qui fait réussir des pièces de théâtre sans génie, et qui procure une immortalité de quelques jours à des analyses de journaux, qui tomberaient de leur propre poids dans le fleuve de l'oubli.

L'*Eponine* en six volumes in-8°, toute rectifiée qu'elle est d'après les lumières d'hommes supérieurs, a un vice radical qui l'empêche de marquer dans l'histoire de notre littérature : le plan était de former des Annales de la Révolution française, avec des discussions approfondies et des tableaux, depuis l'Assemblée des Notables jusques vers le supplice de Louis XVI ; mais cette organisation primitive me semble à moi-même essentiellement défectueuse. Quelque intérêt que présentent les amours de la sensible

Zima et les longs malheurs de la vertueuse *Eponine*, le passage continuel de la partie philosophique à la partie romanesque, et des épisodes romanesques aux discussions philosophiques, fatigue l'homme de goût. Je m'inscris donc en faux contre le succès, non contesté, de cette histoire toute neuve de notre Révolution naissante ; elle ne trouvera grâce auprès d'un juste appréciateur, que lorsque, dans une troisième édition, chacune des deux parties sera imprimée à part, l'une destinée à la Philosophie des évènemens, et l'autre au tableau touchant des infortunes d'*Eponine*.

Je voudrais bien passer sous silence mon infortunée *Paix de l'Europe*, écrite à une époque où la France ne représentait encore, par son influence, que la petite Monarchie de Louis XIV : je n'avais pu prévoir ni les grandes vues, ni les événemens importans qui allaient donner à l'Europe une Constitution nouvelle. Je me hâtai de retirer cet ouvrage, qui n'était que la petite politique de mon *Cabinet*. J'observerai seulement, en qualité d'historien du Journalisme, qu'aucune des trompettes vulgaires de la renommée n'a eu le tems de condamner la *Paix de l'Europe* à l'oubli.

Avant ce livre de paix, j'avais été pendant

quinze mois en guerre avec l'odieux Directoire de Fructidor, qui ne régnait, comme Tibère, que par les exils, les déportations et les envahissemens de patrimoines : je défendis avec quelque chaleur mes collègues de l'Institut, et je publiai deux éditions de mes Mémoires.

Le héros de la France se proposait alors de régénérer, sur un nouveau plan, le premier des corps littéraires de l'Europe; je crus qu'il était de mon devoir de lui offrir le faible tribut de mes lumières : tèlle est l'origine du *Mémoire sur les Académies*.

C'est une considération assez remarquable, dans l'ombre d'Apologie que j'ose me permettre, qu'aucun des cinq ouvrages que je viens de citer n'a éprouvé la plus légère atteinte du fléau du Journalisme; leur succès mérité ou non n'a point étourdi les oreilles sensibles des folliculaires, et ils ne les ont point condamnés à l'oubli, ce qui devait être pour les productions de ma plume une espèce de garant de célébrité.

Le dernier de mes ouvrages, parmi ceux qui sont indépendans du genre de l'histoire, est le recueil de mes *OEuvres Dramatiques et Littéraires*, publié il y a plus de vingt-deux mois. Le libraire, contre mes principes bien connus, a employé ces vingt-deux mois à solliciter auprès

des journaux qui se vendent, une petite analyse en quelques paragraphes, sans avoir pu l'obtenir encore. Je ne parle pas d'un petit compte rendu, bien sec, bien décoloré et plein d'inexactitudes, qui s'est glissé furtivement dans un coin du *Mercure :* je n'en dirai pas davantage, parce que c'est à un homme de mérite qu'il a échappé. On lui avait demandé une critique lumineuse, qu'il était très-capable de faire, et des considérations de circonstances l'ont entraîné à ne faire qu'un enterrement.

Je ne me permettrai pas de dire de ce dernier ouvrage, qui ne renferme au reste que des secondes et même des troisièmes éditions, d'écrits composés dans l'âge de l'imagination et retouchés dans la maturité du goût et de la raison; je ne me permettrai pas, dis-je, de déclarer ce que j'en pense en bien ou en mal : les arbitres du bon et du beau, qui m'ont jusqu'ici servi de guides, n'ont point encore prononcé, et j'attends en silence leurs oracles.

Cependant j'oserai présenter une sorte d'opinion sur les tomes IV et V de ce Recueil, qui renferment la traduction d'une espèce d'Epopée ou d'Histoire Orientale, sous le titre de *Tige de Myrte et Bouton de Rose.*

Ce livre mérite une attention particulière,

non parce qu'il est essentiellement bon ou essentiellement mauvais, mais parce qu'il est original. Il semble assez probable qu'il ne fera point de copie, comme il est sûr qu'il n'a point eu de modèle.

Tige de Myrte et Bouton de Rose est une seconde édition, rectifiée dans toutes ses parties, d'une traduction arabe du *Vieux de la Montagne*, qui a eu dans le tems le plus brillant des succès. Je m'exprime ainsi, parce que je n'ai que le mince mérite de l'avoir traduit d'une langue orientale, sous les yeux de l'étranger qui l'avait apporté de la Mecque, après lui avoir fait toucher le tombeau du saint Prophète. Oh! si au lieu de lui donner les simples honneurs d'une version française, j'avais eu le talent de l'imaginer, quoique ce ne soit par sa nature qu'un ouvrage de seconde classe, il n'en est presque aucun des miens dont je n'échangeasse la petite renommée contre celle de *Tige de Myrte et Bouton de Rose*.

Tige de Myrte a joui de toute sa fraîcheur, et si j'ose le dire de toute sa virginité, jusques vers le moment où j'ai songé à écrire cet *Essai sur le Journalisme*. Il existe des personnes de goût qui ont lu l'ouvrage tout entier, sans laisser d'autre intervalle que celui d'un repas :

seulement des gens de lettres d'une sensibilité exquise, se sont permis de dire qu'il y avait un peu trop de chaleur et d'abandon dans les tableaux, et je suis tenté de le croire aussi; car je n'ai point l'idolâtrie assez ordinaire aux traducteurs; seulement je crois qu'on ne s'aperçoit de cette faute réelle, que quand on a remis le livre sur son pupitre.

Enfin le 15 mai 1811 il se trouva dans le recoin d'une gazette qui, malgré sa vie de près de cent quatre-vingts ans, n'a jamais joui d'une ombre de célébrité, un critique qui, ayant un talent particulier pour dormir à la lecture de ce qui tenait tout le monde éveillé, tomba dans un assoupissement profond à la fin du premier volume, sous le prétexte très-ingénieux qu'il *pesait deux ou trois livres*, et tenta de communiquer sa léthargie à ses deux ou trois cents abonnés. Il faut faire un petit acte de justice sur ce visionnaire, non pour l'honneur du livre qui ne s'est pas aperçu de l'injure clandestine, mais pour venger *Tige de Myrte et Bouton de Rose* qui, comme l'épouse de César, ne doivent pas même être soupçonnées.

EPIGRAMME SANS MALICE

Contre un Gazettier, sans existence littéraire, pour venger l'honneur de Tige de Myrte et de Bouton de Rose.

Telle était la suscription d'une lettre écrite par une main inconnue, qui me fut adressée le 25 mai 1811, et où l'on me consultait sur la nature du délit et sur celle de la vengeance.

Voici textuellement ce que la lettre anonyme décorait du nom d'épigramme.

« m^r. G. Y. O. (écrivain très-célèbre dans » son arrondissement), a donné incognito un » livre, qui tient à-la-fois de l'histoire et du » roman : ce sont les *Annales des Tubéreuses* » *du Mississipi.* Ce livre très-singulier avait » paru, comme un éclair sans doute; mais au- » jourd'hui il reparaît de nouveau, rectifié dans » toutes ses parties, et augmenté de six cha- » pitres.

» Ces *Annales des Tubéreuses* sont com- » posées de deux volumes énormes de plus de » 500 pages chacun, grossis de tout ce qui peut » prévenir les lecteurs contre cette maudite » *critique* qui s'acharne particuliérement aux

» gros livres, et qui décourage tellement les
» talens littéraires, que les livres n'en devien-
» nent tous les jours que plus gros et plus
» fréquens.

» Ces *Annales* ne sont pas bien claires et
» n'ont pas besoin de nouvelles obscurités.

» L'ouvrage a été pour nous une longue énigme,
» ou un long logogriphe de mille pages; nous
» n'y avons compris que quelques phrases par-
» ci par-là, et seulement dans le premier vo-
» lume; car nous avons été affectés, au second,
» de cette espèce de langueur et d'abattement,
» que donne une grande envie de dormir; et
» nous n'avons pu nous empêcher de nous passer
» cette petite envie; ce qui a fait tomber de
» nos mains d'une manière un peu brusque les
» *Annales des Tubéreuses*, lesquelles au sur-
» plus ne sont pas légères, et peuvent bien peser
» quatre à cinq livres.

» La tendresse des auteurs leur donne une
» manière de voir tout-à-fait originale, et qui ne
» peut ressembler à la manière de voir des Jour-
» nalistes, hommes on ne peut pas moins ten-
» dres, et tout-à-fait dépourvus de goût, de
» morale et de lumières, comme le donne à
» entendre m^r. G. Y. O. Nous sommes sincé-
» rement fâchés pour ce m^r. G. Y. O. qu'il n'y

» ait pas dans son livre un peu de la magie qui
» fait fortune; car enfin ces livres vivent quel-
» que tems, et cela vaut toujours mieux que la
» mort subite, que nous sommes obligés de pré-
» dire aux *Annales des Tubéreuses*. Ce livre
» est un véritable bouquet de pavots, qui, après
» avoir distillé une grande quantité d'opium,
» pencheront tristement leurs têtes, et se fane-
» ront sans retour dans la boutique du libraire.

» Cela est cruel à dire à m^r. G. Y. O. qui
» aime beaucoup l'immortalité, ainsi qu'il s'en
» explique dans sa dédicace aux sauvages du
» lac Ontario. Il y a des hommes qui ont véri-
» tablement du guignon avec elle, et qui, mal-
» gré l'appareil imposant et volumineux de leurs
» œuvres, ne peuvent pas absolument être *im-*
» *mortels*, et ont, comme disait Fontenelle,
» une certaine *difficulté de vivre*. m^r. G. Y. O.
» est d'autant plus malheureux, qu'il sent à
» merveille sa position, qui n'est point riante
» en littérature.

» Aussi se plaint-il à-peu-près de tout ce qui
» l'entoure : d'abord essentiellement des Jour-
» nalistes, ensuite des comédiens et de la scène
» française; il se plaint de tous les lecteurs !

» Comment faire avec m^r. G. Y. O.? Le siècle
» ne vaut rien pour lui, ou il ne vaut rien pour

» le siècle : il y a là-dessous des contre-tems
» assez fâcheux pour tout le monde : tout ne fera
» qu'empirer sans doute, à cause des *Annales*
» *des Tubéreuses*, qui vont, nous en sommes
» sûrs, éprouver de nouveaux malheurs !...

» Au reste, tout cela peut être fort bon, fort
» délicat au Mississipi; mais il faut trancher
» le mot, cela est souverainement ennuyeux
» en France.

» Voilà la petite bagatelle sur laquelle nous
» avons promis de nous expliquer; et nous le
» faisons avec d'autant plus de confiance, qu'il
» nous est prouvé d'avance que le public ne dira
» pas *non.* »

Le Sosie de G. Y. O.

Ce pamphlet, je dois l'avouer, ne me donna pas une haute idée du talent littéraire de l'ennemi de G. Y. O., et si j'avais été mal attaqué, je vis avec regret que j'avais été encore plus mal défendu; peu-à-peu l'ennui me gagna, et je ne sais ce qui serait arrivé de ma pente invincible vers la léthargie, si un sentiment plus généreux ne fût venu tout-à-coup s'emparer de moi, celui de défendre mon ennemi même contre mon vengeur; je ne résistai point à une impulsion qui me séduisait par une apparence de magnanimité, et me rendant ingrat pour me

montrer juste, je fis, avec la meilleure foi du monde, l'apologie suivante de G. Y. O., qui se montrait à moi sous un aspect plus favorable, depuis que j'acquérais un titre à sa reconnaissance.

G. Y. O. n'est pas aussi malin que son métier de Journaliste semblerait devoir le faire présumer; il dort, et sur-tout il fait dormir; il n'y a pas là de quoi troubler le repos du monde littéraire: si les agens du Journalisme, à l'époque de la tourmente révolutionnaire, n'avaient fait la guerre offensive et défensive qu'avec des pavots, Robespierre aurait pu dormir à la tribune, Marat dans son souterrain, et le sang des hommes de lettres les plus purs eût été épargné.

L'ennemi de G. Y. O. le chicane avec amertume sur le titre des *Annales des Tubéreuses* du Mississipi; mais que fait un titre de livre, si par hasard un homme de talent le remplit? N'y a-t-il pas une invention heureuse dans l'*Eloge de la Fièvre*, et sur-tout dans l'*Eloge de la Folie?* Pourquoi, si on vivifie avec une belle imagination les *Annales des Tubéreuses*, n'approcherait-on pas de la célébrité des *Annales* Arabes de *Tige de Myrte?*

Un des défauts marquans de mon noble mais

gauche apologiste, c'est de ne rien apprendre au lecteur qu'il s'agissait d'éclairer, si ce n'est que l'ennui l'a gagné avant d'arriver au second volume; mais qui nous dira que le critique a assez de poids pour commander le même ennui à des membres aguerris de la République des Lettres, qui ne se piquent pas en général d'une foi bien robuste pour des oracles anonymes?

Un autre défaut, peut-être encore plus grand, c'est qu'en tordant le sens de quelques mots, en empoisonnant d'une manière subtile quelques idées, on peut faire servir ce mode de censure à tous les ouvrages qui déplaisent aux entendemens mal organisés; j'en ai fait l'épreuve en riant sur l'Odyssée d'Homère, sur le Temple de Gnide, et sur un sermon célèbre de Massillon.

Mais le vice capital de cette critique du soporifère G. Y. O., est de n'avoir qu'une seule et unique couleur, de badiner pesamment sur le sommeil, pendant tout le cours d'une longue analyse, et d'écrire vingt paragraphes avec une idée, si cependant on peut l'accuser légitimement d'en avoir une.

Il y a dans cette critique du savant G. Y. O. une plaisanterie bien faite pour me réveiller, si j'avais eu la plus légère envie de succomber

au sommeil, auquel m'invitait son style narcotique. *Les Annales des Tubéreuses*, dit ce galant homme, *ne sont pas légères; elles peuvent bien peser quatre à cinq livres.* Jamais aucune des comédies du divin Molière ne m'a fait autant rire que cette phrase saugrenue. Quoi! un livre est mauvais, parce que relié ou non relié il pèse sept ou huit kilogrammes! Il faut donc bannir de sa bibliothèque l'Homère in-folio de Chalcondyle, le Plutarque de Vascosan, et sur-tout ma chère *Gazette de France*, ouvrage de génie, fait par des compilateurs de nouvelles à la main, que je possède parfaitement complet, depuis 1635 jusqu'en 1811, et qui doit peser au moins neuf cents livres.

Il y a un peu plus de virulence, de venin concentré, de teinte de Journalisme enfin, dans les textes de la diatribe contre G. Y. O, qui regardent les prophéties et le néant de l'immortalité.

Je sais que ce délit peut être atténué, en l'envisageant de la même manière que celui par lequel on avait attenté à l'honneur de l'*Odyssée*, du *Temple de Gnide*, et d'un Sermon de Massillon. Il est en effet hors de doute que toutes ces prophéties de Sibylles, tous ces sarcasmes, encore plus dépourvus d'esprit que de moralité,

contre l'amour de la gloire, sont des espèces de passe-partout qui, à force de s'appliquer à toutes les serrures, finissent par n'en ouvrir aucune : mais moi qui ne veux être ni juste, ni généreux à demi, j'ai un autre tact et par conséquent d'autres balances.

Mon cher vengeur anonyme, je me brouillerai avec vous, si vous faites des plaidoyers à la manière de Linguet, forts d'injures et où il n'y ait de loué que vous et moi. Je ne veux point être loué par la même plume qui outrage mes ennemis : l'éloge fait mal à l'homme de bien quand il s'associe avec l'outrage.

Je vous le demande, Monsieur le Dom-Quichotte, qui ferraillez contre des ailes de moulin, en l'honneur d'une Tubéreuse du Mississipi, de quel front annoncez-vous la *mort subite* d'une princesse qui vous enterrerait vous-même, si vous existiez pour d'autres que pour des abonnés de gazettes ?

Cependant, contre votre usage et à propos de *mort subite*, il vous arrive de raisonner une fois, et c'est pour faire un dilemme bâtard. *Comment faire avec maître G. Y. O.? le siècle ne vaut rien pour lui, ou il ne vaut rien pour le siècle.* Je pense, au contraire, que le siècle est très-bon pour lui et qu'il est

très-bon pour le siècle, par la raison que l'opinion publique est essentiellement dégradée. Voilà, je pense, un petit argument sans réplique. Tenez, mon cher tyran de G. Y. O., il me prend envie de vous donner un bon conseil, que probablement vous ne suivrez pas; plaisantez pour vous seul, car je doute que vous trouviez jamais de complices: mais, pour Dieu, ne raisonnez pas; on peut vous pardonner vos tristes plaisanteries, parce qu'elles endorment ceux que vous voulez outrager, mais non vos syllogismes, parce qu'ils annoncent une prétention, que votre littérature minuscule repousse. Tout le monde peut plaisanter à la manière de Bavius d'heureuse mémoire, du triste chevalier de Mouhy, et même de l'illustre Fréron; mais se faire le singe des censeurs de Hobbes, de Locke et de Montesquieu! une pareille témérité crie vengeance, et je ne sais ce qui arriverait entre nous, si vous vous proposiez de mourir dans votre impénitence.

Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot, mais non à l'oreille, par rapport à votre long et odieux persifflage sur l'immortalité. Ici le sujet s'élevant, j'éleverai mon ton ausssi; je prendrai la trompette au lieu du flageolet : ce sont toujours deux instrumens de gloire quand

on s'en sert comme Virgile, aussi grand dans ses Géorgiques, et même dans ses Eglogues, que dans son Epopée.

Vous avez blasphêmé en cinq ou six paragraphes contre l'immortalité, dont G. Y. O. espère bien jouir, du moins pendant cinq ou six jours; eh! de quel droit prononcez-vous ce mot sacré qui, comme celui de l'ineffable *Jehovah*, se lit, mais ne se prononce jamais? est-ce que vous en avez la plus légère idée? Newton, qui avait tant de droits à prononcer les noms de *Dieu* et d'*immortalité*, ôtait son chapeau avec un silence religieux, quand ces mots sortaient de son cœur pour arriver à sa bouche. Petits embryons littéraires ou anti-littéraires, imitez le créateur de la Gravitation; rentrez dans la poussière et taisez-vous.

L'immortalité ne doit être définie et distribuée que par les grands hommes qui en jouissent par anticipation. Corneille, après la création du Cid, pouvait la donner à Racine et l'ôter à Rotrou, quoique son maître, et à Longepierre : mais vous, petits vers phosphoriques, qui brillez une soirée pour disparaître au point du jour, il vous convient bien d'être les dispensateurs d'une immortalité que vous n'aurez jamais en partage! de faire des élus quand, à l'exemple

des femmes déshéritées par l'évangile de Mahomet, vous ne verrez jamais le paradis que par l'embrâsure d'une fenêtre !

Le sang bout dans mes veines, quand je vois que les patriarches de la littérature mettent tant de circonspection à donner à des amis dignes d'eux le brevet de l'immortalité, et que tout folliculaire qui griffonne dans un coin quelques lignes mortes en naissant, se fait un jeu de l'ôter à celui qui l'avait en perspective, comme de le donner au parvenu qui n'osait y prétendre. Toutes ces facéties odieuses nous représentent les Saturnales; mais du moins celles des Romains ne duraient que trois jours, au lieu que celles des journalistes vulgaires se sont prolongées depuis 1735 jusqu'au 15 mai 1811.

Cette immortalité si avilie, quand les gazetiers du quatrième ordre en font un commerce, doit cependant donner à penser à ceux de la seconde classe, quand ils réfléchissent à ce qu'il en a coûté au judicieux Laharpe qui avait tant de droits à la plus pure des gloires, pour s'être enrôlé dans une légion de forbans, qui ne croit qu'à la renommée qu'elle ôte ou qu'elle distribue : ses titres de noblesse littéraire ont dormi depuis cette époque, et la Gazette Russe, qu'il eut l'imprudence de publier lui-

même, a empêché que la postérité commençât pour lui après sa mort.

Vengeur anonyme de mes héroïnes, indignement travesties, vous leur avez rendu un bien mauvais service, en les défendant avec les armes ignobles qu'on a employées à les avilir. Le Tartare G. Y. O., en attentant à leur honneur, n'a fait que le consolider; mais vous, en vous constituant leur chevalier sans leur aveu, vous couvrez d'un nuage leurs droits à l'immortalité.

Il était minuit quand ce plaidoyer fut envoyé à la presse; vingt heures après, je reçus un billet de la même écriture anonyme, qui semblait avoir si mal servi mon ressentiment. Quelle fut ma surprise quand je lus les mots consolateurs que je me hâte de transcrire!

« Et vous aussi, Philosophe de la Nature, » vous êtes donc la dupe de mon innocent » stratagême! Je vais déchirer le bandeau qui » couvre vos yeux; et un sourire de bienveil- » lance me rendra votre amitié, dont je ne fus » jamais plus digne que quand je parus m'étu- » dier à la perdre.

» Savez-vous quel est le manuscrit anonyme » que je vous ai envoyé le 25 mai 1811? Ce » n'est pas mon factum pour venger *Tige de*

» *Myrte et Bouton de Rose* des indécentes
» aggressions de G. Y. O., c'est la satire même
» de G. Y. O. contre l'innocence de *Tige de*
» *Myrte et de Bouton de Rose.*

» Pour rendre mon stratagême vraisemblable,
» je me suis contenté de changer le titre des
» livres et le nom des auteurs : par exemple,
» le nom d'*Histoire de Tige de Myrte et de*
» *Bouton de Rose*, devient dans ma parodie
» les *Annales des Tubéreuses du Mississipi;*
» votre dédicace à un homme d'état est censée
» adressée aux sauvages du lac Ontario : ainsi,
» en m'attaquant pour défendre généreusement
» G. Y. O., vous n'avez réellement fait que pul-
» vériser le malheureux G. Y. O., qui sûrement
» ne se vantera pas de sa déconvenue, car, en
» me servant de ses propres expressions, *il*
» *nous est prouvé d'avance que quand nous*
» *dirons* oui, *le public ne dira pas* non.

» Il n'y a assurément aucune malice (cou-
» pable) dans cette épigramme, et dès-lors je
» justifie dans toute son intégrité le frontispice
» de ce chapitre.

» Cette vengeance est neuve peut-être : qu'en
» pense mon cher philosophe, qui sent avec
» chaleur les injures gratuites, mais qui ne
» se venge jamais? »

NOUVEL ATTENTAT

Contre l'honneur des deux Héroïnes de l'Orient.

On achevait d'imprimer l'épigramme contre le pirate de la littérature G. Y. O., quand on m'a fait passer par une poste, qui n'est pas celles des colombes d'Alep, un nouveau cartel de défi contre l'honneur de *Tige de Myrte* et de *Bouton de Rose*, qui s'est glissé clandestinement dans je ne sais quel Journal à la mode, publié à la face de tout Israël, le lundi 26 août 1811. Le Philistin, à qui cette injure gratuite a échappé, copie le plus qu'il peut son devancier; car c'est en copiant sans cesse des contre-vérités, qui isolées ne laissent aucune trace, que celles-ci parviennent à la longue à avoir quelque poids. Ce nouveau Goliath qui, à ce que j'espère, trouvera un David pour lui faire entendre raison, a mis sur son bouclier la lettre A. C'est l'*Alpha*, le premier des caractères de l'Alphabet de l'Orient. Or la réponse à faire au Philistin A. est la même dont on a honoré le pirate G. Y. O. Il faut, en cas pareil, emprunter le cimeterre du Paladin Roland, qui pourfendait deux Chevaliers à la fois.

Cependant il faut être juste ; le mode de combattre de m^r. A. est un peu plus loyal que celui de m^r. G. Y. O. ; il a lu *à-peu-près* l'ouvrage qu'il déchire, tandis que son émule ne lit rien, et s'en vante comme d'un exploit. Cet acte de vertu littéraire, si rare aujourd'hui, sollicite ma reconnaissance, et je veux bien, contre mes principes connus, descendre à *lire* à mon tour ce que je suis bien tenté d'appeler un petit libelle.

La satire de m^r. A. roule presque toute entière sur un seul sophisme ; c'est que n'ayant pu débrouiller l'intrigue de *Tige de Myrte et Bouton de Rose*, cette espèce d'Epopée n'en a point ; ce qui rend nul l'intérêt que peuvent inspirer les deux héroïnes : mais où sont vos yeux, vous qui vous dites l'Argus de la littérature à la mode ? Parcourez les papiers périodiques, contemporains de l'époque où parut la première édition de cet ouvrage, papiers d'autant moins suspects qu'ils n'étaient pas encore atteints du poison lent du Journalisme ; voici les jugemens un peu contradictoires qu'ils prononcèrent, et dont il ne paraît pas que l'opinion publique, depuis sept ans, ait appelé :

« L'intrigue de cette histoire orientale, mal-
» gré la multitude des aventures qui se croisent

» à dessein, est d'une clarté qui n'échappe point
» à l'homme de goût ; en vain l'auteur, armé
» de la baguette de l'Arioste, promène-t-il son
» lecteur, sans l'en avertir, du mont Liban à la
» Chine, et du paradis de Mahomet aux enfers,
» il ne perd jamais un seul instant le fil qu'il
» a dans la main. Tout l'échafaudage dont il
» couvre sa grande et belle architecture, n'est
» faite que pour dépayser l'ignorant qui ne sait
» pas lire, ou l'homme à libelles qui ne veut
» pas lire : quant au dénouement de tant de
» merveilles, il s'opère avec la raison, et avec
» la seule raison; ce qui est le plus grand pro-
» dige qu'opère cet étonnant Orondate, con-
» temporain du déluge, qui a vu bâtir les jar-
» dins suspendus de Babylone, et les pyramides
» des Pharaons. »

m^r. A. termine au reste sa satire par un paragraphe qui en détruit tout le venin : il tente, contre l'usage des journalistes du jour, de mettre les poids dans sa balance, et fait un éloge aussi exagéré de *Tige de Myrte* qu'il a mis d'indiscrétion dans sa critique. Ce trait me désarme, et j'oublie les neuf paragraphes, où l'on attente à l'honneur des deux beautés les plus touchantes de l'Orient, pour ne me rappeler que celui où l'on justifie mon idolâtrie par leur apothéose.

J'ai long-tems cherché pourquoi les deux Paladins A. et G. Y. O, dont le nom m'était aussi inconnu que leurs opuscules, m'avaient tiré si gratuitement de l'oubli dont je m'honore, pour souiller de leur critique amère tous les objets de mon culte; et ce problème à résoudre passait mon intelligence, lorsque prêt à envoyer mon manuscrit à l'imprimeur, et relisant machinalement les deux satires que l'ouvrage, dont j'ai le malheur de n'être que le traducteur, a fait naître, j'ai été frappé d'un trait de lumière : je me suis aperçu que tout le couroux de mes Archiloques venait d'une petite vérité qui m'avait échappé, dans mes conclusions d'avocat-général, contre mes adversaires, agens du Journalisme. On va voir mon délit, précurseur de ma punition, dans ce malin paragraphe :

« L'homme de goût, instruit par l'indigna-
» tion de l'homme de bien, n'a plus qu'un parti
» à prendre : c'est de dire *oui* partout où les
» journaux, organes de l'imposture, disent *non*,
» et *non* partout où ils disent *oui*. »

Il est assez plaisant que deux hommes de lettres, qui ne me connaissent pas plus qu'ils ne se connaissent peut-être entre eux, soient partis de cette phrase innocente, tirée des préliminaires de *Tige de Myrte et Bouton de Rose*,

pour m'inscrire sur leurs tables de proscription; ils n'ont réfléchi ni l'un ni l'autre, qu'en adoptant le signalement que je leur donne, ils impriment sur leur front, contre ma pensée, le titre odieux d'*organes de l'imposture.*

Quoi qu'il en soit, puisque tous les deux ont cité avec tant d'aigreur ce texte innocent contre la masse entière des agens du Journalisme, il est bien évident que leur but unique n'a pas été d'éclairer le monde littéraire, mais de se venger.

Se venger! quel mot vient d'échapper à ma plume, et combien il va résonner d'une manière sinistre à l'oreille de l'homme de bien!

Quoi! ce sont des écrivains qui s'arrogent, sans titre et sans mission, le droit de parler au public et de lui parler tous les jours, qui interdisent par les moyens que tout le monde connaît la faculté de leur répondre, et qui profitent d'un silence forcé pour éterniser l'injure dans leurs archives de mensonges; ce sont ceux-là, dis-je, qui osent se permettre des actes de vengeance!

Ils se vengent! et retranchés derrière leurs lettres de l'alphabet, ils défient impunément la victime, qu'ils immolent sans péril comme sans gloire! Oh! combien dans cette cause publique

l'indignation me donnerait de verve, si je savais maudire !

Je sais qu'il existe un moyen d'anéantir ce comité secret et permanent de vengeances, et je l'ai fait pressentir dans un chapitre de ce petit ouvrage : c'est de dévoiler toutes les lettres majuscules ou minuscules qui se cachent derrière les tables de proscription ; seulement il est à appréhender que, dans un moment de fermentation, on use avec trop de licence du droit de représailles : alors le remède serait au niveau du mal, et la république des lettres périrait par ce qui, dans des tems plus heureux, devrait la sauver.

Tranquillisez-vous, hommes turbulens, qui craignez les lumières, parce qu'elles éclairent vos petites vengeances : votre secret est dans mes mains ; et moi qui n'ai jamais fait de mal, même à mes ennemis, je ne me *vengerai* pas.

Oui, une main philanthrope, et pour qui la vertu n'est point un vain simulacre, a déchiré à mes yeux tous les voiles : elle a fait tomber tous les masques, tous vos caractères hiéroglyphiques ont disparu à mes yeux ; et vous êtes devenus des êtres sacrés pour moi depuis que vos destinées reposent dans mes mains.

Seulement je veux, par une espiéglerie sans

malice, entr'ouvrir un moment le rideau qui couvre deux d'entre vous, pour vous montrer, par ma réticence même, tout ce qu'un autre oserait à ma place. Je choisirai non ceux qui, contre leur conscience, ont plongé dans l'oubli les plus vivaces de mes ouvrages, mais les ennemis indiscrets des deux beautés de l'Orient, dont je n'ai que le faible mérite d'avoir traduit les *Mémoires*.

Le moins innocent des ennemis des deux Héroïnes Musulmanes est assurément G. Y. O., dont le nom symbolique se traduit par Ber... Or je lui donnerai à l'oreille (personne ne nous entend) ces conseils paternels, faits pour expirer entre nous deux.

Il a un ami, qu'on dit un homme de mérite, un de ces amis de l'âge d'or des tems héroïques, avec qui il ne fait qu'un, et qu'il ferait bien de consulter. Cet ami avait fait une chute par son poëme *De la Danse*, que les Gardel et les Noverre ne consulteront jamais; mais il a paru se relever par un autre ouvrage assez joliment versifié, sur l'art de l'antique Apicius, si recherché de nos jours par les Français-Sybarites, dont l'estomac sait digérer. Cependant de si minces productions peuvent bien donner le droit de se constituer censeur

des logogriphes du *Mercure*, et même d'un opéra-comique, mais non de bâiller lourdement à côté des *Mémoires de Tige de Myrte*, qu'on se vante de n'avoir pas lus, quoiqu'ils soient dans la bouche de tous les gens de goût de la religion arabe, depuis la chaîne du Liban jusqu'à l'extrémité de la vieille monarchie des Pharaons.

Il faut bien se garder de confondre le censeur A., qui se traduit par F..., avec le censeur G. Y. O., qui se traduit par B... Le censeur A. lit du moins *à-peu-près* les ouvrages dont la renommée l'importune; sa littérature se rapproche plus de notre siècle classique : il a fait sur-tout un paragraphe dans le genre du Panégyrique, qui l'absout de tous ceux où il s'est permis la satire : son unique délit est peut-être de n'avoir pas lu avec son goût naturel, au lieu de chercher à se *venger*. Mais il a encore d'autres titres à mes éloges : tels que d'avoir, dans des tems orageux, été honorablement inscrit sur des tables de proscription, plutôt que de vendre sa conscience à un pouvoir désorganisateur. Cet hommage que je lui rends est dans mon cœur : un pareil ennemi est sacré pour moi, et je ne descendrai jamais à m'en *venger*.

Maintenant l'honneur de *Tige de Myrte* et de

Bouton de Rose est à couvert : leurs ennemis vaincus sont à leurs pieds ; et moi, qu'elles ont armé leur chevalier, je ne dois plus m'occuper qu'à panser leurs blessures.

TRANSITION ASSEZ NATURELLE

De la plaisanterie à la gravité, ainsi que d'une critique ingénue à la franche et noble Histoire.

Arrivé aux deux tiers de mon opuscule, je m'aperçois en le relisant que par le ton frivole en apparence que j'ai adopté, j'ai moins approfondi qu'effleuré mon sujet : je men applaudis, par une considération qui n'échappera pas aux hommes de mérite toujours indulgens : c'est que la matière toute neuve où je me suis exercé prêtant singulièrement à la satyre personnelle, je n'ai ambitionné aucune palme dans ce genre odieux Je n'ai désigné, depuis le retour de la France à l'unique gouvernement qui lui convienne, à la Monarchie, aucune des feuilles périodiques qui vivent de libelles ; les noms mêmes des écrivains, qui se glorifiaient de ce genre de licence, s'effaçaient d'eux-mêmes à mesure que je les inscrivais sur ce livre de vie :

deux hommes seuls ont été exceptés de cette loi générale, parce que sans cela les faits que j'avais à exposer auraient échappé à l'intelligence; encore il en est un, l'ennemi de la *Philosophie de la Nature*, que j'ai traité avec tous les égards qu'on doit à un noble ennemi vaincu avec gloire et dont on panse les blessures. J'ai été moins indulgent envers le Wisigoth Ber..., qui, après avoir attenté à l'honneur de *Tige de Myrte* et de *Bouton de Rose*, osait encore employer un rire sardonique pour insulter à ses victimes : pour celui-là, toutes les lois divines et humaines m'autorisaient à lui donner la seule immortalité à laquelle il pouvait descendre.

Maintenant je remets dans son fourreau l'arme de la plaisanterie dont j'ai fait usage contre des journalistes d'une extraction adultérine, qui ne méritaient pas qu'on fît servir contre eux l'épée des Paladins de l'ancienne Chevalerie. Je vais parler de l'Histoire, celle des productions de l'esprit humain qui admet le moins la gaîté et l'histrionage; alors mon style s'élèvera avec mon sujet, et l'ennemi que j'éclaire pourra me pardonner, s'il a le bon esprit de faire usage de mes lumières.

Mais avant de discuter, comme si j'étais

étranger à moi-même, les ouvrages historiques auxquels je me suis livré depuis un demi-siècle, il m'importe de justifier l'audace que j'ai eue de m'ouvrir de nouvelles routes dans une carrière si aisée quand on se contente de compiler ses devanciers, mais si difficile quand on raisonne son art et ses moyens; je vais donc exposer mes premières idées génératrices à cet égard; si elles donnent à penser à un public de choix, la plus pénible des tâches que je me suis imposée, celle de faire une ombre d'apologie de mes ouvrages historiques, est à moitié remplie, et mon travail lavé du soupçon d'égoïsme se réduira à une nomenclature bibliographique et à des analyses.

PRINCIPES

Sur les élémens de l'Histoire.

Il ne faut pas croire que les règles dans les arts s'organisent d'elles-mêmes dans le cabinet solitaire d'un philosophe; elles ne sont que des combinaisons ingénieuses, d'heureux résultats, d'après l'inspection attentive d'un modèle : si vous ôtez le modèle, l'entendement humain reste froid et ne crée rien.

Le plus grand des hommes de génie, Homère, vient dans la Grèce à peine civilisée; c'est un géant qui se fait le législateur de cent mille pygmées; il donne un poëme sans nom qu'on ne connaît long-tems que par la déclamation de ses épisodes : ce poëme se trouve l'*Iliade*, et le grand homme meurt, sans se douter qu'il a créé l'Epopée.

Les générations s'éclairent; on fait un dieu de l'homme de génie qu'on a laissé mourir de faim : alors des législateurs des arts se présentent, ils font un code des règles du poëme épique, d'après l'Iliade; mais assurément sans cet éternel modèle du beau, Aristote et l'archevêque de Thessalonique Eustathe n'auraient pas deviné les principes de l'Epopée; et, par contre-coup, Rome n'aurait point eu son *Enéide*, l'Italie des Médicis sa *Jérusalem Délivrée*, et l'Angleterre son beau monstre du *Paradis Perdu* qu'elle s'obstine à mettre de niveau avec l'Iliade.

Ce que j'ai dit de l'Epopée s'applique naturellement à l'Histoire; on n'a jamais songé à deviner ce qui constitue les bâses fondamentales de cet ouvrage, avant qu'il se soit présenté des modèles dignes de faire époque; en un mot, avant l'intervention des Historiens, il n'y a jamais eu de règles pour l'Histoire.

Malheureusement les seuls modèles qui nous restent sont d'une date bien récente : je ne parle point ici de Moïse, dont l'autorité, à cause du voile religieux qui l'environne, est d'un ordre supérieur et repousse tout examen; mais Hérodote, le plus ancien des Historiens qui nous restent, n'a pu naître que vers la première année de la soixante-quatorzième olympiade, puisqu'il avait cinquante-trois ans au commencement de la guerre du Péloponèse; le monde civilisé était alors bien vieux, puisque Babylone s'enorgueillissait depuis si long-tems de sa Tour de Bélus et de ses Jardins Suspendus, Troie de son tombeau d'Ilus, et sur-tout l'Egypte des Pharaons de sa Thèbe Hécatompyle et de ses Pyramides.

Il faut donc chercher dans des tems antérieurs, s'il est possible, quels ont été les Homères de l'histoire : cette partie de mon travail est hérissée de landes toujours renaissantes sous le fer qui les défriche, et je désire que mon opiniâtreté à vaincre tant d'obstacles soit au niveau de la patience des hommes de goût qui doivent me lire.

L'Egypte des Pharaons semble le pays du globe qui appelle le premier les crayons de l'Histoire : un grand nombre de philosophes

grecs vint dans son sein étudier ses monumens et en deviner les Annales : les deux Hermès étaient alors aussi célèbres que le devint l'auteur de l'Iliade, quand le législateur Lycurgue eut rassemblé ses ouvrages; le premier qu'on suppose l'inventeur des Hiéroglyphes, le second qui, suivant Jamblique, avait composé vingt milles traités, et, à en croire Manéthon, trente-six mille cinq cent vingt-cinq opuscules.

Mais des ouvrages gravés péniblement, dans une langue sacrée, sur le marbre des temples ou des obélisques ne peuvent constituer des modèles sur-tout en Histoire, parce que le sens des phrases est sans cesse interverti par l'interprétation arbitraire des hiéroglyphes : il est certain que si les deux Hermès ont été les Historiens de leurs pays, ils ne l'ont été qu'à la façon des sibylles ou des oracles.

Les étrangers ont eu alors le bon esprit de venir sur le sol générateur de l'Egypte pour étudier son Histoire; mais par une fatalité singulière tous leurs Mémoires ont disparu, ou n'existent que dans des fragmens de peu d'autorité recueillis par des abréviateurs.

Manéthon avait écrit une Histoire d'Egypte sur les Mémoires du prêtre Jérombal, et l'avait dédiée à Ptolémée Philadelphe; il ne nous en

reste qu'un Catalogue de rois, qui ne sert pas même à concilier leur chronologie.

Nous n'avons rien d'Hécatée d'Abdère qui avait composé l'Histoire des Dynasties Egyptiennes, ouvrage d'autant plus important qu'il avait été écrit dans un siècle de lumières, l'auteur ayant eu l'avantage d'être élevé avec Alexandre.

Si nous descendons vers la partie de l'Asie, que notre raison éclairée regarde comme le berceau du genre humain, nos regrets redoublent avec nos incertitudes.

Bérose avait composé une Histoire de Babylone divisée en trois livres, il ne nous en reste que quelques fragmens dans les Antiquités Judaïques de Josephe; car le *Bérose* d'Annius de Viterbe est évidemment la plus absurde des impostures.

L'Histoire des Indes d'Alexandre Polyhistor a été anéantie; celle de Mégasthène, beaucoup plus importante, parce que cet écrivain longtems célèbre avait été sur les bords de l'Indus et du Gange, pour y recueillir lui-même les traditions des indigènes, ne nous est connue que par quelques extraits de Josephe, et par les éloges de cet ouvrage, consignés par Strabon dans le 15e livre de sa belle *Géographie*.

Les Phéniciens sont évidemment un des peuples les plus anciennement civilisés de l'Asie et du globe. Sanchoniaton, le premier de leurs écrivains connus, écrivit son Histoire vers le règne de Sémiramis. S'il faut en croire Porphyre, il la dédia à un Abibal, roi de Béryte; le mérite de l'ouvrage, sa dédicace à un souverain qui avait une sorte de renommée, l'avantage des Phéniciens de communiquer avec une partie du globe connu, par l'intermède de leurs colonies, rien ne put sauver cet ouvrage précieux du naufrage; il ne nous en est resté que quelques fragmens, dans une langue étrangère à celle de l'Historien, qui ne roulent que sur des fables de cosmogonie.

Il fallait, au reste, que l'Histoire, dans la plus grande partie de l'Asie, ne fût encore qu'à son berceau, puisque Cadmus, postérieur à Orphée, nous est annoncé par les écrivains de la Grèce comme le premier qui, secouant le joug d'un langage à rhythme accentué, nécessaire pour suppléer au peu d'usage de l'écriture par la mémoire, s'avisa d'écrire l'Histoire en prose.

Il ne nous reste absolument rien de l'Historien Phérécyde, qui avait fait en dix livres les *Autochthones*, ou les Antiquités d'Athènes; rien

des *Annales Phrygiennes* de Démocrite d'Abdère ; de l'*Hersika*, ou l'expédition de Xerxès, par Empedocle.

Enfin, le tems ne nous a conservé que le nom des *Annales* d'Hellanicus, de l'*Histoire Grecque* de Damastès, et des 104 livres de l'*Histoire de Lydie*, par Xanthus, sur les Mémoires desquels avait été écrit le bel ouvrage des *Neuf Muses*, lu avec tant d'intérêt aux Jeux Olympiques par Hérodote.

Les vrais Historiens qui font autorité parmi les hommes de goût et les amis des lumières ne datent que vers le tems de la guerre du Péloponèse.

En général, l'Histoire des tems qui ont précédé la guerre de Troie, est couverte pour nous d'un voile impénétrable. On ne peut en avoir une idée assez imparfaite que par les six premiers livres de la *Bibliothèque* de Diodore : ce Diodore est le premier, s'il en faut croire Pline l'interprète de la Nature, qui cessa de travestir l'Histoire en contes ; mais il écrivait sous le règne d'Auguste, et alors la haute antiquité avait disparu : un autre ordre de choses commençait, et depuis les ouvrages philosophiques de Cicéron, tout accélérait l'avènement d'un siècle de lumières.

Revenons maintenant sur nos souvenirs, et voyons, dans le silence de tout préjugé, quels pas les anciens ont faits, jusqu'à la guerre du Péloponèse, pour affranchir l'Histoire au berceau, de ses lisières.

Je ne doute pas que, depuis les deux Hermès égyptiens jusqu'au charmant conteur Hérodote, il n'y ait eu plus d'un historien digne peut-être de servir de modèle; mais leurs ouvrages ayant été anéantis avant l'aurore de la raison, sont pour nous comme s'ils n'existaient pas. Dès lors l'Histoire, privée d'objets de comparaison qui seuls pouvaient faire deviner les règles, est restée sans base; et les jurys de ces tems reculés, s'ils avaient été chargés de distribuer des couronnes aux Jeux olympiques, n'auraient pu en exposer la théorie.

Et si nous arrivons d'abord à Hérodote et ensuite à Diodore, le nuage, au lieu de se dissiper, s'épaissit encore; ces Historiens citent, pour donner de l'authenticité à leurs ouvrages, des chroniques perdues, des écrivains dont le nom est plongé dans l'oubli, des annales qu'on ne connaît que par des extraits peut-être infidèles ou des fragmens mutilés. Quel est pour l'homme de goût qui raisonne son art, le garant de la vérité dans ce dédale inextricable, où il ne

trouve aucun fil d'Ariane pour se diriger? Peut-il s'établir une discussion quand il n'y a point de pièces contradictoires? Faut-il tout adopter dans des écrivains de poids tels qu'Hérodote et Diodore, ou faut-il tout rejeter? Il ne peut y avoir de procès dans une cause pareille, parce que pour le juger il n'y aurait point d'Aréopage.

Coupons le nœud gordien, que toute la sagacité humaine ne saurait dénouer, et disons hardiment que dans toutes les matières philosophiques et littéraires, où une sage critique ne peut s'exercer, on ne saurait rencontrer des types du beau, et par conséquent deviner les règles générales en les appliquant à des ouvrages individuels.

Je sais tout ce qu'il m'en a coûté pour faire goûter à ma raison un pareil résultat : il contrariait si fort mon enthousiasme pour tout ce qui nous reste de la haute antiquité, que j'ai cru vingt fois n'avoir fait qu'un rêve pénible, et il me tardait alors de me réveiller. Cependant la réflexion ajoutait sans cesse un nouvel assentiment à mon prétendu paradoxe; et aujourd'hui que j'ai examiné avec un scrupule presque religieux le problême sous toutes ses faces, il me semble démontré qu'il n'existe point, du moins pour nous, des modèles, et

par conséquent de principes pour poser les bases de l'Histoire avant la guerre du Péloponèse.

Il m'importe de bien motiver cette idée neuve, mais essentiellement vraie, parce que je soupçonne qu'elle sera discutée, dans deux Académies, par mes maîtres, qui justement idolâtres de l'antiquité, qu'ils connaissent peut-être encore mieux qu'elle ne se connut elle-même, trouveront bien, si je m'égare, le mode de me redresser. Voici de nouvelles considérations que je soumets à leur justice impartiale et à leurs lumières.

Observons que dans la haute antiquité on fut une foule de siècles avant de fixer la pensée autrement que dans la mémoire; le premier homme de génie qui imagina de donner du corps à cette pensée fugitive, ne trouva que le mode de sculpter à grands frais en creux ou en relief sur du marbre des idées complexes, en quelques lettres; c'est ce qu'on nomme des Hiéroglyphes. Après cette gravure informe, vint l'écriture sur des tablettes de cire, sur les Membranes Pergaméennes ou sur les feuilles du Papyrus égyptien; mais alors la communication des idées ne pouvait être que très-lente : il n'existait qu'un infiniment petit nombre de philosophes, d'écrivains dévorés du besoin de propa-

ger les connaissances humaines, qui fissent copier à grands frais des manuscrits étrangers, pour donner du poids aux leurs. Le génie alors cherchait vaguement des points d'appui, et l'Histoire, dépourvue d'objets de comparaison pour deviner les principes, restait à son berceau.

Soyons justes, il n'a existé de vrai thermomètre, pour juger la graduation de l'échelle des connaissances humaines, que depuis l'avènement de la critique; et cette critique n'a jamais pu s'exercer que d'une manière très-imparfaite, tant que la science n'a pris son essor qu'à l'aide de manuscrits achetés de toute main, souvent en langue étrangère, transcrits par des copistes tantôt ignorans et tantôt infidèles, qui, par la confrontation, présentent une foule de variantes et quelquefois des sens contradictoires. La critique, quoi qu'on en dise, n'est véritablement née pour tous les hommes, que depuis la découverte des caractères mobiles de l'imprimerie, découverte qui ne date que du milieu du quinzième siècle de notre ère vulgaire. Ainsi, à ne compter que de la création de l'Iliade, d'où sont nées les règles de l'Epopée, il s'est écoulé près de deux mille trois cent soixante ans avant que la critique eût une base, à jamais indépendante et des ravages du tems et des caprices

des hommes, et quinze cent soixante et onze, suivant Thucydide, avant que la guerre du Péloponèse permît de créer des élémens à l'Histoire.

Arrivés à cette guerre du Péloponèse, époque mémorable où naquirent les modèles en Histoire, et par conséquent les règles pour l'écrire, nous retombons dans un chaos du moins apparent d'incertitudes. Est-il bien avéré, par exemple, que les premiers écrivains qui ont entrevu la marche de l'Histoire, se soient assujétis à copier leurs devanciers ou à faire mieux afin de les faire oublier? Me prouvera-t-on que ces hommes à grand talent, mais trop fiers pour subir des entraves, aient eu d'autre but en donnant des Annales à leurs contemporains, si ce n'est de s'éclairer avec eux, et sur-tout de plaire à ces arbitres de leur renommée? Je vais plus loin, et je doute que ces hommes de goût aient jamais entrevu la nécessité des règles, que leurs chefs-d'œuvre allaient créer. Tentons de tirer ce résultat de mes longues études, de la classe des hypothèses.

J'ai étudié, la plume à la main, toutes les Histoires grecques et latines dont un goût pur s'honore. Dans le premier rang, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore, Denys d'Hali-

carnasse, Dion, l'abréviateur de Trogue-Pompée, César, Tite-Live, Salluste et Tacite. Dans le second, Quinte-Curce, Nepos, et sur-tout Plutarque, dont les nombreux ouvrages sont, pour tout ce qui raisonne et qui sent, une vraie bibliothèque. Or, je n'ai point vu que ces hommes supérieurs se soient jamais dit : écrivons l'Histoire d'après les principes reçus, comme un architecte grec imagina, d'après des proportions de péristyles, de modules de colonnes, le Temple des Géans à Agrigente; comme Michel-Ange, sur les plans du Panthéon, osa le transporter dans les airs, pour en faire la coupole de la première des basiliques de l'univers.

De bonne foi croit-on que les hommes supérieurs des beaux tems de la Grèce et de Rome qui, sans le savoir, ont donné des bases à l'Histoire, aient jamais songé à deviner le code si froidement petit, si artistement maniéré, de nos modernes législateurs des prix décennaux? Que Polybe se soit dit : je tracerai ainsi un plan de campagne, parce qu'il fera plus d'effet; que Salluste ait arrangé sa conjuration de Catilina, pour que son héros fût plus en scène; que l'immortel Tacite ait pris ailleurs que dans la vérité des faits et dans son génie, ses sublimes tableaux du meurtre d'Agrippine, et de

l'empoisonnement de Britannicus ? Non, ces grands hommes ne se montraient maladroitement ni peintres ni comédiens. Ils ne voyaient que la nature, et ils la peignaient sans échasses; partout ils étaient eux-mêmes, et c'était un assez beau rôle, sans avoir besoin de se mesurer avec des histrions.

Non-seulement ces grands hommes n'ont pas écrit d'après des règles établies sur de longues observations, mais j'incline à croire qu'ils n'ont jamais cru qu'il y eût des règles, dans la marche libre et indépendante de l'Histoire; du moins ils ne les citent jamais. Je défie l'homme le plus versé dans l'antiquité, de me citer un seul texte d'Historien avant Plutarque, qui détruise mes justes doutes à cet égard. La poétique des anciens ne semble née qu'au moment où Lucien publia son Opuscule sur la manière d'écrire l'Histoire, opuscule bien supérieur dans sa marche raisonnée à l'ironie un peu monotone et quelquefois sophistique de ses ingénieux dialogues; opuscule qui, d'après le jugement de Boileau et de Racine, avait plus de poids que tous les in-4° des législateurs de leur tems, en poésie et en Histoire. Mais observons aussi qu'à cette époque les règles étaient nées des bons modèles : si l'on consulte les prolégomènes de la

belle édition in-4° d'Hemsterhuis, on voit que Lucien fleurissait sous Marc-Aurèle. Observons aussi, ce qui offre un rapprochement bien douloureux, que cette époque des derniers Antonins fut fatale aux arts, et que du moment que les règles de l'Histoire furent posées, on n'écrivit plus de bonnes Histoires.

Continuons la filiation de nos idées, depuis l'avènement de la guerre du Péloponèse jusqu'au traité de Lucien, qui a déchiré le voile répandu pendant tant de siècles sur l'essence de l'Histoire.

On parle de portraits. Il en est de beaux dans César, dans Tacite, dans Florus même : les plus marquans se trouvent dans Salluste; mais presque toujours le héros y est peint d'un seul mot, et ce qui marque une bien plus profonde habileté, c'est que ce mot, c'est quelquefois le héros lui-même qui le prononce. Il y à loin de cette manière grande de dessiner un personnage marquant, de ces portraits, si j'ose le dire, d'un seul jet, et qui sont à la Vandick; il y a loin, dis-je, à ces périodes compassées, où chaque mot joue avec l'autre par des concetti, ou contraste avec des antithèses : froid et absurde baladinage, où le peintre maladroit se met, de son autorité privée, en scène, en mutilant son

héros et en tuant la vérité, qui sera à jamais l'ame de l'Histoire.

Les hommes supérieurs de nos âges modernes, qui avaient puisé dans les auteurs classiques de la Grèce et de Rome cette manière antique de faire des portraits, n'ont pas manqué de prendre pour modèle leur mâle précision. Voyez Bossuet : il ne lui faut qu'un trait unique pour peindre les conquérans et les empires qui s'écroulent les uns sur les autres, sans laisser de traces ; voyez Montesquieu dans la *Grandeur des Romains*, et dans quelques chapitres de l'*Esprit des Lois*, voilà les vrais maîtres : ils laissent dans l'ombre les rhéteurs qui ont longtems remporté, avec des phrases alignées au cordeau, des prix d'académie.

On nous parle de parallèles, et l'on cite Plutarque qui a donné ce nom à la partie la plus précieuse de sa biographie ; les sophistes qui citent en cette occasion le philosophe de Chéronée ne l'ont jamais lu : celui-ci dans ses parallèles ne cite que des faits, ne compare entre eux que des faits ; jamais il ne lui vient dans l'idée de jouer ni sur les mots ni sur les choses, quand il met en scène ses personnages. On voit toujours les couleurs les plus franches sortir de sa palette, ou plutôt il peint sans avoir eu

le dessein de peindre ; c'est ce charme inexprimable de nous montrer ses héros en déshabillé et causant avec nous, qui met le bonhomme à côté du grand homme.

Je me résume : cela est nécessaire dans une matière neuve peut-être, mais du plus grand intérêt pour l'homme de lettres, et où à ce titre je sollicite toujours de l'indulgence.

Il n'a point existé de théorie raisonnable dans celles des connaissances humaines qui tiennent aux arts d'imitation, sans des chefs-d'œuvre qui aient créé les modèles et par contre-coup les règles qui ont émané de leur comparaison.

Ces règles n'ont existé pour l'Histoire que quand on a pu établir une échelle graduée de mérite dans la hiérarchie des Historiens.

L'échelle n'a jamais existé, du moins pour nous, parmi les écrivains de ce genre, quel que fût leur mérite, qui ont précédé la guerre de Troye, parce que le tems a anéanti leurs titres à notre dédain ou à nos hommages.

A une grande exception près, que nos Hellenistes, et sur-tout le savant Larcher, qui a réveillé avec tant de talent et de goût les *Neuf Muses*, long-tems endormies, sauront bien faire valoir, il n'a point existé sur le globe

civilisé de modèles en Histoire avant la guerre du Péloponèse.

Avec les modèles sont nées les règles, et par conséquent un commencement de critique, sans laquelle la poétique des arts n'existe pas.

La critique n'a fait que des progrès insensibles, tant qu'elle ne s'est exercée que sur des manuscrits : mais depuis l'avènement de l'imprimerie, ses pas ont été ceux d'un géant ; de ce moment il y a eu une opinion publique qui a envahi la monarchie universelle ; et grace à l'Histoire raisonnée, le monde littéraire et politique a roulé sur un autre pivot.

Je termine cet essai en observant que j'ai jeté il y a près de quarante ans les bases primitives de cette théorie, et que sans elle je ne serais jamais entré dans la carrière de l'Histoire.

ANALYSE,

Accompagnée de critique, de mes nombreuses Histoires.

C'est à la fin de 1760, c'est-à-dire, il y a un demi-siècle, qu'ayant eu, ainsi que je l'ai déjà dit, la témérité de concourir pour des prix d'Académie française, et de faire imprimer des

fragmens d'éloges, par moi depuis complètement oubliés, je jetai les fondemens de mon *Histoire universelle*, dont le manuscrit des premiers volumes fut présenté à l'impression peu d'années après, sous le titre peut-être un peu trop fastueux d'*Histoire des Hommes;* ouvrage tout entier de moi, par rapport à l'Histoire complette de l'antiquité, et qui renferme quarante-deux volumes, en y comprenant celui qui est destiné à l'explication des gravures.

Cet ouvrage a été imprimé à différentes époques, d'abord dans le format in-12, et ensuite sous celui de l'in-8°, plus favorable au développement des estampes : son succès, d'autant plus flatteur qu'il n'a jamais été annoncé dans les journaux, (je demande ici pardon à l'envie, si je cite des faits) a toujours été croissant jusqu'en 1785 où mon travail a été terminé.

Les volumes parurent concurremment avec les 155 de l'Histoire Universelle in-8°, par une société anglaise de gens de lettres : cette dernière pronée par une confédération formidable de libraires et de papiers publics qui étaient à leur solde, ne répondit pas aux espérances des spéculateurs : on ne pouvait se dissimuler à sa lecture, (quand on avait le courage de l'entreprendre) que l'ouvrage confié à une foule de

plumes hétérogènes, se trouvait dénué de plan général, privé d'unité dans la géographie, la chronologie et sur-tout dans le style; tandis que mon Histoire Générale, sans proneurs, sans trompette littéraire, faible peut-être, mais conçue d'une seule idée générale, et jetée dans le même moule pour les détails, acquérait, grace à l'indulgence publique, une stabilité qu'elle n'a jamais perdue. Je ne me suis point permis d'écrire contre cette compilation historique, que je n'ai pas même eu besoin de consulter, mais sans le vouloir j'ai contribué à son discrédit; et ce discrédit était déjà tel en 1782, que le savant abbé Mann ayant fait paraître à Bruxelles une dissertation critique pour améliorer l'Histoire Universelle anglaise d'après un meilleur plan, et m'ayant cité avec éloge, les libraires français firent intervenir l'autorité pour empêcher l'introduction d'un livre qui tendait à les ruiner. Les *Mémoires Secrets*, assez fidèles, quand la satire personnelle ne les dégrade pas, ont rendu compte de cette anecdote.

Il m'en coûte infiniment de parler ici du succès d'estime et de vente que m'a valu presque à mon insçu ce grand ouvrage, entrepris dans l'origine sans consulter mes forces; succès que l'oubli désapprobateur d'un moderne jury est

venu me disputer, quand ces mêmes forces m'abandonnent. Mais enfin, j'ai la valeur d'un volume in-4° de lettres manuscrites, de Londres à Madrid, et de Venise à Pétersbourg, qui constatent cette indulgence générale; et s'il fallait nécessairement recourir à des témoignages imprimés, je citerais les *Réflexions impartiales sur le progrès des sciences*, par le célèbre Bartoli, antiquaire du roi de Sardaigne et membre de notre Académie des Belles-Lettres, qui parurent en 1780. Le suffrage de ce savant est d'autant plus précieux que partant des mêmes principes nous étions divisés sur les résultats: il faisait presque un livre contre moi, de la même plume dont il traçait mon éloge; ce n'est pas là tout-à-fait la marche du Journalisme, qui tendait à cette époque à proscrire à la manière du Calife Omar la littérature française.

« Un homme de goût, dit-il, (l'Historien des » Hommes) accoutumé à réfléchir dans le silence » des préjugés, a prouvé que le nom même de » Neptune indique évidemment le chef d'une » colonie de navigateurs, pag. 107.

» L'illustre Historien des Hommes, (dit-il » ailleurs) dans un chapitre, fruit de plusieurs » années de travail, place la colonie des At- » lantes sur le Caucase. Ce mont était une grande

» île dans les tems primitifs : telle est l'opinion » de cet Historien très-estimable, pag. 207. »

Il fallait que ce succès qu'on oublie aujourd'hui fût bien constaté, au tems où parut mon Histoire Générale de l'antiquité, puisqu'un écrivain dont le génie égale la vertu, Bernardin de Saint-Pierre, vint me proposer de faire l'Histoire moderne sous mes auspices, et concurremment avec mon Histoire de l'antiquité; j'ai toujours regretté que des engagemens antérieurs m'aient privé de l'avantage inestimable d'associer mon nom à sa gloire.

Lorsque l'approbation trop indulgente du public fut bien consolidée, et que l'écoulement rapide des deux éditions in-8° et in-12 la constata, Jean de Klein le jeune, écrivain très-distingué de Manheim, en commença une traduction allemande, et de nos jours un écrivain aussi distingué par son nom que par son talent en commença une autre en espagnol : ce sont les malheurs de son pays qui ont mis des bornes à son zèle, et condamné l'ouvrage à rester enseveli dans des porte-feuilles.

Depuis dix ans il n'existe plus dans le commerce d'exemplaires complets de cette Histoire Générale de l'antiquité, sur-tout de la belle édition in-8°. Cependant, si j'en crois les cri-

tiques décentes qui sont dans mes mains, et les éloges exagérés échappés à l'indulgence, on en demande depuis cette époque une troisième édition rectifiée, et on la demande avec une constance, qui atteste moins sans doute le succès constant dont mon ouvrage a joui, que le besoin impérieux qu'on éprouve d'avoir une Histoire ancienne, conçue en grand, écrite par une seule main, qui ait un caractère, et où, au défaut de génie, on rencontre cette critique qui manque au pur et vertueux Rollin, une vérité sévère et un peu de courage.

Maintenant, j'ai à ajouter quelques coups de crayon, pour indiquer les Histoires individuelles dont cette composition générale est composée : ce qui semble d'autant plus nécessaire, que plusieurs de ces Histoires individuelles ont été réimprimées hors de la collection, et ont eu une grande part, méritée ou non, au succès de bienveillance.

Les trois premiers volumes de mon Histoire complète de l'antiquité, dans les deux éditions originales, renfermaient l'Histoire des Atlantes ou du Monde Primitif : c'était proprement l'Histoire du globe avant qu'il eût des Historiens ; et les sources originales où j'avais puisé, bien plus authentiques que des manuscrits en langues de

l'orient, que tout le monde interprète à son gré, étaient les entrailles mêmes du globe, monument impérissable du séjour de l'Océan sur sa surface et de ses vicissitudes : cette idée, je le dis avec une sorte d'orgueil, était neuve : elle me procurait le moyen de créer un premier volume qui manque à toutes les Histoires Universelles, et j'ose dire qu'elle fut saisie avec avidité par la plupart des têtes pensantes de l'Europe.

Cependant mes idées, dans les trois volumes des Atlantes, ne semblaient qu'en germe, et on en demandait le développement : je rassemblai toutes mes forces, et trois ans de recherches scientifiques, dans la géologie et d'autres parties de l'histoire naturelle, portèrent mon ouvrage entièrement refondu jusqu'à sept volumes in-8° : il en a paru quatre éditions sous le titre peut-être un peu ambitieux d'*Histoire philosophique du Monde Primitif*.

Une traduction allemande a été imprimée dans le tems, par Henri Perrenon, à Munster en Westphalie.

J'avais toujours pensé que ce *Monde Primitif*, qui n'avait pas le plus léger point de contact avec les neuf volumes in-4° de rêveries sur un sujet analogue, par le docte Court de Gebelin; que ce *Monde Primitif*, dis-je, appuyé sur des au-

torités bien plus irréfragables que celles d'un Xénophon, d'un Polybe, ou d'un Diodore, parce que les caractères en étaient empreints sur la surface ou dans l'intérieur du globe, était pour jamais à l'abri des morsures quotidiennes du Journalisme : je me trompais, la dent qui ne sait que mordre, tente de laisser des empreintes sur l'acier comme sur l'argile. Aujourd'hui 13 septembre 1811, un de mes amis me traduit en bon français une petite espiéglerie de M. Gallais, perdue dans un coin du Journal de Paris, où, à propos de comètes, on décide que le *Monde Primitif* est un Roman. On apprend toujours quelque chose avec les journalistes, qui jugent et ne lisent pas : par exemple, qu'un livre scientifique, qui repose tout entier sur des autorités de géologie, d'histoire naturelle et d'érudition, n'a pas plus d'authenticité que Micromégas ou les Voyages de Gulliver. Le journaliste ici (à emprunter l'expression de Voltaire) *raisonne aussi puissamment* que s'il travestissait en *Romans* le *Traité des Animaux* d'Aristote ou l'*Optique* de Newton.

A la suite du *Monde Primitif* venait, en deux volumes, l'Histoire d'Assyrie ou des trois monarchies, de Ninive, de Babylone et d'Ecba-

tane : elle a été aussi imprimée à part dans le seul format in-8° ; mais les sources originales étaient dans la Bible, et ces sources ne pouvaient se concilier avec le peu qui nous reste, des connaissances éparses dans Hérodote et dans Diodore : d'ailleurs, il aurait fallu les deux vol. in-4° d'Alphonse des Vignoles pour en éclaircir la seule chronologie; obligé de marcher presque sans guide dans cette nuit profonde de l'antiquité, il n'est résulté de mes pénibles recherches, qu'un travail aride et défectueux : aussi le public a été juste, et il ne reste aujourd'hui (dans le commerce), de mes Histoires partielles, que celles des trois monarchies, de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane.

J'ai été un peu plus heureux dans les deux volumes de l'Histoire des Perses, parce que, le premier, j'ai fait marcher de front avec les originaux connus les fragmens de Ctésias; et dans le volume consacré aux Phéniciens, parce qu'il s'y trouve une Histoire philosophique de la navigation, qu'on a citée dans le tems avec quelqu'éloge.

Les tomes IX, X et XI de ma collection regardent l'Egypte : à quelques détails près trop arides sur la chronologie des Pharaons, ils renferment tout ce qu'il importait il y a 25 ans

de connaître sur ses dynasties, sur ses mœurs et sur ses monumens : mais les conquêtes d'un nouvel Alexandre dans cette partie de l'Afrique, ayant déchiré récemment tous les voiles répandus à dessein sur son Histoire, mes Annales égyptiennes, trop imparfaites et n'offrant que des débris, comme les temples de Luxor, sont, dans leur plus grande partie, à refaire.

Le tome XII est consacré à l'Histoire de Carthage, et deux autres à celles des Ptolémées et des Séleucides.

L'Histoire de la Grèce compose à elle seule douze volumes : le succès constant dont elle a toujours joui, les diverses éditions partielles qui en ont été faites, les soins pénibles que j'ai pris pour que cet ouvrage me survive, me condamnent à opposer ici au silence désapprobateur de quelques hommes de mérite, réunis ou isolés, une apologie de faits qui parle plus haut que celle des raisonnemens.

Mon Histoire de la Grèce n'a aucun rapport, par sa conception première, par les idées quelquefois heureuses, que l'étude approfondie des anciens m'a fait naître, par les recherches où je me suis engagé sur son beau siècle de Périclès, sur-tout par la grande difficulté vaincue, d'avoir fait marcher avec une sorte d'interêt continu,

les Annales d'une foule de Principautés nées de l'invasion des Héraclides, jusqu'à l'érection de la vaste monarchie d'Alexandre, cette Histoire, dis-je, n'a aucun rapport avec les Histoires grecques antérieures ou contemporaines; ce n'est ni Rollin, ni Gillies, ni Meyners, ni Laurent Echard. Bonne ou mauvaise, elle est peut-être seule dans son genre, mais il faut la lire pour la juger; et dans le cas où il semblerait pénible à la paresse, qui censure, de mettre à contribution douze volumes, en parcourir du moins un seul, pour condamner à l'oubli, en connaissance de cause, un livre coupable d'avoir compté quarante mille lecteurs et peut-être dix mille suffrages.

Non qu'il ne se soit glissé dans ces Annales grecques des inadvertances, quelquefois un luxe immodéré d'images, et particulièrement une faute d'une ordre majeur, que je relèverai avec d'autant plus de force, que jusqu'ici personne ne s'en est aperçu. Il s'agit d'un mode de relever l'intérêt qu'offre la vie publique des grands personnages, en leur prêtant des discours ou des dialogues qu'ils auraient pu tenir, mais que certainement ils n'ont jamais tenus: tels sont le conseil d'état tenu par Sabbacon sur la peine de mort, le dialogue de Solon et de Crésus, et

sur-tout la scène qui précède la mort de Socrate : tout cet échafaudage d'éloquence théâtrale est du plus mauvais goût, parce qu'il dénature les élémens de l'Histoire; il sera anéanti dans l'édition manuscrite que je dédie à ma patrie, et dont probablement elle ne jouira que quand je ne serai plus.

Outre les deux éditions primordiales de l'Histoire de la Grèce, qui font partie de l'*Histoire des Hommes*, on en a imprimé trois à part, dans le format in-8°, dont la dernière, dédiée à un prince d'Allemagne, forme 13 volumes de texte avec 72 gravures.

Le dernier ouvrage de ma grande collection, est l'Histoire de Rome, depuis Énée jusqu'au renversement de l'empire d'Occident sous Augustule : les annales des peuples conquis y marchent de front avec celles du peuple conquérant. Ce travail sur l'Histoire Romaine offrait bien moins de difficultés à vaincre, et par conséquent supposait bien moins de mérite dans l'écrivain que l'Histoire Grecque. Cependant son intérêt est aussi attachant; intérêt qui ne naît pas du talent de l'Historien, mais du sujet qu'il traite : quand on peint d'après de beaux génies, tels que Tite-Live, Salluste, César et Tacite,

il suffit de laisser errer son pinceau, et le génie est tout entier dans la fidélité.

Je m'accuse par rapport à cet ouvrage complet sur l'ancienne Rome, formant, soit in-8°, soit in-12, quinze volumes; je m'accuse, dis-je, d'un délit littéraire, que j'offre à un Journalisme perturbateur, en expiation de celui de l'avoir dévoilé. Il y a bien une sorte de générosité à me conduire ainsi; car un crime que personne n'a révélé depuis près de quarante ans, doit être effacé.

J'avais fait des *Mélanges Philosophiques* pour la traduction de Suétone par Lapause, et ils n'étaient pas de nature à être recueillis dans mes œuvres diverses : comme l'*Histoire des Hommes*, donnée par souscription, ne souffrait aucune lacune, l'homme très-instruit qui était mon éditeur, quand je me trouvais malade ou absent, trouva très-à-propos, à l'époque d'un de mes voyages en Allemagne, de remplir les vides des livraisons périodiques, en rapportant à l'histoire des Césars les mélanges qu'avait fait naître la traduction de Suétone; c'était un attentat dans toute la force du terme : car c'est toujours l'imagination, et quelquefois l'imagination dépourvue de goût, qui caractérise ces

mélanges ; je les effacerais de mon sang, si je ne prenais pas le parti plus sage de les effacer avec ma plume.

Outre cette grande Histoire de l'antiquité, de sages dispensateurs de la gloire, à qui mon cœur n'avait rien à refuser, m'ont demandé des Histoires individuelles, sur lesquelles je ne puis que glisser, parce qu'elles tiennent au dix-neuvième siècle, devenu pour moi, qui ne suis pas Lévite, l'Arche du Seigneur.

Telle est une *Histoire des trois rois Georges de l'Angleterre*, sujet très-délicat à traiter, quand on veut être vrai, en parlant d'une nation rivale et ennemie.

Telle une suite en deux volumes des *Elémens de l'Histoire Générale* de l'abbé Millot, ouvrage qu'un ordre de l'administration avait défendu d'annoncer sous mon nom, à cause de deux cents pages de changemens, qu'une plume étrangère y avait insérées sans mon aveu, et sans me les faire lire : c'est un phénomène assez bizarre, que ce petit attentat contre la propriété littéraire ait mis les armes à la main à l'homme le plus pacifique qui existe dans la république des lettres; et que celui-ci ennoblissant une défense personnelle par de grandes vues d'utilité publique, ait été amené comme par la main à dévoi-

ler la longue conspiration du Journalisme, ce qui conduit à la longue à l'anéantir.

Un motif d'une nature différente m'empêche d'appuyer sur mon *Louis XV et Louis XVI*, qui n'est point un livre fait avec des livres, comme la plupart des Histoires contemporaines, mais fondé sur des manuscrits d'un homme de nom, qui a joué un rôle sous ces deux règnes : cette Histoire avait été lue toute entière dans les séances d'une classe de l'Institut, et inscrite d'une manière honorable dans ses procès-verbaux ; ainsi il ne m'appartient en aucune manière de la mettre dans mes balances.

Je franchis les intervalles et je me hâte d'arriver à mes travaux en Biographie, contemporains presque tous de la période décennale, et qui sont trop près de nous pour ne pas éveiller l'envie, si je me permettais à force de franchise d'en commander pour ainsi dire l'éloge.

La plupart des vies littéraires que j'ai tenté de faire à la manière de Plutarque mon maître, et dont je suis loin d'avoir atteint l'inimitable originalité, datent à-peu-près de l'organisation de l'Institut ; plusieurs sont imprimés dans le recueil de nos Mémoires, mais d'une manière très-imparfaite, à cause de la fluctuation des idées politiques vers l'époque de la chute du Directoire :

j'ai eu le courage, à la renaissance des idées libérales, sous le gouvernement Consulaire, de les remettre toutes dans le creuset; et toutes ces nouvelles éditions, épurées de l'alliage révolutionnaire, forment le sixième vol. du recueil de mes *OEuvres Dramatiques et Littéraires*, dont, depuis vingt-deux mois, le libraire, malgré moi, sollicite en vain l'analyse.

Je suivrai l'ordre de ces nouvelles éditions épurées, sans chercher à circonvenir l'opinion publique qui est encore à naître : critiquant peu ce que j'ai mis tant de soin à rectifier, et sobre sur des éloges que je n'ai pas le droit d'émettre, tant que les conservateurs du feu sacré du goût n'ont pas prononcé.

Le premier de ces essais est l'*Hommage, destiné pour la fête séculaire de La Fontaine*, qui tombait à l'année 1796; j'avais à jouter contre deux hommes de mérite qui avaient écrit pour des Académies. Il n'y a rien d'Académique dans mon travail; c'est d'après ma sensibilité que j'ai laissé errer ma plume; alors, mon ouvrage fait à la façon de La Fontaine, mais depourvu de sa grace inimitable, s'est trouvé terminé.

Un recueil d'estampes tirées de la charmante *Psyché* de La Fontaine, et gravées par un ar-

tiste plein de talens, sur les dessins du créateur de la peinture, dans l'Italie des Médicis, me fournit l'occasion d'esquisser un second hommage en l'honneur de Raphaël.

J'avais osé en 1804 prononcer aux funérailles d'Armand-Gaston Camus le premier discours, où l'on eût osé encore faire marcher d'un pas égal la critique motivée et l'éloge. Ce discours est imprimé dans mon sixième volume avec la fidélité scrupuleuse du manuscrit original déposé à l'Institut; il m'était important qu'on me jugeât par moi-même et non par l'exaltation de l'enthousiasme ou de la haine, que cette nouveauté fit naître, lors des funérailles.

Le discours funèbre sur Armand-Gaston Camus, est suivi de la *Vie littéraire du général Montalembert*, dont l'édition originale, superbement imprimée dans le format in-4°, pour être réunie aux onze volumes de l'ouvrage, justement célèbre, de la *Fortification Perpendiculaire*, avait paru la première année du dix-neuvième siècle : la seconde, du format in-8°, présente des variantes, des amendemens, et sur-tout des anecdotes piquantes sur le littérateur Sulpice Imbert de la Platière.

A ce morceau de Biographie succède la Vie littéraire de Forbonais, le créateur des théories

de finances après le grand Sully; homme d'une modestie rare, qui ne mettait son nom à aucun de ses ouvrages, mais qui savait leur imprimer le cachet de l'immortalité : cette vie, ainsi que celle de Montalembert, et de tous les sages modernes que j'ai eu occasion de célébrer, est écrite d'après des Mémoires de famille, qui inspirent la confiance et justifient en quelque sorte le succès, lors même que le talent ne le commande pas.

L'ouvrage de ce genre le plus difficile à faire au sortir d'une révolution pestilentielle, dont tous les contemporains qui lui ont survécu semblent encore porter les stigmates, était assurément la *Vie littéraire et publique* de Sylvain Bailli, maire de Paris, et membre de nos trois Académies. Il en avait paru une esquisse très-imparfaite dans les Mémoires in-4° de l'Institut : elle se retrouve totalement refondue dans la nouvelle édition in-8°. J'ai fait tout ce qu'il a été en moi pour être aussi juste envers ce bel esprit, qui était en même-tems un homme de bien, que s'il avait vécu avec Coriolan ou avec Timoléon. Tout le monde n'admettra pas sans doute que j'ai toujours mis des poids justes dans mes balances; car, dans les révolutions qui changent la face du monde, on n'est pas histo-

rien, on est enthousiaste; on n'écrit pas des critiques, on fait des libelles. Cependant j'ai eu un suffrage dont suis fier; notre célèbre Sainte-Croix, qui s'y connaissait sans doute, et dont on a tenté de couronner l'ouvrage sur les *Historiens d'Alexandre*, quarante ans après sa première publication, regardait ma *Vie de Bailli* comme le meilleur, ou, pour ne pas trop heurter l'envie qui sommeille, comme le moins imparfait de mes éloges.

Je deviens audacieux, à mesure qu'on me conteste la conscience de mes forces, et j'invite moi-même les tronçons de l'hydre du Journalisme, dont la massue de l'Histoire vient d'abattre les têtes, à se réunir, pour flétrir un opuscule de quatre-vingts pages, parfaitement neuf sous tous les points de vue, qu'on trouve dans ce même tome VI des *OEuvres Dramatiques*, et qui a pour titre : *Essai sur la nature et les élémens de l'Eloge*. L'ouvrage, je demande la permission d'oser le dire, est vierge, soit par rapport à la louange, soit par rapport à la censure. Il sera si doux à Zoïle de rencontrer une virginité sur son passage, ne fût-ce que pour l'effleurer. Quoi qu'il en soit, je recommande cet écrit, fait tout entier de verve, à la malveillance : plus elle en dira du mal,

et plus un pressentiment secret me dit qu'il restera.

J'ai encore la douce espérance qu'on citera long-tems avec une sensibilité douce, qui tient un peu de l'éloge, ou qui du moins peut le remplacer, mon *Malesherbes*, ouvrage copié par tous les biographes qui m'ont suivi, excepté par une plume rivale, mais amie. Au reste, je demande en grace qu'on attende, pour me juger en dernier ressort, une nouvelle édition, refondue et rectifiée dans toutes ses parties, d'après de nouveaux papiers de famille et de nouvelles lumières; car je n'ai rien négligé pour rendre ce monument digne du dernier des Romains. Le manuscrit est tout prêt depuis dix mois, et formera deux volumes.

Mon dernier travail biographique est *Homère et Orphée*, adopté dans le tems par le Gouvernement pour les bibliothèques des Lycées: c'est de tous mes ouvrages de la période actuelle, celui qui m'a le plus coûté, soit du côté des recherches, soit du côté du style. Je voulais tenter de le rendre digne du suffrage précieux des Hellénistes de l'Allemagne, et sur-tout de mon Académie.

POSTFACE.

Je ne sais quel journaliste sans nom, car il ne se baptise qu'avec quelques fausses lettres de l'alphabet, m'a, dit-on, lourdement censuré sur les Avant-Propos, Préface et Postface dont, à l'exemple de Voltaire, notre maître à tous, j'avais égayé un badinage érotico-littéraire, condamné par le satirique à un éternel oubli, et dont on prépare une troisième édition, tant les hommes sans goût sont mauvais prophètes ! En réfléchissant sur toutes ces manies ineptes de détrônement, j'ai trouvé curieux d'ajouter à cet *Essai sur le Journalisme* une *Postface*, où mes Aristarques Lilliputiens joueraient un rôle. Il me semble en effet démontré, en matière de goût, qu'une *Postface* censurée avec amertume par un homme sans nom, qui se vante de n'en avoir jamais lue de sa vie, doit avoir quelque intérêt : assurément si on l'avait louée, je me serais condamné d'après le même argument à n'en jamais faire.

Au reste, cette *Postface* est probablement le dernier jeu ou, si l'on veut, le dernier délit de mon imagination. Je dépose en ce moment mon ceste et mon fleuret aux pieds de l'image du tems, qui s'approche, à pas précipités, sa faulx à la main, mais qui, en frappant l'homme, respecte quelquefois son nom et ses ouvrages. On peut se partager sur la destinée des écrits nombreux dont j'ai fatigué la presse pendant un demi-siècle; mais plus heureux que Milon de Crotone, mes derniers regards auront vu fuir les lions, qui accouraient pour me dévorer. Je vais plus loin, et je pense que le service essentiel que j'ai rendu à la littérature française, en parcourant, le flambeau de la vérité à la main, le repaire hideux et sanglant du Journalisme, me rendra plus cher encore à des rivaux hommes de bien qui m'effacent, mais qui m'estiment peut-être : ils me sauront gré d'avoir osé, le premier, attaquer en masse une légion de perturbateurs, dont personne n'osait regarder

les individus en face, et de les avoir détrônés, de la seule manière qui convienne à un philanthrope, avec l'arme innocente de la plaisanterie; et, tranquille sur les débris d'un trône à demi écroulé, ils se réuniront avec mes nombreux amis pour protéger ma mémoire.

Oh! combien, ingénieux, je ne dis pas nobles ennemis des lettres, j'ai à vous remercier de m'avoir entraîné malgré moi dans une arène de gladiateurs, où depuis un demi-siècle je ne suis monté qu'une fois pour vaincre des ennemis maladroits, et rougir ensuite de ma facile victoire!

Vous êtes venus ensuite, en grand nombre, réveiller par vos bourdonnemens importuns le lion qui dormait; le premier jeu de son réveil a été de connaître le secret de ses forces, et d'éclairer avec son œil de feu tous les délits du Journalisme, ce qui, dans l'opinion publique, signifie le mettre à mort.

Par quel aveuglement inexplicable m'avez-vous choisi, moi, vieil athlète, cou-

vert de blessures honorables, gagnées dans des combats où il fallait, pour vaincre, moins de talent que de courage; par quel aveuglement, dis-je, vous êtes-vous souvenus que j'avais une existence à flétrir, lorsque cette existence semblait sacrée aux yeux de tant d'opprimés que j'avais eu le bonheur de défendre ?

Assurément vous choisissiez bien mal votre victime : aucun rival ne m'avait rencontré dans la carrière qu'il parcourait ; jamais je ne me suis montré dans les clubs littéraires, où l'on fait et défait les réputations du moment. J'ai un théâtre bon ou mauvais, dont on a fait trois éditions, et jamais je n'ai heurté à la porte d'aucune salle de spectacle pour me faire jouer.

J'ai même été toujours si convaincu du néant des gloires contemporaines, que j'ai été plus de trente ans sans mettre mon nom inutile à la tête de mes ouvrages : il n'est sur aucune des sept éditions de la *Philosophie de la Nature*, on ne le rencontre sur aucun des frontispices de ma

grande *Histoire des Hommes :* je ne me suis souvenu que j'avais un nom sans tache que quand il a fallu, avec quelque péril, garantir des écrits courageux devant la Patrie ou devant mon Académie.

Et encore, en défendant aujourd'hui ce nom, dont on a tenté de se jouer, il ne se mêle, comme je l'ai déjà fait entendre, aucune teinte d'égoïsme : ce n'est pas moi que j'ai eu en vue en prenant la plume ; instruit par le trait de Théodose, les traits qu'on lançait contre mon buste n'arrivaient pas jusqu'à mon visage ; mais on m'a fait connaître cent hommes de lettres pleins de mérite, prostitués tous les jours et impunément, aux insultes des agens du Journalisme, et alors j'ai cru faire une action grande et belle de me jeter dans l'abîme comme Curtius, pour les sauver tous ; c'est le seul motif, du moins à mes yeux, qui puisse ennoblir mon audace ; et entourer de quelques faibles rayons d'immortalité mon indiscrète apologie.

TABLE.

NOTE PRÉLIMINAIRE, ... *Page* 1
PRÉFACE, ... 5
ANECDOTE pour servir d'introduction, . . . 25
ESSAI DE THÉORIE sur la guerre littéraire, imaginée par le Journalisme, ... 27
DOUBLE PROBLÈME A RÉSOUDRE. Première question : Des combattans dans l'arène littéraire, . . 29
SECONDE QUESTION. De la nature des armes littéraires. Tactique d'attaque et tactique de défense, ... 34
DU DANGER D'AFFILIER de bons ouvrages périodiques à la secte du Journalisme. Considérations sur le *Journal des Savans*, . . . 39
PASSAGE INSENSIBLE à l'ère du Journalisme. Du *Pour et du Contre* de l'abbé Prevost, . . 44
DE DESFONTAINES, le fondateur du Journalisme, 47
DE LA PETITE MONARCHIE antilittéraire de Fréron, 57
SUITE DES ANNALES orageuses du Journalisme, jusqu'à l'avènement de la Révolution, . . . 71
TOUTE-PUISSANCE DU JOURNALISME, à l'époque de la Révolution Française, ... 76
LUTTE DES JOURNAUX A PRINCIPES contre les Feuilles périodiques du Journalisme, . . 82
DU *Petit Gautier* et de l'*Ami du Peuple* de Marat, ... 86

Défense presque sérieuse du Journalisme, dans le période de la Révolution Française, *page* 91

Anecdotes sur les Journaux de fiel et de fange du *Père Duchesne*, ... 94

Petite digression sur Linguet, sur Laharpe, et sur le Cercle-Social, ... 98

Du détrônement des Renommées, ... 110

Petite Défense d'un livre détrôné par les Journaux (la *Philosophie de la Nature*), . . 116

Lettre d'un Bâtard d'Amour à un Bâtard de Littérature (sur le même ouvrage), . . . 120

Philippiques pleines d'aménité, contre les pauvres d'esprit qui persécutent, depuis deux cents ans, une infortunée appelée *Philosophie*: parce que le mot de *Sagesse* entre dans les élémens de son nom: parce que ses vrais apôtres défendent les trônes contre le fanatisme et la démagogie: parce qu'elle a la bonhomie de croire qu'en respectant les mœurs et les lois, en éclairant tout et en ne brûlant rien, on peut bien mériter de ses Souverains, de la Patrie et des Hommes.

Première Philippique, ... 130

Seconde Philippique, ... 139

Troisième Philippique, ... 142

Retour a Voltaire, sorti plus brillant de gloire que jamais de l'épreuve de son détrônement, 148

NOUVEAUX DÉVELOPPEMENS SUR VOLTAIRE. Du seul mode de le juger qui convienne à une Nation grande et généreuse, . . . *page* 152.

DERNIÈRE CONSIDÉRATION sur le Philosophisme et la Philosophie, ... 165

RÉSUMÉ de l'Essai plus malin que méchant sur le Journalisme. — Balance du bien et du mal. — Remède pour les blessures de l'amour-propre, ... 169

SUPPLÉMENT essentiel à l'essai sur le Journalisme. — Ombre d'une apologie. — Avis bénévole, ... 181

DE L'ŒUF DE LÉDA, qui a donné naissance à cette parodie de la Guerre de Troye. — Compte rendu par le critique Janin de ma vie et de mes ouvrages, ... 184

PETITE HARANGUE A LA GRECQUE. — Conseil d'un homme de paix à une tourbe de Journalistes, 208

DIATRIBE pleine d'innocence sur les hérésies prétendues du *Mémoire en faveur de Dieu*, . . 218

APERÇU de quelques ouvrages honorés, à tort ou avec raison, de quelque indulgence, . . 226

EPIGRAMME sans malice contre un Gazettier, sans existence littéraire, pour venger l'honneur de *Tige de Myrte* et de *Bouton de Rose*, 234

NOUVEL ATTENTAT contre l'honneur des deux Héroïnes de l'Orient, ... 247

TRANSITION assez naturelle de la plaisanterie à la gravité, ainsi que d'une critique ingénue à la franche et noble Histoire, *page* 255

PRINCIPES sur les élémens de l'Histoire, . . 257

ANALYSE, accompagnée de critique, de mes nombreuses Histoires, ... 274

POSTFACE, ... 294

FIN

ERRATA.

Page 196, *ligne* 12, telle livre, *lisez :* tel livre.

—— 206, —— 2, les dix-neuvièmes, *lisez* : les dix-neuf-vingtièmes.

—— 208.—C'est une erreur de sens, d'avoir adressé la *Harangue à la Grecque* au critique Janin, au lieu de l'adresser à tout le corps des agens du Journalisme.

cf PRS

'AY 8 1968